

LE MINISTRE
DE
WAKEFIELD.

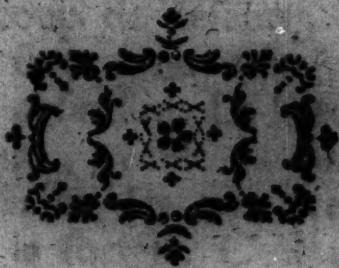
TOME PREMIER.

ЛІЧНІСТЯ
І
ВАКЕФІД.
—
ДАЧАЯ АМСТ

LE MINISTRE
DE
WAKEFIELD,
HISTOIRE
SUPPOSÉE ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Sperate miseri, carere felicem.

TOME PREMIER.



*A LONDRES,
Et se trouve A PARIS,*

Chez { PISSOT, Libraire, quai de Conti.
{ DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. D C C. L X X X V I I.

ЭЛТИНГЕН

WAKEMEED

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

ЗАХОДА

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Il y a mille fautes dans cette bagatelle; & il y auroit mille choses à dire, pour prouver que ce sont des beautés. Mais ce seroit une discussion superflue: un Livre peut être amusant, malgré beaucoup de défauts; & il peut être fort ennuyeux, sans une seule absurdité. Le héros de cette Histoire, réunit en lui les trois caractères les plus respectables dans la société. C'est un Prêtre, un Agriculteur, un Pere de famille. Il est représenté disposé à instruire les autres, prêt à obéir lui-même, humble dans l'abondance, grand dans l'adversité. Je ne fais à qui un pareil caractère

vi A V E R T I S S E M E N T:

pourra plaire dans ce siècle de luxe & de raffinement. Ceux qui sont entêtés de la vie du grand monde, rejettentront avec dédain la simplicité des aventures d'un campagnard. Ceux qui prennent l'indécence pour la gaieté, ne trouveront point d'esprit dans son entretien innocent; & ceux qui ont appris à se moquer de la Religion, riront d'un homme dont tous les motifs de consolation sont tirés de l'espérance d'une autre vie.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S .

Contenus dans ces Ouvrage.

T O M E P R E M I E R .

C HAPITRE I.	<i>Description de la famille du Ministre. Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent.</i>	Page 1
C HAP. II.	<i>Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens.</i>	9
C HAP. III.	<i>Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes.</i>	17
C HAP. IV.	<i>Qui prouve que dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur & le plaisir, & qu'ils ne dépendent point des circonstances, mais de la façon de penser.</i>	30
C HAP. V.	<i>Grande & nouvelle connoissance introduite sur la scène. Ce sur quoi l'on compte le plus, devient souvent le plus fatal.</i>	36
C HAP. VI.	<i>Le bonheur du coin du feu de la vie de la campagne.</i>	43

CHAP. VII. *Description d'un bel-esprit de la ville ; les plus fois peuvent apprendre à être plaisants pour un jour ou deux.* 49

CHAP. VIII. *Amour qui ne promet pas une grande fortune, & qui peut cependant en produire une considérable.* 58

CHAP. IX. *Deux Dames de grande distinction paraissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures.* 67

CHAP. X. *La famille du Ministre s'efforce de se mesurer de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres, quand ils veulent paroître au-dessus de leur situation.* 73

CHAP. XI. *La famille du Ministre continue de vouloir briller.* 81

CHAP. XII. *La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles.* 89

CHAP. XIII. *On découvre que M. Burchell est un ennemi ; car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.* 97

CHAP. XIV. *Nouvelles mortifications, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.* 103

CHAP. XV. *La noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie d'être trop sage.* 113

DÉS C H A P I T R E S. ix

CHAP. XVI. *La famille du Ministre use d'adresse, & on lui en oppose une plus grande.* 122

CHAP. XVII. *Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue & agréable.* 131

CHAP. XVIII. *Poursuite d'un pere pour ramener à la vertu son enfant.* 145

CHAP. XIX. *Description d'une personne mécontente du Gouvernement, qui craint la perte des droits de la Nation.* 154

Fin de la Table du Tome premier.



TABLE

TOME SECOND.

CHAPITRE I. <i>Histoire d'un Vagabond Philosophe, qui court après la nouveauté, & qui perd le contentement.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>L'amitié ne subsiste pas long-temps entre les vicieux : elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.</i>	25
CHAP. III. <i>On pardonne aisément à quelqu'un qu'on aime.</i>	38
CHAP. IV. <i>Il n'y a que les méchants qui puissent être long-temps & tout-à-fait malheureux.</i>	45
CHAP. V. <i>Nouveaux malheurs.</i>	52
CHAP. VI. <i>Il n'y a point de situation, si miserable qu'elle paroisse, qui ne présente quelque consolation.</i>	60
CHAP. VII. <i>Réforme dans la prison. Les Loix, pour être complètes, devroient récompenser aussi-bien que punir.</i>	67
CHAP. VIII. <i>Continuation du même sujet.</i>	76
CHAP. IX. <i>Le bonheur & la misère sont plutôt l'effet de la prudence que de la vertu dans cette vie ; les biens & les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le Ciel comme de pures bagatelles qui ne mérite pas qu'il se mêle de leur distribution.</i>	83

DES CHAPITRES. xj

CHAP. X. *Égalité de la conduite de la Providence à l'égard des heureux & des malheureux, ici-bas démontrée : que par la nature du plaisir & de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances ici.* 101

CHAP. XI. *Lucers d'espérance. Ne nous laissons point abattre, & la fortune changera à la fin en notre faveur.* 109

CHAP. XII. *Bienfait payé avec usure.* 123

CHAP. XIII. *Conclusion.* 147

Fin de la Table du Tome second.

Chap. XI. *Family Histories* V.
Chap. XII. *Personal Recollections* 100
Chap. XIII. *Personal Recollections* 100
Chap. XIV. *Personal Recollections* 100

118



LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

CHAPITRE PREMIER.

*Description de la famille du Ministre.
Ressemblance dans les esprits comme
dans les personnes de leur qui la com-
posent.*

J'ai toujours pensé que l'honnête homme
qui se maroît & qui élevoit une nom-
breuse famille, rendoit plus de service à
l'humanité, que celui qui, vivant garçon,
faillot les raisonnements les plus savants
sur la population. Conduit par ce motif,
il y avoit à peine un an que j'avois pris
les ordres, que je commençai à penser
sérieusement à prendre une femme. Je la
choisis, comme elle-même choisit l'étoffe
de sa robe de noces, non pas pour l'éclat

I. Partie.

▲

& pour le brillant, mais pour la solidité de la *bon user*. Pour lui rendre justice, c'étoit une femme d'un excellent caractère, & quant à l'éducation, peu de Dames de Province pouvoient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle savoit lire dans quelque livre Anglois que ce fut, sans être obligée de trop épeller; & pour la cuisine & les fruits confits, tant au sucre qu'au vinaigre, elle n'avoit pas son égale. Elle se piquoit aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant, je ne me suis jamais apperçu que nous soyons devenus plus riches par toutes ses inventions économiques.

Nous nous aimions tendrement l'un l'autre, & notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Effectivement, nous n'avions rien qui pût nous rendre mécontents du monde, ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne, & un bon voisinage. L'année s'écoulloit dans des amusements moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, & à soulager ceux qui étoient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni travaux fatigants à essuyer. Toutes nos aventures étoient celles du coin de notre feu, & tous nos voyages se bornoient à passer de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme notre maison étoit située près du grand chemin, nous avions souvent

des voyageurs, ou des étrangers qui venaient se rafraîchir avec notre vin de groseilles (1), que nous avions la réputation de faire excellent; & je puis assurer avec toute la candeur qui doit faire le partage d'un Historien, que je n'ai jamais trouvé aucun de ces gens, qui ne l'ait trouvé bon. Nous étions aussi visités souvent par des cousins au quatorzième degré, qui, tous, sans le secours d'aucun généalogiste, se ressouvenoient très-bien de leur parenté avec nous. Il y en avoit parmi eux qui ne nous faisoient pas grand honneur en se prétendant nos parents. Car, exactement tous les aveugles, les boiteux, les estropiés, se mettoient de ce nombre. Cependant ma femme vouloit toujours que, comme ils étoient *une même chair & un même sang* avec nous, ils fussent assis à la même table; de maniere que, si ce n'étoit pas des amis fort riches, c'étoit au moins des amis contents & satisfaits que nous avions autour de nous. Car c'est une remarque qui est certaine, que plus le convive est pauvre, plus il a de plaisir à être bien traité, & de mon naturel, je suis aussi grand admirateur d'un visage content, que d'un visage triste.

(1) En Angleterre, sur-tout dans les campagnes, on fait des vins de toutes sortes de fruits, de groseilles, de cerises, de framboises, de prunelles, &c.

4
tres le sont d'une tulipe, ou d'une aile de papillon bien nuancée. Il s'en trouvoit cependant, dans le nombre de ces parents, qui avoient un mauvais caractère, ou un mauvais esprit; en un mot, qui étoient si incommodes, que nous désirions de nous en débarrasser. A ceux-là j'avois attention, la premiere fois qu'ils nous rendoient visite, de leur prêter ou une redingotte, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur, & j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice, ma maison se trouvoit débarrassée de ceux qui ne convenoient pas; mais jamais le *Ministre de Wakefield* ne fut connu pour fermer sa porte, ni au voyageur, ni à l'indigent.

Nous vécumes ainsi quelques années, dans l'état le plus heureux. Nous ne fûmes cependant pas exempts de ces petites disgraces que la Providence nous envoie, pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les écoliers, & la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats, ou les enfants. Il arrivoit aussi que le Seigneur de la paroisse s'endormoit, justement à l'endroit le plus touchant de mon sermon, ou que sa femme ne répondoit que par une révérence trop courte aux politesses de la mienne à l'Eglise. Mais nous prenions bientôt le dessus sur le chagrin causé par ces petits accidents, & ordinairement, au bout

de trois ou quatre jours, nous commençons à être surpris qu'ils eussent pu nous affecter.

Mes enfants, production de la tempéranç, étant très-sans délicatesse, étoient d'une bonne constitution & d'une santé robuste. Les garçons étoient vigoureux & hardis, mes filles saines & belles. Quand j'étois au milieu de ce petit cercle, que j'espérois qui seroit le soutien de ma vieillesse, je ne pouvois m'empêcher de me rappeler la fameuse histoire du Comte d'Ansbach qui, dans le temps que Henri IV visitoit les Provinces d'Allemagne, pendant que les Comtesses venaient au-devant du Prince avec leurs trésors, lui amena ses trente-deux enfants, & les présenta à son Souverain, comme le plus beau présent qu'il eût à lui offrir. De même, quoique je n'eusse que six enfants, je les regardois comme un présent considérable que j'avois fait à mon pays, & pour lequel je pensois qu'il me devoit quelque reconnaissance. Notre fils aîné se nommoit Georges, du nom de son oncle, qui nous avoit laissé dix mille livres sterlings. Notre second enfant étoit une fille, à qui je voulois donner le nom de Griselle, qui étoit celui de sa tante. Mais, ma femme, qui, pendant la grossesse, avoit lu des romans, insista pour qu'elle s'appelât Olivia. En moins d'une année ensuite, nous eûmes une seconde fille. Je comptois bien que celle-là port-

roit le nom de sa tante *Griselle*; mais une parente riche, ayant eu la fantaisie d'en être la marraine, lui donna le nom de *Sophie*. Ainsi j'avois deux noms de roman dans ma famille; mais je proteste que je n'y ai nulcune part. Le quatrième éroit un garçon, nommé *Molfe*; & après une intervalle de douze années, nous étumes encore deux garçons, *Dick & Bill* (1).

Il seroit inutile de dissimuler la satisfaction que j'avois, quant je voyois mes petits autour de moi; mais celle de ma femme étoit encore, pour ainsi dire, plus grande que la mienne. Quant ceux qui nous faisoient visite venaient à dire: „*Dieu* „, vérité, *Madame Primrose* (2), „vous „, avez les plus beaux enfants de tout le „, pays. Ah! voisin, répondoit-elle, ils „, font comme Dieu les a faits, assez beaux, „, s'ils sont assez bons; *car beau est, qui „, bien fait*“.

(1) Ces deux mots sont des abréviations, le premier de *Richard*, le second de *William*. Ces sortes d'abréviations des noms de baptême sont très-communes parmi les Anglois. Non-seulement tous les enfants, même des meilleures maisons, sont appellés par leurs noms de baptême ainsi abrégés; mais les amis, les maris & les femmes s'en servent entre eux, comme d'expressions d'amitié. On s'en fait aussi pour tous les domestiques.

(2) On voit aisement que c'est le nom du Ministre.

à ses filles de tenir leur tête droite; & pour ne rien dissimuler, elles étoient effectivement fort jolies. Je regarde la figure comme une circonstance si indifférente en soi, que je n'aurois pas pensé à parler de celle de mes filles, si ce n'est qu'elle étoit le sujet général des conversations du pays. *Olivia*, qui étoit alors âgée d'environ dix-huit ans, avoit cette espece de beauté avec laquelle les Peintres représentent ordinairement Hébé, vive, animée, frappante. Les traits de *Sophie* n'avoient pas tant d'éclat au premier coup d'œil; mais leur effet étoit souvent plus sûr, car ils étoient doux, modestes, engageants. L'une remportoit la victoire du premier coup; l'autre par des efforts répétés, mais toujours suivis du succès.

Le caractère des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits, au moins cela étoit-il vrai de mes filles. *Olivia* de-siroit d'avoir plusieurs amants, *Sophie* de s'en assurer un. *Olivia* laissoit voir souvent un trop grand desir de plaire. *Sophie*, dans la crainte d'offenser, s'efforçoit de cacher sa supériorité: l'une m'amusoit par sa vivacité quand j'étois gai, l'autre me plaisoit par son bon sens quand j'étois sérieux. Mais ces qualités différentes n'étoient poussées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, & je les ai vu souvent changer d'humeur ensemble pour un jour entier. Une robe de deuil faisoit de ma coquette une prude, & un nouvel ajustement de rubans

douloit à la cadette une vivacité surnaturelle. Mon fils aîné *Georges*, que je destinois à une des *professions savantes* (1), studioit à l'Université d'Oxford. Mon second, *Moïse*, que je destinois aux affaires, recevoit dans ma maison une espece d'éducation mixte. Il seroit inutile d'entreprendre de décrire le caractère particulier d'enfants qui n'avoient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il y avoit dans tous une ressemblance de famille, & qu'à proprement parler, ils avoient tous un caractère général, celui d'être également généreux, crédules, simples & sans méchanceté.

(1) C'est ainsi qu'on appelle ordinairement en Angleterre, la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine & la Musique. Ces arts forment quatre Facultés, dans lesquelles on prend des degrés dans les différentes Universités.



C H A P I T R E . II.

Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sera qu'à augmenter la noble fierté des bonnes gens.

Le temporel de ma famille étoit principalement sous la direction de ma femme ; le spirituel étoit entièrement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice qui ne montoit qu'à 35 livres sterlings par année, je le donnois aux orphelins & aux veuves des Ecclésiastiques de notre Diocèse ; car ayant une fortune suffisante par moi-même, je ne me soucioss pas d'un revenu temporel, & je sentois un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avois pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un Vicaire, & de connoître tous mes paroissiens. J'exhortois les hommes mariés à la tempérance, & les garçons au mariage ; en sorte qu'en peu d'années c'étoit un propos commun, qu'il y avoit à Wakefield trois choses extraordinaires, un Ministre sans orgueil (1), des garçons qui cher-

(1) Le Clergé de l'Église Anglicane n'est pas, à beaucoup près, aussi estimable que le nôtre à tous égards. En réformant les prétendus abus de

choient à se marier, & des cabarets qui manquoient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, & j'ai écrit un grand nom-

l'Eglise Romaine, ils en ont retenu dans la leur un énorme, qui ne se trouve point dans celle dont ils se sont séparés, la pluralité des bénéfices à charge d'âme. Bien n'est si commun que de voir un Ecclesiastique d'Angleterre, être Recteur de deux ou trois Paroisses à la fois, qui lui produisent un revenu considérable, pour lequel il ne fait autre chose que prêcher une fois l'année dans chacune. Le gros ouvrage, c'est à dire, le Service divin, l'instruction des enfants, l'exhortation des malades, &c. Ils s'en déchargeant sur une espèce de valet qu'ils nomment *Curse*, à qui ils donnent le moins de gages qu'ils peuvent, & qui, de son côté, fait de moins d'ouvrage qu'il peut. Ainsi, à l'exception de quelques Sermons farcis d'invectives contre l'Eglise Romaine, qu'ils appellent la grande *Prostitution de Babylone*, qu'ils peignent comme *idolâtre*, &c., & qui semblent n'avoir pour but que d'exciter une haine fanatique dans les peuples contre nous, ceux qui n'ont pas le bonheur d'être membres de leur Eglise, les peuples ne reçoivent-ils aucune espèce d'instructions. Point de Catechismes pour les enfants, point d'exhortations aux malades, point de ces villes charitables chez les pauvres, &c. L'orgueil des Recteurs est insupportable, comme la misère de leursubbisitaires est extrême. Ceux-ci ayant la liberté de se marier, comme leurs supérieurs, & n'ayant pas les mêmes revenus, laissent après eux des enfants malheureux, que la pauvreté,

bre de sermons pour prouver l'utilité & le bonheur de cet état; mais il y a un article particulier dans cette matière que je m'étois fait un point capital de soutenir. Je prétendois avec *Whiston*, qu'il n'étoit pas permis à un Prêtre de l'Eglise Anglicane, après la mort de sa première femme, de convoler à de secondes noces; en un mot, j'étois un zélé défenseur de la monogamie.

J'avois été initié de bonne heure dans cette dispute importante, qui a enflammé tant de volumes laborieusement rédigés: je publiai moi-même quelques *Tracts* sur la matière; & comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils ne sont lus que par le petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelloient cela mon côté foible; mais hélas! quand ils parloient ainsi, ils n'avoient pas, comme moi, fait de la matière le sujet d'une longue contemplation. Plus je réfléchissois sur le sujet, plus il me paroisoit important: j'allai même un pas plus loin que *Whiston* dans le développement de mes principes. Comme il avoit fait graver sur la tombe de sa femme, qu'elle

jointe à l'orgueil de leur naissance, précipite dans toutes sortes de vices, surtout les filles dans la prostitution. On dit que la moitié au moins des prostituées de Londres, est composée de filles de Ministres subalternes.

avoit été la seule femme de *Guillame Whis-*
vons, je l'acomposai une semblable épitaphe
pour ma femme, quoiqu'encore vivante,
dans laquelle je faisois l'éloge de sa pru-
d'ance, de son économie & de son obéi-
sance jusqu'à la mort; je la fis copier par
une belle main, proprement encadrer, &
je la plaçai sur le chambranle de la che-
minée, où elle servoit à différents usages
très-utiles. Elle avertissoit ma femme de
ses devoirs & de ma fidélité; elle lui ins-
piroit le desir de mériter les éloges que je
connais à ses vertus, & lui rappelloit le
souvenir de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir enten-
du si souvent recommander le mariage,
que mon fils aîné, aussi-tôt sa sortie du
college, fixa ses affections sur la fille d'un
Ecclesiastique de notre voisinage, qui avoit
un bon bénéfice, & qui étoit en état de
lui donner une dot considérable; mais la
fortune de la Demoiselle étoit son moin-
dre mérite. Tout le monde, excepté mes
deux filles, convenoit que *Miss Arabella*
Wilms étoit parfaitement belle; elle joi-
gnois à la jeunesse, à un air de santé &
d'innocence, un teint si fin & des yeux
si parlants, que la vieillesse même ne pou-
voit la regarder avec indifférence. Com-
me le pere favoit que j'étois en état de
mon côté de donner un bien honnête à
mon fils, il n'étoit pas éloigné du mar-
riage. Convaincu par ma propre expérience
que le temps de la recherche est le plus

heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée; & les différents amusements que le jeune couple trouvoit tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre, sembloient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert: quand le jour étoit beau, nous faisions une partie de chasse à cheval. Le temps entre le déjeuner & le dîner, étoit consacré par les Dames à leur toilette & à l'étude; elles étoient une page, ensuite se regardoient dans le miroir, & le Philosophe le plus sévère auroit été obligé d'avouer que souvent la glace présentoit plus de beautés que le livre. A dîner, c'étoit ma femme qui présidoit; elle vouloit toujours découper & servir elle-même les viandes, parce que c'étoit l'usage de sa mère, & elle ne manquoit pas à cette occasion de nous donner l'histoire de chaque plat. Quand nous avions dîné, pour empêcher les Dames de nous quitter (1), je faisois ordinairement ôter la table, & souvent les filles, avec l'aide de leur maître de musique, nous donneoient un petit concert fort amusant.

(1) Ceci a rapport à un usage d'Angleterre. Après le dîner, on leve la nappe, & on pose sur la table nue, des bouteilles & des verres. Alors les Dames se retirent ordinairement à leur appartement, & les hommes restent à faire la conversation.

La promenade, le thé, la danse & de petits jeux accourcisoient le reste du jour, sans le secours des cartes, pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion : de tous les jeux, je n'aimois que le Backgammon (1) auquel mon vieux ami M. Wilmot & moi, risquions quelquefois nos six sols. Je ne puis m'empêcher à ce sujet de rapporter un événement de mauvais présage, qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble : je n'avois besoin que d'un quatre, & j'amenai cinq fois de suite deux as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on fixa enfin le jour pour le mariage du jeune couple, qui sembloit le désirer très-impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important & affairt de ma femme, ni les regards matois de mes filles pendant les préparatifs : pour moi, mon attention étoit fixée sur un autre objet ; j'achevois un Traité que je me proposois de publier dans peu, pour la défense de la monogamie. Comme je regardois cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, je ne pus m'empêcher, dans l'orgueil de mon cœur, de le faire voir à mon vieux ami, M. Wilmot, & je ne doutois point qu'il ne m'en fût des compliments ; mais je dé-

(1) C'est une espece de jeu de trictrac fort usité en Angleterre, qui est notre jeu de courses.

souvrir trop tard qu'il étoit fortement attaché à l'opinion contraire ; cela par une bonne raison ; car j'appris que dans ce temps même il faisoit sa cour à une femme pour se marier en quatrièmes noces. Cette circonstance produisit, comme on peut bien croire, une dispute entre nous, dans laquelle il se mêla quelque aigreur, qui pouvoit occasionner la rupture de l'alliance proposée ; mais le jour qui précéda celui fixé pour la cérémonie, nous convîmes de discuter la matière avec étendue. La dispute fut soutenue avec une égale chaleur des deux côtés ; il m'accusoit d'être hétérodoxe, je rétorquois l'imputation : il répliqua ; je répliquai. Au moment où le débat étoit le plus chaud, je fus appellié hors de la salle par un de mes parents, qui, avec un visage triste, me conseilla de quitter la dispute, & de laisser le vieux Ministre devenir encore époux, s'il le pouvoit, au moins jusqu'à ce que l'affaire du mariage de mon fils fût terminée. Comment, m'écriai-je, abandonner la cause de la vérité, lui laisser la liberté de se remarier quand je l'avois déjà poussé si loin dans le raisonnement, que j'ai l'avantage de l'avoir réduit à l'absurde ? Vous me persuaderiez aussi d'abandonner ma fortune que ma dispute. Votre fortune, reprit mon ami, je suis fâché de vous l'apprendre, est presque réduite à rien. Le marchand de la ville sur qui vous ayiez placé vos

„ fonds, vient de faire banqueroute, &
„ est en foite, & l'on ne croit pas que
„ les créanciers retirent cinq pour cent
„ de leurs créances. Je ne voulois pas
„ vous chagriner, ni votre famille, par
„ cette mauvaise nouvelle, jusqu'à ce que
„ le mariage soitachevé; mais j'ai cru de-
„ voir vous en parler plusôt, pour vous
„ engager à modérer votre chaleur dans
„ la dispute; car je suppose que votre
„ prudence vous fera voir à vous-même
„ la nécessité de dissimuler au moins jus-
„ qu'à ce que la fortune de la Demoiselle
„ soit assurée à votre fils. Dissimuler! ré-
„ pliquai-je; si ce que vous m'apprenez
„ est vrai, & que je sois réduit à la men-
„ dicité, la misere ne sera jamais de moi
„ un malhonnête homme, & ne m'en-
„ gagera point à désavouer mes princi-
„ pes. Je vais, de ce pas, informer tout-
„ à-l'heure la compagnie de la Circon-
„ tance qui m'arrive; & quant à ma the-
„ se, je rétracte dès à présent toutes les
„ concessions que j'avois faites à mon ad-
„ versaire; & je soutiens à présent qu'il
„ ne peut être épousé, ni de droit, ni de
„ fait, ni dans aucun sens possible?...
Il seroit inutile de décrire les lénitimations
qu'éprocaverent les deux familles quand je
leur appris la nouvelle de ma catastrophe;
mais ce que les autres ressentirent, ne pa-
roissoit rien en comparaison de ce que les
jeunes amants parurent souffrir. M. Wit-
tamer, qui paroilloit déjà auparavant assez

porté à rompre le marché, y fut bientôt déterminé par cette circonstance. Il possédoit dans toute sa perfection la vertu de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste dans toute sa force à soixantedouze ans.

CHAPITRE III.

Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes.

LA seule espérance qui nous restait alors, étoit que le rapport de notre malheur fut faux ou prématuré; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisoit mes affaires à la ville, vint bientôt en confirmer les particularités. La perte de ma fortune, si elle n'est tombé que sur moi, m'auroit paru une bagatelle; mais la seule peine que j'en ressentois, étoit toute pour ma famille, qui par-là étoit obligée de devenir humble, sans avoir reçu une éducation qui eût pu l'habituer au mépris.

Près de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entreprisse de modérer leur affliction; car une consolation prématurée ne sert qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, mon esprit s'occupa des moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite Cure de cinquante livres

sterlings dans un village éloigné, où je pouvois conserver mes principes, sans être molesté. J'acceptai avec joie l'offre qui m'en fut faite, & je résolus d'augmenter ce faible revenu, en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toutes dettes reçues & payées, je ne me trouvai que quatre cents livres sterlings, de quatorze mille que j'avois. Ma principale attention fut donc ensuite de rabaisser la vanité de ma famille au niveau de nos facultés; car je savois qu'une mendicité ambitieuse est le comble du malheur.

„ Vous ne pouvez pas ignorer, leur dis-
„ sois-je, mes enfants, que toute notre
„ prudence ne pouvoit pas prévenir le
„ malheur qui vient de nous arriver; mais
„ elle peut faire plus, elle peut le rendre
„ sans effet. Nous voilà devenus pau-
„ vres, mes chers enfants, & la sagesse
„ veut que nous nous conformions à
„ notre humble situation. Abandonnons
„ donc, sans murmurer, cet éclat qui
„ n'empêche pas un grand nombre de
„ ceux qui le possèdent, d'être malheu-
„ reux; & cherohons dans un état plus
„ simple, cette paix du cœur, qui peut
„ rendre tout le monde heureux. Les pau-
„ vres vivent gaiement sans notre se-
„ cours, & Dieu ne nous a pas assez mal-
„ traités, en nous formant, pour que
„ nous ne puissions pas vivre sans le leur.

„ Oui, mes enfans, quittons dès ce
„ moment toute idée de vivre en Gentils-
„ hommes. Il nous reste assez pour être
„ heureux, si nous sommes sages, & que
„ le contentement nous indemnise du dé-
„ faut de fortune".

Comme mon fils aîné avoit fait ses étu-
des, je me déterminai à l'envoyer à Lon-
dres, où des connaissances qu'il avoit ac-
quises dans l'Université, pouvoient l'aider
à se soutenir lui-même & nous aussi. La
séparation d'amis & de parents, est peut-
être une des circonstances les plus dou-
loureuses de l'indigence. Le jour arriva
bientôt où nous devions nous disperser
pour la première fois. Mon fils, après
avoir pris congé de sa mère, & de ses fré-
res & sœurs, qui mêloient leurs larmes à
leurs embrassements, vint me demander
ma bénédiction. Je la lui donnai de tout
mon cœur, & j'y ajoutai cinq guinées,
qui étoit tout le patrimoine que j'avois
alors à lui donner. „ Tu vas à Londres
„ à pied, lui dis-je, mon enfant; c'est
„ ainsi qu'un de tes aïeux y a été avant
„ toi. Reçois de moi le même cheval
„ qu'un bon Evêque lui donna, ce bâ-
„ ton; prends aussi ce livre, pour te con-
„ soler dans le chemin; ces deux dignes,
„ qui s'y trouvent valent un million:
„ J'ai été jeune, & à présent je suis
„ vieux; cependant je n'ai jamais vu le
„ juste abandonné, ou sa postérité men-
„ diant son pain. Que cette assurance soit

„ ta consolation dans ta route. Vas, mon enfant, quelque chose qui t'arrive, viens me voir une fois chaque année. Bon courage, & adieu ”. Comme je conversoisois à mon fils de la probité & de l'honnêteté, je n'eus point d'inquiétude, en le jettant, pour ainsi dire, nud sur le théâtre du monde; car je savois que, soit qu'il s'y élévat, soit qu'il y tombât, il y joueroit toujours le rôle d'un honnête homme.

Notre départ suivit bientôt le sien. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes, que nous quittâmes un lieu où nous passions depuis si long-temps, des journs si heureux; & la constance la plus ferme pourroit-elle les retenir dans une pareille occasion? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, pour des gens qui jusques-là ne s'étoient pas éloignés plus de dix milles de chez eux, nous remplissoit de crainte. Les cris des pauvres qui nous suivirent plusieurs milles, contribuoient à augmenter notre douleur. Le premier jour nous arrivâmes sans accident à trente milles de notre demeure future, & nous nous arrêtâmes pour coucher, à une hôtellerie assez pauvre sur le chemin. Quand on nous eut montré notre chambre, je priai l'hôte, suivant ma coutume, de nous donner la compagnie à souper (1), et qu'il

(1) Les hôteliers en Angleterre sont plus

accepta avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il devoit boire, devoit augmenter la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connoissoit tout le pays où j'allois m'établir, particulièrement le Chevalier *Tornhill*, Seigneur du lieu où j'allois demeurer, & propriétaire de la ferme que j'avois prise, qui demeuroit à peu de distance du village où j'étois. Il me le dépeignit comme

polis & plus considérés qu'en France, quoiqu'ils n'y soient ni moins intéressés, ni moins fripons. Ils viennent à leur porte recevoir, à la descente de la voiture, ceux qui s'arrêtent à leur hôtellerie. Ils les conduisent eux-mêmes dans une chambre, sans les laisser se morfondre dans leur cuisine ou dans leur cour, à appeler des garçons ou des servantes, pour leur montrer leur logement. Ils reçoivent les ordres qu'on leur donne, & y répondent avec une politesse qui va jusqu'à la basseſſe; mais ils font payer cher ces politesses. Le Docteur *Smollett*, dans une Histoire qu'il vient de publier de ses voyages en France & en Italie, se plaignant améreſſement des friponneries atroces qu'il a eſſuées de la part de cette éſpece de gens, sur la route de Londres à Douvres, rapporte qu'un d'eux exigea d'un de nos Ambaſſadeurs quarante guinées pour un souper qui ne valoit pas quarante ſchelings. En général, il est à remarquer que l'on ne trouve de politesse en Angleterre, que dans ceux qui espèrent vous dupes, fi l'on peut appeler du nom de politesse les réverſences produites par un pareil monſieur.

un Gentilhomme, qui ne se soucioit de connoître le monde que du côté des plaisirs qu'il pouvoit fournir, & qui étoit singulièrement remarquable par son attachement pour le beau sexe. Il m'ajouta qu'il n'y avoit point de vertu qui pût tenir contre ses artifices & ses assiduités, & qu'il y avoit à peine une fille de Fermier à dix milles à la ronde, un peu jolie, avec laquelle il n'eût été heureux & infidèle. Ce récit me causa du chagrin; mais il fit un effet tout différent sur mes filles, sur le visage desquelles je vis briller l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attrait & dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse entra dans la chambre, pour apprendre à son mari, que ce Monsieur singulier, qui étoit chez eux depuis deux jours, n'avoit point d'argent pour payer sa dépense. „ Point d'argent, reprit l'hôte, „ cela est impossible; car ce n'est pas „ plus loin qu'avant-hier, qu'il paya trois „ guinées à notre Bédeau, pour racheter „ du fouet un pauvre soldat estropié, qui „ avoit été condamné à être fusillé pour „ avoir volé des chiens”. L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en étoit pas moins vrai, l'hôte se préparoit à sortir de la chambre, jurant qu'il vouloit être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire

chez cet étranger, qu'il me venoit de dé-peindre si charitable. Il y consentit, & me présenta à un homme qui paroissoit avoir environ trente ans, vêtu d'un habit qui avoit été jadis galonné. Il étoit bien fait de sa personne, quoique son visage fût marqué des rides de la réflexion. Il y avoit quelque chose de bref & de sec dans son abord, & il sembloit, ou ne rien entendre à la cérémonie, ou la mépriser.

Quand l'hôte fut sorti, je ne pus m'empêcher de marquer à l'étranger la peine que je ressentois de voir un homme de sa sorte dans la circonstance où il se trouvoit, & je lui offris ma bourse, pour satisfaire à ce qu'on lui demandoit. „ Je „ l'accepte de bon cœur, me répondit- „ il, & je suis bien-aise que ma dernière „ inadvertence, en donnant tout l'argent „ que j'avois sur moi, m'ait donné oc- „ casion de voir qu'il reste encore par- „ mi nous quelques cœurs bienfaisants. „ J'exige cependant, avant que de rece- „ voir votre offre, de connoître le nom „ & la demeure de mon bienfaiteur, pour „ pouvoir m'acquitter le plusôt possible”. Je le satisfis pleinement là-dessus, & lui dis non-seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'étoit arrivé, & le lieu où j'allois demeurer. „ Cela se rencon- „ tre, reprit-il, encore plus heureuse- „ ment que je n'espérois; car je vais moi- „ même de ce côté, ayant été retenu ici „ deux jours par les débordements, qui,

„ à ce que je crois , laisseront demain les
„ chemins praticables ”. Je lui témoignai
le plaisir que j'aurois de la compagnie ; &
ma femme , ainsi que mes filles , se joi-
gnant à mon invitation , nous le retrouvâmes
à souper avec nous. La conversation pen-
dant le repas , tout-à-la-fois agréable & ins-
tructive , me faisoit souhaiter d'en jouir
plus long-temps ; mais l'heure de se reti-
tirer , & de prendre du repos pour se pré-
parer à la fatigue du lendemain , vint in-
terrompre le plaisir que j'avois à l'en-
tendre.

Le lendemain matin , nous partimes tous
ensemble. Ma famille étoit à cheval , pen-
dant que M. *Burchell* , notre nouveau
compagnon , marchoit à pied dans les sen-
tiers le long du grand chemin , nous ob-
servant , avec un sourire , que comme nous
étions mal montés , il étoit trop complai-
sant pour nous laisser derrière. Comme
les eaux n'étoient pas encore tout-à-fait
retirées , nous fûmes obligés de louer un
guide qui marchoit au trot devant nous ;
M. *Burchell* & moi , faisions l'arrière-gar-
de. Nous adoucissions la fatigue de la route
par des disputes philosophiques ; matière
qu'il paroissoit entendre très-bien. Mais
ce qui me semblloit encore plus extraordi-
naire , c'est que , quoiqu'il me dût de l'ar-
gent , il soutenoit ses opinions avec au-
tant d'obstination , que si c'eût été lui qui
m'en eût prêtré. Il m'apprenoit , de temps
à autre , à qui appartenjoient les différen-
tes

tes possessions que nous trouvions sur la route. „ Celle-ci, me dit-il, en me montrant une très-belle maison à quelque distance de nous, appartient à M. *Tornhill*, un jeune Gentilhomme, qui jouit d'une grande fortune, quoiqu'absolument dépendante du bon plaisir de son oncle, Sir *William Tornhill*, lequel, content lui-même de peu, laisse son neveu disposer du reste, & réside principalement à la ville. Quoi, repris-je, mon jeune Seigneur est-il le neveu d'un homme, dont les vertus, la générosité & la singularité sont si connues ? J'ai entendu parler de Sir *William Tornhill*, comme de l'homme le plus généreux, & en même-temps le plus capricieux du Royaume, le plus bienfaisant. — Peut-être un peu trop, reprit M. *Burchell*; au moins quand il étoit jeune, poussa-t-il cette bienfaisance à l'excès. Car alors ses passions étoient fortes; & comme elles étoient toutes tournées du côté de la vertu, elles l'ont conduit à des excès romanesques. Il vîsa de bonne heure à la réputation de brave militaire & d'homme de lettres; se distingua bientôt dans le service, & acquit quelque réputation parmi les Savants. L'adulation s'attache toujours à l'ambition; car, c'est de toutes les passions, celle à qui la flatterie fait le plus de plaisir. Il étoit environné d'une foule de gens, qui ne lui présentoient

I. Partie.

B

„ jamais qu'un côté de leur caractère ;
„ en sorte qu'il commença à perdre , par
„ une affection générale , toute attention
„ à son intérêt particulier. Il aimoit tout
„ le monde , parce que le hasard l'empê-
„ cha de connoître qu'il y avoit des co-
„ quins. Les Médecins nous parlent d'une
„ maladie dans laquelle tout le corps de-
„ vient d'une sensibilité si extrême , que
„ le moindre tact cause de la douleur.
„ Ce Gentilhomme éprouvoit dans son
„ esprit la sensation que ces sortes de ma-
„ lades éprouvent dans leur corps. La
„ plus légère infortune , réelle ou simu-
„ lée , le touchoit au vif , & son ame
„ étoit malade par une extrême sensibi-
„ lité aux malheurs d'autrui. Ainsi , dis-
„ posé à secourir , on peut aisément ima-
„ giner quelle quantité de gens il trouva
„ disposés à le solliciter. Ses profusions
„ commencerent à déranger sa fortune ,
„ mais non pas son bon cœur , au con-
„ traire , l'un augmenta , pendant que
„ l'autre déclinoit. Il devint sans pré-
„ voyance , en même-temps qu'il devint
„ pauvre ; & , quoique ses discours fus-
„ sent d'un homme sensé , ils étoient d'un
„ fou. Cependant , continuant toujours
„ d'être environné par l'importunité , &
„ n'étant plus en état de satisfaire à tou-
„ tes les demandes qu'on lui faisoit , au-
„ lieu d'argent , il donnoit des promesses ;
„ c'étoit tout ce qu'il pouvoit donner ,
„ & il n'avoit pas assez de résolution pour

„ affliger quelqu'un par un refus. Par ce
„ moyen , il amassa autour de lui une foule
„ de demandeurs , qu'il étoit bien sûr de
„ tromper dans leur attente , mais dont
„ cependant il desiroit de soulager les be-
„ soins. Ces gens , après avoir vainement
„ attendu l'effet de ses promesses , le quit-
„ terent avec mépris & avec les repro-
„ ches qu'il méritoit. Mais à mesure qu'il
„ devint méprisable aux yeux des autres ,
„ il le devint aux siens propres. Son es-
„ pris s'étoit appuyé sur ses flatteurs ; &
„ ce support lui étant enlevé , il ne trouva
„ point de ressources dans les applaudis-
„ sements de son propre cœur , qu'il n'a-
„ voit jamais instruit à se respecter lui-
„ même. Le monde commença à pren-
„ dre à son égard une autre face. La flat-
„ terie de ses amis dégénéra en de sim-
„ ples approbations , qui bientôt se tour-
„ nerent en avis les moins ménagés , &
„ un avis rejeté engendre les reproches.
„ Il s'apperçut alors que ces amis , que
„ ses bienfaits avoient amassés autour de
„ lui , n'étoient point du tout les gens
„ les plus estimables. Il reconnut que
„ pour acquérir le cœur d'un autre , il
„ faut lui donner le sien. Enfin , je m'ap-
„ perçus alors.... Mais je m'écarte de
„ ce que je voulois vous dire : enfin ,
„ Monsieur , il résolut de commencer à
„ songer à lui-même , & imagina un plan
„ pour rétablir sa fortune délabrée. Pour
„ cela , il voyagea à pied , à sa maniere

„ Singuliere , par toute l'Europe ; & , pen-
„ dant ce temps , ses reyenus s'accumu-
„ lant , avant qu'il eût l'age de trente
„ ans , sa situation se trouva plus aisée
„ qu'elle ne l'avoit jamais été. Sa bonté
„ est devenue à présent plus raisonnnable
„ & plus modérée ; mais il conserve tou-
„ jours le caractere d'un homme singu-
„ lier , & du goût pour les vertus qui
„ s'écartent un peu de la route ordi-
„ naire ”

„ J'étois si attentif à ce récit de M. Bur-
„ chell , qu'à peine regardois-je devant moi
en marchant , quand tout-à-coup nous
fûmes alarmés par les cris de ma famille ;
& tournant la tête , j'apperçus ma seconde
fille tombée de cheval au milieu d'un cou-
rant rapide qui l'entraînoit malgré ses ef-
forts. Elle avoit été déjà deux fois à fond ,
& je ne pouvois arriver assez tôt à son se-
cours ; & quand je l'aurois pu , mes sen-
tations , à cette vue , étoient trop violem-
tes pour me permettre d'agir : elle auroit
infailliblement péri , si mon compagnon ,
voyant son danger , ne se fut plongé au
même instant dans l'eau pour l'en retirer ;
& ce ne fut pas sans peine qu'il l'amena
sur le bord. En prenant un peu plus haut
au-dessus du courant , le reste de ma fa-
mille passa heureusement , & alors nous
joignîmes nos remerciements à ceux de
ma fille. Sa reconnoissance pour son li-
bératuer est plus aisée à imaginer qu'à dé-
crire. Elle le remercioit plus des yeux que

de paroles, & elle continuoit à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été encore bien-aise de recevoir son secours. Ma femme aussi espéroit être en état quelque jour de reconnoître son service, & de l'en remercier chez nous. Après nous être bien reposés à la première auberge, & avoir dîné ensemble, M. Burchell, qui alloit du côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, & nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, m'observa que M. Burchell lui plaisoit beaucoup, & protesta que s'il avoit assez de naissance & de fortune pour pouvoir aspirer à une alliance avec une famille comme la nôtre, elle ne connoissoit point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant parler de cette maniere. Quelqu'un, sur le bord de la mendicité, prendre ainsi le ton de l'opulence la plus préfomptueuse, c'est de quoi fournir matière de raillerie à un cœur mal fait; mais, pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

C H A P I T R E I V.

Qui prouve que dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur & le plaisir, & qu'ils ne dépendent point des circonstances, mais de la façon de penser.

Le lieu de notre nouvelle habitation étoit un petit hameau composé de fermiers, qui cultivoient leurs propres terres, & qui étoient également éloignés des deux extrêmes, la richesse & la pauvreté. Comme ils avoient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils alloient rarement chercher le superflu dans les villes. Eloignés des gens polis, ils conservoient encore une simplicité des premiers temps; & une longue habitude de la frugalité, leur permettoit à peine, de savoir que la tempérance fut une vertu. Ils travaillaient galement les jours de travail; mais ils observoient les fêtes comme des intervalles de repos & de plaisir. Ils ne manquoient pas de chanter des Noëls à la Nativité; s'envoyoient des nœuds d'amour à la St. Valentin; mangeoient des beignets au carnaval; déployoient leur esprit par des poisssons d'Avril au premier de ce mois, & cassoient religieusement des noix la veille de la St. Michel.

Tout le hameau, instruit de notre approche, vint au-devant de son Ministre, les habitants parés de leurs plus beaux habits, un fifre & un tambourin à leur tête. On avoit préparé, pour nous recevoir, un repas auquel nous prîmes place joyeusement; & ce qui manqua à la conversation du côté de l'esprit, fut supplié par le rire & la gaieté.

Notre petite habitation étoit située au pied d'une montagne dont la pente étoit douce. Un beau bois nous couvroit par derrière, un ruisseau murmuroit par-devant; d'un côté nous avions un pré, de l'autre une pelouse. Ma ferme consistoit en vingt acres environ d'excellente terre; & j'avois payé cent livres de pot-de-vin à mon prédeceſſeur pour sa cession. Rien ne pouvoit surpasser la propreté de mes petites enclosures; les ormes & les haies, qui les entouroient, étoient d'une beauté inexprimable. Ma maison n'avoit qu'un étage, & étoit couverte de chaume; ce qui lui donnoit un air plus *coi*. Les murailles en-dedans étoient proprement blanchies, & mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur propre dessein. Quoique la même chambre nous servît de salle de compagnie & de cuisine, cela ne faisoit que la rendre plus chaude. D'ailleurs, comme la batterie étoit tenue dans l'état le plus propre, les plats, les assiettes, le cuivre bien écurés & disposés avantageusement sur les tablettes, fai-

soient un effet agréable à la vue, & remoient lieu de beaux ameublements. Il y avoit trois autres appartements, un pour ma femme & moi; un autre pour mes deux filles, renfermé dans le nôtre, & le troisième à deux lits pour le reste de mes enfants.

La petite république à laquelle je donnais des loix, étoit réglée de cette manière: au point du jor, nous nous assemblions dans la chambre commune, où le feu avoit été allumé auparavant par la servante. Après nous étre salués les uns les autres avec la cérémonie convenable, (car j'ai toujours tenu pour maxime, qu'entre personnes, même les plus intimes, il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse, sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié,) nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Etre suprême du nouveau jour qu'il nous accordoit. Ce devoir rempli, mon fils & moi allions à nos affaires du dehors, tandis que ma femme & mes filles s'occupoient à préparer le déjeuner, qui étoit toujours prêt à une certaine heure. J'accordois une demi-heure pour ce repos, & une heure pour dîner; & ce temps étoit rempli par des plaisanteries innocentes entre ma femme & mes filles, & par des arguments-philosophiques entre mon fils & moi.

Comme nous nous levions avec le jour, nous ne poursuivions jamais nos travaux quand il étoit fini; mais nous retournois-

à la maison, rejoindre une famille qui nous defiroit & qui nous recevoit avec un viſage riant, un cœur content, & un bon feu. Nous n'étions pas même sans compagnie. Quelquefois le fermier *Flamborough*, un de nos voisins, qui ne haſſoit pas à cauſer, & plus ſouvent un aveugle du lieu, qui jouoit de la cornemufe, ve-noient nous rendre visite, & boire de noſtre vin de groſeilles, pour lequel nous n'avions pas perdu notre réputation. Ces bonnes gens avoient diſſérents moyens pour le rendre amuſants. Tandis que l'un jouoit de la cornemufe, l'autre nous chan-toit quelque ballade touchante. Le jour ſe terminoit comme nous l'avions com-mencé. Les plus jeunes de mes garçons étoient chargés de lire les leçons de la Bible au jour; celui qui litoit le plus haut, le plus diſtinguement & le mieux, avoit un demi-sou le Dimanche; pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand ce venoit le Dimanche, c'étoit-là le jour de parure & de *braverie*, que tous mes édits lomputaires ne pouvoient réprimer. Quelqu'effet que je m'imaginaire avoit fait sur la vanité de mes filles, par mes ſermons sur l'orgueil, cependant je les trouvois toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciennes parures. Elles avoient encore les dentelles, les rubans, les gazer & les *blondes*. Ma femme elle-même tenoit toujours à son pou-de-ſoi *cremois*, parce que je m'étois avisé de

lui dire un jour qu'il lui seyoit bien.

Ce fut, en particulier, le premier Dimanche après notre arrivée, que leur coquetterie me mortifia bien. J'avois recommandé, la veille, à mes filles, d'être prêtes le lendemain de bonne-heure; car j'ai toujours aimé à être arrivé à l'église bien devant les paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais quand il s'agit de nous assebler le matin pour déjeuner, je vis descendre ma femme & mes filles arrangées dans toute leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés de pondre & de pommaide, des motiches, de grandes queues retroussées & bouffantes, dont l'étoffe faisoit du bruit à chaque mouvement qu'elles faisoient. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, surtout celle de ma femme, de qui j'attendois plus de discréction. Le parti que je pris dans cette occasion, fut d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre; mais je le répétais avec encore plus de sérieux qu'auparavant... „ Surement, mon cher, vous badinez, dit ma femme. „ Nous pouvons fort bien aller d'ici à l'église à pied; nous n'avons pas besoin „ de carrosse pour nous y conduire... „ Vous vous trompez, lui dis-je, ma chère, nous avons besoin d'un carrosse; car si nous allions à l'église à pied dans cet attirail, tous les enfants „ de la paroisse courroient après nous.

„ pour nous huer... En vérité, reprit
„ ma femme, j'avois toujours pensé que
„ mon mari étoit bien-aisé de voir ses en-
„ fants mis honnêtement & proprement...
„ Vous pouvez vous tenir aussi propres
„ que vous voudrez, m'écriai-je en l'in-
„ terrompant, mais ce n'est pas de la pro-
„ priété que tout ceci, c'est de la folie.
„ Ces manchettes, ces mouches, ces dé-
„ coupures ne serviront qu'à vous faire
„ haïr par toutes les femmes de nos voi-
„ sins. Non, mes enfants, continuaï-je
„ d'un air plus tranquille, il faut refaire
„ ces robes d'une maniere plus simple;
„ car tout cet étalage d'ajustement ne va
„ pas à quelqu'un qui n'a pas même le
„ moyen de se soutenir avec décence. Je
„ ne fais même si tous ces falbalas, ces
„ garnitures conviennent aux riches;
„ quand on fait attention qu'à calculer
„ modérément, la nudité des pauvres
„ pourroit être couverte des garnitures
„ superflues des riches".

Ma remontrance fit effet. Elles allèrent,
à l'instant, d'un air fort tranquille, chan-
ger d'habillements; & j'eus la satisfaction
de voir le lendemain mes filles s'occuper
d'elles-mêmes à diminuer l'ampleur & la
queue de leurs robes; & de ce qui en sor-
tit, elles en firent des vestes du dimanche
pour les deux petits garçons. Ce qui me
fit encore plus de plaisir, c'est qu'ainsi di-
minuées, ces robes ne leur en alloient
que mieux.

C H A P I T R E V.

Grande & nouvelle connoissance introduire sur la scene. Ce sur quoi l'on compte le plus, devient souvent le plus fatal.

À UNE petite distance de la maison, mon prédecesseur avoit fait un banc ombragé d'une haye d'aube-épine & de chêvre-feuille. Là, quand le temps étoit beau, & que notre ouvrage étoit fini de bonne-heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau paysage pendant les soirées calmes; nous y prenions aussi quelquefois le thé au goûter, qui n'étoit plus alors pour nous qu'un repas extraordinaire; & comme ce régal arrivoit rarement, c'étoit pour nous des jours de réjouissance, & il falloit voir les cérémonies & l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisoient (1). Dans ces occasions, les deux

(1) Dans presque toutes les maisons, même les moins aisées, on prend en Angleterre le thé deux fois le jour, le matin & l'après-midi. Mais le thé de l'après-midi est le plus important, parce qu'on le va prendre en cérémonie les uns chez les autres. Il est impossible; pour quelqu'un qui ne connaît point cet usage, de concevoir combien il y a de règles à observer.

petits garçons lisoient toujours à table, & ils étoient servis quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusements, mes filles chançoient en s'accompagnant de la guitare; & pendant qu'elles formoient ainsi un petit concert, ma femme & moi nous nous promenions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfants, & respirions avec plaisir l'air frais qui apportoit à nos poumons la santé, & à nos oreilles l'harmonie.

Nous commençâmes, de cette façon, à trouver que chaque état de la vie peut fournir ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous éveilloit pour le travail, chaque soir nous en récompensoit par le plaisir de sa cessation.

C'étoit au commencement de l'automne, un jour de fête (car j'observois les fêtes comme des intervalles nécessaires pour délasser du travail) que j'avois conduit ma famille à notre place ordinaire d'amusement, & que nos jeunes musiciennes avoient commencé leur concert. Comme

& de graces à déployer pour la Dame qui le fait, & pour celles qui le boivent. Ce petit repas ne fournit pas seulement l'occasion de montrer les graces & la bonne éducation, il serv-aussi à faire briller l'esprit. C'est-là que se tiennent les conversations les plus intéressantes, sur les modes nouvelles, les porcelaines, les aventures du jour, la médisance, &c.

nous étions en train, nous vimes un cerf sauter rapidement à côté de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions allis; & par son air hors d'haleine, nous jugeâmes qu'il étoit poursuivi par les chasseurs : nous commencions à réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal, quand nous apperçimes les chiens & les piueurs, à quelque distance, qui suivoient la piste. Je voulois dans le moment rentrer avec ma famille; mais soit curiosité, surprise, ou quelque motif plus caché, ma femme & mes filles ne quittèrent pas leurs sièges; le chasseur qui étoit à la tête nous passa rapidement, suivi de cinq ou six autres qui paroisoient également pressés; à la fin un jeune homme, de meilleure mine que les autres, s'avança, & nous ayant regardés pendant quelque temps, au lieu de suivre la chasse, il s'arrêta court, mit pied à terre, & ayant donné son cheval à un domestique qui le suivoit, nous aborda d'un air de supériorité aisée: il crut n'avoir pas besoin de s'annoncer, & il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu; mais elles avoient appris de bonne heure à déconcenter la présomption d'un regard: sur cela, il nous apprit que son nom étoit *Tornhill*, & qu'il étoit le Seigneur du pays à l'entour; il se présenta ensuite une seconde fois pour embrasser les femmes, & tel fut le pouvoir de la fortune & des beaux habits qu'il n'éprouva pas un second re-

fut. Ses manières, quoique présomptueuses, étant aisees, nous devîmes bientôt plus familières; & ayant apperçu par terre quelques instruments, il demanda à être favorisé d'une chanson: comme je n'étois pas flatté d'une connoissance si disproportionnée, je fis signe à l'œil à mes filles, pour leur défendre de chanter; mais mon signe fut contrecarré par un autre de leur mère, auquel elles donnerent la préférence; en sorte qu'avec un air satisfait, elles nous donnerent une chanson de Dryden. M. Tornhill parut fort content du choix de la chanson & de la manière dont elle avoit été chantée, & prit lui-même la guitare; il n'en jouoit que très-médiocrement: cependant ma fille aînée lui rendit avec usure les compliments qu'il lui avoit faits, & l'assura qu'il tiroit plus de son de l'instrument que le maître même, de qui elle avoit appris; il s'inclina en recevant ce compliment; elle fit une révérence, il loua son goût; elle loua son exécution: un siècle ne les auroit pas pu se faire mieux connoître. Pendant tout cela, la mère, aussi folle que sa fille, & aussi heureuse qu'elle dans ses idées, insistoit pour que Monsieur nous fit l'honneur d'entrer, & de se rafraîchir d'un verre de notre vin de groseilles. Toute la famille sembloit s'empresser à lui plaire; mes filles mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyoient les plus modernes, pendant que Moïse, au contraire, s'avisa de lui faire une ou deux questions.

sur les Anciens, par lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez ; mais il n'en étoit pas moins content, car il avoit l'heureuse disposition de croire que c'étoit de son esprit qu'on riait, quand c'étoit de sa simplicité. Mes petits n'étoient pas moins occupés autour de l'étranger, dont ils ne quitterent pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher avec leurs doigts sales, de toucher & de tenir le galon de son habit, & de lever les pattes de ses poches, pour voir ce qu'il y avoit dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de nous revoir, qui fut accordée bien aisément à notre Seigneur.

Aussi-tôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venoit de se passer. Elle fut d'avis que c'étoit une aventure très-heureuse ; car elle avoit toujours vu les choses les plus extraordinaires produire à la fin un bon effet. Elle espéroit revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus hupés, & elle conclut par protester qu'elle ne voyoit pas de raison pourquoi les deux Miss *Winklers* (1) ayant bien trouvé de bons partis, ses filles ne pourroient pas en trouver de semblables. Comme c'étoit à moi que s'adressoit directement cette dernière réflexion, je protestai que je ne voyois pas non

(1) Ce mot signifie ridée.

plus la raison de l'un ni de l'autre, de même que je ne voyois pas pourquoi l'un gagnoit un lot de cent mille livres à la loterie, pendant qu'un autre restoit avec un billet blanc. „ Mais les personnes, „ ajoutai-je, qui aspirent à des maris au- „ dessus d'elles, ou au lot de cent mille „ livres, n'en sont pas moins des fous par „ leur ridicule prétention, soit qu'elles „ réussissent, soit qu'elles échouent. Voi- „ là, s'écria ma femme, comme vous cher- „ chez toujours à nous chagrinér moi & „ mes filles, quand nous sommes un peu „ gaies. Dis-moi, Sophie, ma chère, que „ penses-tu de notre nouvelle connoissan- „ ce? ne te semble-t-il pas d'un bon ca- „ ractere? Extrêmement, Maman, répli- „ qua ma fille. Je crois qu'il peut dire „ beaucoup sur toutes sortes de sujets, & „ qu'il n'est jamais embarrassé; plus le „ sujet est même frivole, plus il a à par- „ ler dessus. En outre, je vous assure „ qu'il est fort bel homme. Oui, reprit „ Olivia, il est assez bien pour un hom- „ me; mais pour moi, il ne me plaît „ pas, il est si familier, qu'il en est im- „ prudent; sur-tout, il n'est pas soute- „ nable quand il s'avise de jouer de la „ guitare ”. J'interprétai ces deux dis- „ cours en sens contraire, & je découvris, „ par ce que mes filles vendoient de dire, que „ Sophie le méprisoit autant, intérieurement, „ qu'Olivia l'admiroit. „ Quelle que soit vo- „ tre façon de penser sur son compte,

„ mes enfants , je vous avouerai qu'il ne
„ m'a pas beaucoup prévenu en sa faveur ;
„ les amitiés disproportionnées finissent
„ toujours par le dégoût ; & malgré l'air
„ aisè qu'il affectoit , il m'a semblé qu'il
„ sentoit parfaitement la distance qu'il y
„ a de lui à nous. Voyons des gens de
„ notre sorte. Il n'y a point parmi les
„ hommes , de caractère si méprisable que
„ celui de coureur de fortune ; & je ne
„ vois pas pourquoi , parmi les femmes ,
„ les coureuses de fortune ne seroient
„ pas également méprisables. Ainsi , en
„ supposant même ses vues honorables ,
„ quant à présent , le mépris succédera
„ bientôt ; mais si elles ne l'étoient pas ,
„ je tremble seulement d'y penser. Car ,
„ quoique je n'aie rien à craindre du ca-
„ ractère de mes enfants , je crois que du
„ sien "... J'allois continuer , quand je
fus interrompu par un domestique du Che-
valier , qui venoit avec les compliments
de son maître , nous apporter , de sa part ,
un quartier de vénaison , & la promesse
de venir dîner avec nous dans quelques
jours. Ce présent venu si à propos , plaida
si puissamment en sa faveur , que je vis
bien que je n'avois plus rien à espérer de
tout ce que j'aurois pu dire. Je pris donc
le parti de me taire , & je me contentai
d'avoir fait voir le danger , laissant à leur
prudence à l'éviter. Une vertu qui a be-
soin d'être perpétuellement gardée , ne
vaut pas la peine d'une sentinelle.

CHAPITRE VI.

Le bonheur du coin du feu de la vie de la campagne.

COMME notre dispute avoit été poussée avec quelque chaleur, pour raccommoder les affaires, nous nous réunimes dans la conclusion de manger à souper une partie de la vénaison que nous venions de recevoir, & mes filles se mirent à la préparer gaiement. „ Je suis bien fâché, m'écriai-
„ je , de n'avoir pas quelque voisin ou
„ quelque étranger à inviter pour pren-
„ dre la part de notre bonne chère ; car
„ je trouve que le plaisir de ces sortes de
„ régals double en le partageant. Dieu
„ me bénisse ! reprit aussi-tôt ma femme,
„ je vois venir notre bon ami M. Burchell,
„ qui a sauvé notre pauvre Sophie , & qui
„ fait si bien vous river votre clou dans
„ la dispute. — Me river mon clou ? ma
„ femme , vous vous trompez ; je crois
„ que je n'ai personne à craindre sur ce
„ point. Je ne dispute pas que vous ne
„ soyez la première femme du monde,
„ pour mettre une oie en pâtre ; mais
„ pour ce qui est de l'argumentation , je
„ vous prie de me le céder là-dessus ”.
Comme j'achevois, le pauvre M. Burchell entra. Il fut salué par toute la famille,

qui lui prit la main de bon cœur, pendant que le petit *Dick* lui approchoit une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me fut plaisir par deux raisons : d'abord, parce que je savois qu'il avoit besoin de la mienne ; ensuite, parce que je savois qu'il étoit disposé à être aussi ami qu'il pouvoit l'être. On le connoissoit dans le voisinage sous le caractere du pauvre Gentilhomme, qui n'avoit rien voulu faire dans sa jeunesse, quoi qu'il n'eût pas encore plus de trente ans. Il y avoit des intervalles où il parloit de très-bon sens ; mais en général, il aimoit trop la compagnie des enfants, qu'il avoit coutume d'appeler de *petites créatures innocentes*. Il étoit connu pour leur chanter des Romances (1) & leur raconter des histoires, & rare-

(1) Les Anglois les appellent *Ballades*. Ce sont ordinairement des histoires tragiques en vers, entremêlées de réflexions, ou terminées par une conclusion morale, qui se chantent dans les rues. Presque toutes les histoires tragiques sont mises aussi en ballades. Il y en a quelques-unes qui sont fort bien faites. M. Addison, dans le *Spectateur*, cite avec éloge celle des deux enfants dans le bois, & de *Cherry Chaso* ; celle de *George Barnewell* a fourni à *Lilloo* la matière d'une fort bonne tragédie bourgeoise. Les Anglois, avec le génie le moins musical & les plus mauvaises voix de l'univers, sont en même-temps grands chansonniers. Je crois même que nous ne l'emportons pas sur eux de ce côté.

ment il alloit sans quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain-d'épice, des sifflets de deux liards, & autres semblables bagatelles. Il venoit ordinairement une fois l'année dans le canton, & vivoit sur l'hospitalité des habitants. Il soupa avec nous, & ma femme ne lui ménagea pas son vin de groseilles. La conversation s'anima; il nous chanta des vieilles chansons, & raconta aux enfants le conte du *Daim de Beverland & de la belle Rosamonde*. Le chant de notre coq, qui chantoit toujours à onze heures, nous avertit qu'il étoit temps d'aller se reposer; mais nous nous trouvâmes fort embarrassés par une difficulté que nous n'avions pas prévue: c'étoit de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en falloit pour nous, & il étoit trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras, le petit *Dick* lui offrit sa place dans son lit, si son frere *Moïse* vouloit consentir qu'il couchât avec lui; & moi, s'écria *Bill*, je lui donnerai aussi la mienne, si mes sœurs veulent me prendre avec elles... Fort bien, mes enfants, m'écriai-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs du Chrétien. Les bêtes le mettent à couvert dans leurs retraites, & les oiseaux sous les feuillages; mais l'homme malheureux ne peut trouver de refuge que chez ses semblables. Celui qui a

„ été le plus étranger dans le monde , a
„ été celui qui est venu pour le sauver ;
„ il n'eut jamais de maison , comme s'il
„ eût voulu éprouver s'il restoit quelque
„ hospitalité parmi nous ”. *Deborah* ,
criai-je à ma femme , donnez à chacun de
ces enfants un mörceau de sucre , & que
Dick ait le plus gros , parce qu'il a parlé
le premier .

Le matin , j'appellai de bonne heure
ma famille pour aller retourner un regain
de foin ; & notre hôte , s'étant offert à
nous aider , fut accepté au nombre des
travailleurs . Notre besogne alla vite : j'é-
tais à la tête , & les autres suivoient en
ordre . Cependant je ne pus m'empêcher
de remarquer l'assiduité avec laquelle M.
Burchell aidoit ma fille *Sophie* dans sa tâ-
che . Quand il avoit fini la sienne , il se
joignoit à elle , & ils entroient dans une
conversation très-étroite . Mais j'avois une
trop bonne opinion du bon sens de *Sophie* , & je connoissois trop bien son am-
bition , pour rien craindre pour elle , de
la part d'un homme dont la fortune étoit
délabrée . Quand nous eûmes fini pour ce
jour-là , M. *Burchell* fut invité à rester
comme la veille , mais il nous refusa , de-
vant coucher cette nuit chez un de nos
voisins , à l'enfant duquel il portoit un fis-
silet . Quand il fut parti , notre conversa-
tion du souper tomba sur le pauvre , mal-
heureux hôte qui venoit de nous quitter .
„ Quelle preuve frappante , disois-je , cet

„ homme ne fournit -il pas des misères
„ qui sont la suite d'une jeunesse inconsi-
„ dérée & extravagante ! Il ne manque
„ point du tout de sens ; mais cela ne
„ fait que rendre ses premières folies
„ plus impardonables. Pauvre malheu-
„ reux ! où sont actuellement ces parasi-
„ tes , ces flatteurs qu'il inspiroit autre-
„ fois , & sur lesquels il dominoit ? Ils
„ sont peut- être à présent à faire leur
„ cour au débauché qui s'est enrichi par
„ ses extravagances. Ils le louoient au-
„ trefois , c'est actuellement le débauché
„ qu'ils louent. Les applaudissements
„ qu'ils donnoient auparavant à son es-
„ prit , sont changés en sarcasmes sur ses
„ folies. Il est pauvre , & peut-être mé-
„ rite-t-il de l'être ; car il n'a ni l'ambi-
„ tion d'être indépendant , ni le talent
„ de se rendre utile ". Peut-être quelques
raisons secrètes me firent mettre trop d'ai-
greur dans mes observations , & Sophie
m'en reprit doucement. „ Papa , me dit-
„ elle , quelle qu'ait été autrefois sa con-
„ duite , son état actuel devroit le mettre
„ à l'abri de la censure. Son indigence
„ présente est une punition suffisante de
„ sa première folie , & j'ai entendu dire
„ à mon papa lui-même , que nous ne
„ devons jamais frapper inutilement ceux
„ sur lesquels la main de la Providence
„ tenoit déjà levé le fouet de son ressen-
„ timent... Vous avez raison , Sophie ,
„ dit Moïse , & un Ancien repré-
sentant

fort bien cette conduite maligne, sous
la fable d'un paysan, qui tâchoit d'é-
corcher *Marsyas*, dont la peau avoit
déjà été enlevée par *Apollon*. D'ail-
leurs, je ne sais si la situation de ce
pauvre homme est aussi fâcheuse que
mon cher pere la représente. Nous ne
devons pas juger de ce que sentent les
autres par ce que nous sentirions à
leur place. Quelque obscure que nous
paroisse l'habitation d'une taupe, ce-
pendant l'animal lui-même trouve son
appartement suffisamment éclairé; &,
à dire vrai, il semble que l'esprit de
cet homme s'accorde avec sa situation;
car je n'ai jamais entendu personne par-
ler avec plus de vivacité qu'il le faisoit
aujourd'hui dans la conversation qu'il
avoit avec vous". Ces dernières pa-
roles étoient dites sans le moindre dessein:
cependant, elles firent rougir ma fille,
qui tâcha de cacher son désordre par un
rire affecté, & en assurant son frere qu'à
peine avoit-elle pris garde à ce que cet
homme lui avoit dit; mais qu'elle croyoit
qu'il avoit pu être autrefois un fort aim-
able Gentilhomme. Cet empressement à se
défendre, & cette rougeur furent des
symptômes qui ne me plurent pas inté-
rieurement; mais je réprimai mes soup-
çons.

Comme nous attendions notre Seigneur
de lendemain, ma femme se mit à faire un
pâté de la vénaison. *Moïse* étoit assis, pen-
dant

dant que je montrrois à lire aux petits. Mes filles paroilloient aussi fort empêtrées de leur côté; & je remarquai, pendant assez long-temps, qu'elles étoient occupées à faire cuire quelque chose auprès du feu. Je crus d'abord que ce qu'elles faisoient, étoit pour aider leur mere; mais le petit *Dick* m'apprit tout bas qu'elles faisoient une eau pour le visage. J'avois une antipathie naturelle pour les eaux de toute espece; car je savois qu'au lieu d'embellir, elles ne font que gâter le teint. J'apprachai donc insensiblement ma chaise du feu; &, prenant les pincettes, comme pour l'attiser, je renversai, en apparence par accident, toute la composition, & il étoit trop tard pour en recommencer une autre.

CHAPITRE VII.

Description d'un bel esprit de la ville; les plus fols peuvent apprendre à être plaignants pour un jour ou deux.

QUAND le matin du jour où nous devions traiter notre jeune Seigneur fut venu; on peut penser quelle quantité de provisions furent épulées pour faire figure. On peut bien s'imaginer aussi que ma femme & mes filles déployerent leur plus riche plumage, M. *Tornhill* yint avec une

I. Partie.

C

couple d'amis & son Chapelain, qui étoit son complaisant. Il voulut, poliment, en-
voyez les domestiques, qui étoient en
grand nombre, au cabaret voisin ; mais
ma femme, triomphant de joie, insista
pour qu'ils restassent à manger dans la
maison ; vanité, qui, pour le dire en pas-
sant, causa trois semaines de jeûne à la
famille. Comme M. *Burchell* nous avoit
appris, justement la veille, que M. *Tornhill*
faisoit des propositions de mariage à Miss
Wilmot, ci-devant la maîtresse de mon
fils *Georges*, cette nouvelle ne laissa pas
que de refroidir un peu l'accueil qu'on
lui fit. Mais le hasard nous tira d'embar-
ras ; car, quelqu'un de la compagnie
l'ayant nommée, M. *Tornhill* observa,
avec un serment, qu'il n'avoit jamais rien
vu d'aussi absurde, que d'appeler *une
horreur* comme cela, *une beauté*. „ Car
„ je veux être défiguré tout-à-l'heure,
„ continua-t-il, „ si je n'aimois autant
„ prendre une maîtresse à la lueur de la
„ lampe qui est sous l'horloge de *Saint-
„ Dunstan* (1) „. Il éclata de rire à son
propos : aussi fîmes-nous. Les plaisante-
ries des riches réussissent toujours. *Olivier*,
de son côté, ne put s'empêcher de dire
tout bas, mais assez haut pour être en-

(1) *Saint Dunstan* est une Eglise de Londres
dans *Fleet-street*, rue dans laquelle demeurent
beaucoup de filles de joie du plus bas étage.

tendue, qu'il avoit un fond de plaisanterie infini.

Après le dîné, je commençai par proposer ma santé (1) ordinaire, l'Eglise. Le Chapelain m'en remercia, m'assurant que l'Eglise étoit la seule maîtresse de son cœur.

„ Allons, *Frank*, sois sincère, dit le Chevalier, avec son air de supériorité ordinaire : supposons que l'Eglise soit ta maîtresse ; ne lui ferois-tu pas une infidélité pour *Miss Sophie* ? *Miss Sophie* est aimable, répondit le Chapelain. Fort bien, *Frank*, s'écria le Chevalier : la franchise est la première des vertus ; car le déguisement est un des plus affreux vices, quoiqu'en disent les Mo-

(1) Pour entendre ceci, il faut savoir que pendant le repas, les Anglois boivent peu, & ordinairement de la bierre, du cidre ou de l'eau ; mais quand on a desservi, on apporte des bouteilles de vin sur la table, & ils commencent alors à boire, ce qu'ils appellent des *toast*, c'est - à - dire, des fantes. Chacun à son tour propose la santé qu'il lui plait, de leurs maîtresses, de leurs amis absents, du Roi, des Princes, de la navigation, du commerce, des Ministres, &c. On ne manque jamais, dans tous les repas de cérémonie, de boire solennellement ces sortes de fantes. Elles sont même une marque de parti, & les papiers publics ne manquent pas ordinairement de rendre compte des fantes qui ont été bues aux repas du Lord-Maire, des élections des membres du Parlement, &c.

ralistes, qui prétendent qu'il ne faut
pas dire tout ce qu'on pense. Et c'est
ce que je peux prouver... " Je vou-
drois que vous l'entreprissiez , dit mon
fils *Moïse* , & je crois que je serois en état
de vous répondre. Fort bien (dit le Che-
valier , qui le devina d'abord , & qui fit
signe de l'œil au reste de la compagnie
pour la préparer au divertissement qu'il
alloit lui donner) , si vous en êtes pour-
une dispute de sens froid sur la matie-
re , je suis prêt d'accepter le défi ; &
d'abord , comment voulez-vous traiter
la dispute , analogiquement , ou dialo-
gicalement ? ... Raisonnement , s'é-
cria *Moïse* , tout joyeux qu'on lui per-
mit de disputer... Encore fort bien ,
dit le Chevalier ; & d'abord , avant
tout , j'espere que vous ne nierez pas
que tout ce qui est , est. Si vous ne m'ac-
cordez pas cela , je vous déclare que
je ne vais pas plus loin.... Pourquoi
ne l'accorderois-je pas , répondit *Moï-
se* ? Je crois que je le puis faire , &
même avec avantage... J'espere aussi ,
reprit *M. Tornhill* , que vous m'accor-
derez qu'une partie est moindre que
son tout.... Oui , dit *Moïse* , je l'ac-
corde ; cela est trop juste. J'espere en-
core que vous ne nierez pas que les
deux angles d'un triangle sont égaux à
deux droits... Rien de plus clair , dit
mon fils , regardant autour de lui , d'un
air important.... Fort bien donc , re-

„ prit le Chevalier, se mettant à parler
„ fort vite, les prémisses ainsi établies,
„ j'observe que l'enchaînement des êtres
„ procédant en raison double récipro-
„ que, produit naturellement un dialo-
„ gisme problématique, qui prouve, en
„ quelque façon, que l'essence de la spi-
„ ritualité peut être rapportée au second
„ prédicament... Arrêtez, arrêtez, cria
„ Moïse ; croyez-vous que je laisse ainsi
„ passer doucement des propositions si
„ hétérodoxes ?... Quoi ! s'écria le Che-
„ valier, comme en colère, vous ne lais-
„ serez pas passer mes propositions ? Ré-
„ pondez-moi à une question bien sim-
„ ple. Croyez-vous qu'Aristote ait rai-
„ son, quand il dit que les relatifs sont
„ des relations ?... Sans difficulté, ré-
„ pliqua Moïse.... Cela étant ainsi, ré-
„ pondez directement à cette proposition.
„ Croyez-vous que l'investigation analy-
„ tique de la première partie de mon en-
„ thymême soit défectueuse, *secundum*
„ *quoad* ou *quoad minus*. Si cela est, don-
„ nez-moi votre raison ; donnez-moi vo-
„tre raison tout-à-l'heure... Je proteste,
„ répondit Moïse, que je ne comprend
„ pas bien la force de votre raisonne-
„ ment ; mais si vous le réduisez à une
„ proposition simple, je crois que je pour-
„ rois alors y répondre. Oh ! Monsieur,
„ reprit le Chevalier, votre serviteur très-
„ humble. Je vois que vous voulez que
„ je vous fournisse tout-à-la-fois des rai-

„ sons & de l'intelligence. Non, Monsieur, c'est trop exiger". Cela fit éclater de rire toute la compagnie sur le compte du pauvre *Moïse*, qui fut le seul, qui, par la tristesse de sa figure, dépara le groupe des visages joyeux, & il ne lâcha pas un mot du reste de la fête.

Quoique tout ceci ne me fit pas plaisir, il fit un effet différent sur *Olivia*, qui s'y méprit, en prenant pour de l'esprit, cette plaisanterie, qui n'étoit que l'effet de la mémoire. Elle regarda en conséquence le Chevalier, comme un Gentilhomme accompli; & quand on fera attention pour combien entrent dans cette qualification, une figure agréable, de beaux habits & une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner son erreur. *M. Tornhill*, quoique réellement ignorant, parloit avec aisance, & pouvoit s'entendre avec facilité sur les matières ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas surprenant que ces talents gagnassent l'affection d'une fille, qui, par son éducation, avoit appris à estimer en elle-même une apparence superficielle, & conséquemment à l'estimer dans une autre où elle se rencontroit.

Quand notre jeune Seigneur fut parti, nous recommençâmes à disputer sur son mérite. Comme c'étoit sur *Olivia* qu'il avoit fixé plus constamment ses regards, & comme il lui avoit adressé plus fréquemment la parole, on ne douta pas

que ce ne fut elle qui fut l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frere & de sa sœur, sur ce sujet, ne paraissent même pas lui déplaire. Ma femme elle-même sembloit partager la gloire de ce jour, & se réjouissoit de la victoire de sa fille, comme si c'eût été la sienne propre. „ Puisque tout est ainsi, mon ami, „ s'écria-t-elle, je vous avouerai à présent que c'est moi qui ai conseillé à mes filles d'encourager les visites du Chevalier. J'ai toujours eu un peu d'ambition, & vous voyez actuellement que je n'avois pas tort; car qui sait comme tout ceci finira? Qui le fait effectivement? repris-je avec un soupir! Pour moi, tout ceci ne me plaist pas; & j'aurrois mieux aimé quelqu'un de pauvre & d'honnête, que ce Gentilhomme accompli avec sa fortune & son infidélité. Car sachez que s'il est tel que je le soupçonne, jamais homme qui pensera légèrement sur la Religion, n'aura une de mes filles en mariage”.

„ Certainement, mon pere, me dit Moïse, vous êtes trop sévere en ceci. Car le Ciel ne lui demandera jamais compte de ce qu'il aura pensé, mais de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas d'homme qui ne soit sujet à avoir mille mauvaises pensées qui s'élèvent dans son esprit, sans qu'il soit le maître de les écarter. Penser librement de la Religion, peut être un acte involontaire

„ chez ce Gentilhomme ; en sorte qu'en
„ convenant que ses sentiments sont er-
„ ronnés, cependant, comme il est en
„ cela purement passif, il n'est pas plus
„ blamable de ce qu'ils s'empareut de son
„ esprit, que le gouverneur d'une ville
„ sans murailles, ne le seroit de ce que
„ l'ennemi viendroit s'y loger ”.

„ Cela est vrai, mon fils, repliquai-
„ je ; mais si le gouverneur invite l'en-
„ nemi, alors il est criminel, & c'est tou-
„ jours là le cas de ceux qui embrassent
„ l'erreur. Ce vice ne consiste pas à se
„ rendre aux preuves qui nous subju-
„ guent, mais à s'aveugler volontaire-
„ ment sur les preuves qu'on nous pré-
„ sente. Ils ressemblent à des juges cor-
„ rompus, qui décident une cause sur les
„ preuves qu'une partie leur administre,
„ sans vouloir entendre celles de l'autre. Ainsi, mon fils, quoique nos op-
„ nions erronées puissent être involon-
„ taires quand nous les formons, cepen-
„ dant, comme nous nous laissons vo-
„ lontairement corrompre en les admet-
„ tant, ou que nous sommes négligents
„ à les examiner, nous méritons d'être
„ punis pour notre crime, ou méprisés
„ pour notre folie ”.

Ma femme soutint la conversation, mais sans répondre à l'argument. Elle observa que plusieurs personnes très-prudentes de notre connaissance étoient des *esprits forts*, & n'en étoient pas moins de bons maris.

D'ailleurs, elle connoissoit des filles assez sensées pour pouvoir convertir ceux qui seroient leurs amis. „ Et qui sait, continua-t-elle, de quoi *Olivia* est capable? Ma fille peut dire bien des choses sur un sujet; &, à ma connoissance, elle est très-versée dans la controverse”.

„ Quoi, ma chère, qu'entendez-vous, lui dis-je? Quels livres de controverse a-t-elle pu lire? Je ne me ressouviens pas de lui en avoir jamais mis de tels entre les mains. Vous exagérez sûrement son mérite. Non, papa, reprit *Olivia*, ma chère mère a raison, j'ai lu beaucoup de controverses. Les disputes de *Twakum* & de *Square* (1), celle de *Robinson Crusoe* avec le sauvage *Vendredi*. Fort bien, ma fille, m'écriai-je, je crois que vous êtes très-en état de faire des conversions; c'est pourquoi allez aider votre mère à faire la tourte de groseilles.

(1) Ceux qui ont lu *Tom-Jones* & *Robinson Crusoe*, sentiront aisément la plaisanterie de l'Auteur, qui fait citer par *Olivia* ces romans, comme des livres de controverse, à propos de quelques passages relatifs à la moralité de nos actions, ou à la connoissance de la Religion, qui se rencontrent dans l'une & dans l'autre.

CHAPITRE VIII.

Amour qui ne promet pas une grande fortune, & qui peut cependant en produire une considérable.

Le lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir. Quoique je commençasse, par certaines raisons, à n'être pas content de la fréquence de ses visites, je ne pus cependant refuser de lui tenir compagnie, & de lui donner place au coin de mon feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il faisoit, payoit au-delà sa dépense; car il travailloit vigoureusement avec nous; & soit qu'il s'agit de fanner le foin, ou de le mettre en meule, il étoit toujours à la tête. D'ailleurs, il avoit toujours quelque chose d'amusant à dire, qui diminuoit notre fatigue; il étoit, tout ensemble, si extravagant & si sensé, que je l'aimois; je riais de lui, & en avois pitié. Mon seul sujet de mécontentement contre lui, naisoit de ce qu'il montrroit de l'attachement pour Sophie. Il l'appelloit, en plaisantant, sa petite maîtresse; & quand il achetoit pour mes filles, un ajustement de rubans, celui de Sophie étoit toujours le plus joli. Je ne savois pas comment cela se faisoit; mais chaque jour il sembloit qu'il devenoit plus aimable, que

son esprit augmentoit, & que sa simplicité prenoit un air de supériorité fondé sur la raison.

Nous dînions un jour dans les champs, assis, ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, notre nappe étendue sur le foin, & M. *Burohell* sembloit répandre la joie & la gaieté sur la fête. Pour augmenter notre plaisir, deux merles se répondoient de dessus deux haies opposées. Le rouge-gorge familier venoit bequeter dans nos mains des miettes de pain; & tout ce qui nous environnoit, sembloit partager & augmenter notre tranquillité.

„ Je ne fais jamais assise ainsi, dit *Sophie*, que je ne me rappelle le sort de ces deux amants, décrit d'une manière si touchante par M. *Gay*, qui expirent dans les bras l'un de l'autre sous la chute d'un monceau de gerbes. Il y a quelque chose de si pathétique dans cette description, que je l'ai lue cent fois avec un nouveau plaisir. A mon avis, reprit mon fils, les plus beaux traits de cette description sont fort inférieurs à ceux de la peinture d'*Aris* & *Galatée* dans *Ovide*. Le Poète Roman entend mieux l'usage des *contrastes*; & c'est de cette figure adroïtement employée, que dépend toute la force du pathétique. C'est une chose remarquable, s'écria M. *Burehell*, que les deux Poètes dont vous parlez, ont également contribué à introduire dans leur

„ pays un faux goût , en surchargeant
 „ leurs vers d'épithetes. Les Auteurs d'un
 „ moindre génie ont trouvé plus aisément
 „ les imiter dans leurs défauts ; & la poésie
 „ anglaise , de même que celle des der-
 „ niers siècles de l'Empire Romain , n'est
 „ à présent qu'un mélange d'images re-
 „ pondantes , sans dessein & sans liaison ,
 „ une chaîne d'épithetes qui augmentent
 „ l'harmonie , sans servir au sens. Mais ,
 „ peut-être , Madame , penserez-vous que
 „ censurant les autres , il est juste que je
 „ leur donne occasion de me rendre la
 „ pareille ; aussi n'ai-je fait cette remar-
 „ que que pour avoir occasion de lire à
 „ la compagnie , une ballade qui , parmi
 „ ses autres défauts , n'a pas au moins
 „ celui que je viens de critiquer .

B A L L A D E .

Entends ma voix , gentil hermite de ce
 vallon ; guide mes pas dans ce lieu soli-
 taire , vers la place où la clarté de ta lu-
 mière réjouit cette vallée obscure par ses
 rayons qui m'annoncent un refuge .

Car j'erre ici délaissée & perdue , &
 mes pas faibles & chancelants sont em-
 barrassés par les broussailles , qui semblent
 allonger mon chemin à mesure que j'a-
 vance .

Garde-toi , mon fils , cria l'hermite ,
 de t'exposer dans cette obscurité dan-
 geuse ; car cette lumière qui te séduit ,

n'est qu'un feu follet, qui t'égareroit pour te perdre.

Ma porte est toujours ouverte au fils de l'indigent qui n'a point de retraite; & quoique ma provision soit petite, je la partagerai avec toi de bon cœur.

Reste ici cette nuit, & partage librement ce que contient ma cellule, mon lit dur, mon repas frugal, mon bonheur & mon repos.

Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paissent dans la vallée; j'apprends de l'Être suprême, qui a pitié de moi, à avoir pitié d'eux.

Mais je cueille sur la montagne fertile un repas innocent; elle me fournit des herbes & des fruits, & la fontaine voisine appaise ma soif.

Reste donc ici ce soir, pèlerin: envoie devant toi tes soucis, car les soucis des mortels sont injustes; l'homme n'a besoin que de peu ici-bas, & il n'en a pas besoin pour long-temps.

Les accents de l'ermite étoit aussi doux que la rosée qui tombe du ciel: le voyageur le remercie en s'inclinant, & le suit à sa cellule.

L'umble demeure de l'ermite étoit située dans un hallier retiré: elle étoit le refuge du pauvre & du voyageur égaré.

Elle ne renfermoit point sous son toit de paille, des provisions qui exigeaient les soins du maître: la porte s'ouvrant avec un simple loquet, reçut le couple innocent.

C'étoit à l'heure où les hommes se repairent pour se réjouir ou pour se reposer t l'ermite garnit son petit feu, & cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale sa provision de végétaux : il le presse, d'un air riant, de manger ; & instruit dans la science de la légende, il cherche, par des histoires qui en étoient tirées, à accourcir le temps ennuyeux.

Près de lui, un petit chat, partageant sa gaieté, déploie ses tours : le grillon chante dans le foyer; le fagot se consume en craquettant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger; car son cœur est accablé du poids de sa douleur, & ses larmes commencent à couler.

L'ermite observe sa tristesse, & son cœur la partage. D'où naissent, crie-t-il, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur ?

Est-ce une fortune perdue, une amitié payée d'ingratitude, ou un amour méprisé, qui causent tes soucis ?

Hélas ! les plaisirs que donne la richesse, sont vains & périssables; & ceux qui estiment ces bagatelles, sont encore plus méprisables qu'elles.

Et qu'est-ce que l'amitié ? qu'un vain nom, un charme qui nous berce & nous endort; une ombre qui tuit la richesse & la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

L'amour est encore un nom plus vain;

c'est l'objet de la plaisanterie de l'orgueilleuse beauté : on ne le trouve point sur la terre, excepté peut-être, lorsqu'il échauffe le nid de la tourterelle.

Fi, fi, deviens raisonnnable, jeune homme, & méprise le sexe : il dit, & pendant qu'il parloit, la rougeur trahit son hôte.

Un nombre infini de beautés se déploient à sa vue, semblables aux nuées transparentes qui parent le ciel au lever de l'aurore, aussi brillantes & aussi passagères.

Ses yeux, sa bouche, son sein palpitant, répandent tour-à-tour le trouble dans le cœur de l'ermite : l'aimable voyageur est reconnu être une fille avec tous ses charmes.

Pardonnez, hélas ! s'écrie-t-elle aussitôt, à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, qui vient ainsi porter ses pas infortunés dans un séjour où le Ciel & vous résidez.

Mais ayez pitié d'une fille que l'amour fait ainsi errer à l'aventure, qui cherche le repos, & qui ne trouve que le désespoir qui accompagne ses pas.

Mon pere vivoit sur les bords de la Tyne. C'étoit un Seigneur riche & puissant : tous ses biens devoient m'appartenir ; je suis son seul enfant.

Il se présenta un nombre infini d'amants pour m'obtenir de la tendresse, des amants qui me louoient des charmes qu'ils m'at-

tribuoient, & qui m'aimoient ou feignoient de m'aimer.

Chaque matin leur troupe brillante s'empressoit autour de moi avec les présents les plus riches. Parmi eux, le jeune *Edwin* me faisoit la cour, mais ne me parloit jamais d'amour.

Vêtu d'une maniere simple, il n'avoit ni richesses, ni grandeur : un cœur constant étoit tout son bien ; mais ce cœur étoit tout à moi. La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifiée par le Ciel, ne pouvoient être comparées à la pureté de son ame.

La rosée, les fleurs ont des charmes, mais peu durables : il eut leurs charmes, & j'eus leur inconstance.

Car, vaine & orgueilleuse, j'employai tout l'art de la coquetterie pour le tourmenter ; & pendant que sa passion touchoit mon cœur, je triomphois des peines que je lui causois.

Enfin, accablé par mes mépris, il m'abandonna à ma fierté, & alla chercher dans les déserts une solitude, où il mourut.

Mais il me reste à présent le repentir de ma faute, & je ne puis l'expier que par ma mort : je veux chercher la solitude où il se retira, & m'étendre sur la place où il repose.

Et là, perdue, désespérée, cachée à tous les yeux, je me coucherai par terre, & j'y mourrai : c'est ainsi qu'*Edwin* est mort.

pour moi ; c'est ainsi que je mourrai pour lui.

Non, vous ne le serez pas, s'écria l'hermite, en la serrant contre son sein. La belle étonnée, étoit prête à le réprimander. C'étoit *Edwin* lui-même qui la serroit entre ses bras.

Regarde, *Angeline*, toi qui m'as toujours été chère; regarde, ma charmante, ton *Edwin* si long-temps perdu, rendu à l'amour & à la vie.

Laissé-moi te presser contre mon cœur, & oublier dans tes embrassements toutes mes peines; & ne nous séparons jamais; jamais, ô toi! tout mon bien.

Non, jamais nous ne nous séparerons, nous nous aimerons, & nous vivrons si constamment l'un pour l'autre, que le soupir qui terminera tes jours, terminera aussi ceux de ton *Edwin*.

Pendant que M. *Burchell* lissoit cette ballade, *Sophie* sembloit mêler un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous; & à l'instant nous vîmes un homme percer à travers la haie, pour ramasser le gibier qu'il avoit tué. Ce chasseur étoit le Chapelain du Chevalier, qui venoit de tirer un des merles qui nous amussoient tant. Un bruit si fort, & venant de si près, fit tressaillir mes filles; & je remarquai que dans le mouvement de sa frayeur, *Sophie* s'étoit jettée dans les bras de M. *Burchell*. Le

Chapelain nous aborda, & nous demanda pardon de nous avoir effrayés, nous assurant qu'il ne savoit pas que nous étions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette ; & par une politesse de chasseur, il lui offrit le gibier qu'il avoit tué dans la matinée. Elle alloit le refuser ; mais un coup d'œil de sa mère l'avertit bientôt de ne le pas faire : elle accepta donc le présent, quoiqu'avec quelque répugnance. Ma femme découvrit son orgueil, suivant la coutume, en me disant à l'oreille, que *Sophie* avoit fait la conquête du Chapelain, comme sa sœur avoit fait celle du Chevalier. Je soupçonnai cependant, avec plus de probabilité, que ses affections étoient placées ailleurs. Le message du Chapelain étoit pour nous avertir que M. *Tornhill* avoit retenu des musiciens, & préparé des rafraîchissements, & qu'il se proposoit de donner cette nuit un bal aux Jeunes Demoiselles, au clair de la lune, sur le gazon devant notre porte. „ Et j'avouerai, „ continua-t-il, que mon empressement à „ étre le premier à vous apporter cette „ nouvelle, n'étoit pas désintéressé de ma „ part. J'attends pour récompense, que „ Miss *Sophie* voudra bien m'honorer de „ sa main pour danser avec moi”. Ma fille répondit qu'elle n'auroit pas de répugnance à la proposition, si elle pouvoit l'accepter honnêtement. „ Mais voici, dit-elle, un „ Monsieur, en regardant M. *Burchell*, „ qui m'a aidée dans ma tâche pendant la

„ journée ; & il est juste qu'il partage mes „ amusements". M. Burchell la remercia de sa politesse ; mais il la céda au Chapelain , ajoutant qu'il alloit ce soir , à cinq milles de-là , à un souper de moisson auquel il éroit invité. Son refus me parut un peu extraordinaire ; & je ne concevois pas comment une fille aussi sensée que ma cadette , pouvoit ainsi préférer un homme de moyen âge , d'une fortune dérangée , à un jeune gaillard , vif & éveillé de vingt-deux ans ? Mais comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes , de même les femmes jugent plus finement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre , & sont pourvus de talents différents pour cette observation mutuelle.

CHAPITRE IX.

Deux Dames de grande distinction paroissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures.

AL'INSTANT où M. Burchell venoit de nous quitter , & où Sophie venoit de consentir à danser avec le Chapelain , les petits vinrent , en courant , nous avertir que le Chevalier éroit arrivé avec une

grande compagnie. En rentrant au logis, nous trouvâmes notre Seigneur, avec deux Messieurs & deux Dames superbement mises, qu'il nous présenta comme des Dames de grande qualité & du grand monde, qui étoient de la ville. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la compagnie. M. *Tornhill* proposa aussi-tôt que chaque homme prendroit une Dame sur ses genoux. Je m'opposai nettement à cette proposition, malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya *Moïse* emprunter quelques chaises; & comme il nous manquoit aussi des Dames pour completer une contredanse, les deux Messieurs de la compagnie de M. *Tornhill* allèrent avec mon fils pour chercher une couple de danseuses. Ils revinrent, amenant les deux filles de mon voisin *Flamborough*, qui étoient toutes fières, avec des fontanges rouges. Mais il se trouva une malheureuse circonstance qu'on n'avoit pas prévue. Quoique les Demoiselles *Flamborough* fusstent estimées les meilleures danseuses de la paroisse, & qu'elles entendissent en perfection les gigues & les rondes, elles ne favoient point du tout les contre-danses. Cela nous embarrassa d'abord; cependant, après qu'on leur eut montré un peu les figures, & qu'on les eut tirées & poussées pour les leur faire entendre, elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistoit en deux violons, avec un fifre

& un tambourin. La lune étoit très-brillante. M. *Tornhill* & ma fille aînée me-noient la danse, au grand plaisir des spectateurs ; car les voisins ayant appris ce qui se passoit, étoient venus en foule pour nous regarder. Ma fille dansoit avec tant de grace & de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir l'orgueil de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avoit pris d'elle tous les pas qu'elle faisoit si bien. Les Dames de la ville faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour attraper ses graces, mais inutilement. La tête leur tournoit, elles s'étendoient, languissoient, frétilloient ; mais cela ne produisoit rien. Les spectateurs avouoient que tout cela étoit fort beau ; mais le voisin *Flamborough* m'observa que les pas de Miss *Ciryn* n's'accordoient pas moins juste avec la musique, que l'écho même qui la répétoit. Après environ une heure de danse, les Dames, dans la crainte de s'enrhumer, rompirent le bal. Une d'elles s'exprima, sur ce sujet, d'une manière qui me sembla bien grossière, en disant que la sueur lui dégouttoit partout. A notre rentrée à la maison, nous trouvâmes un fort beau souper froid que M. *Tornhill* avoit fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant. Les deux Dames éclipserent entièrement mes filles ; car elles ne parloitent d'autre chose que du grand monde & de la haute compagnie, & d'autres sujets semblables à la mode, comme

tableaux, goût, pieces de théâtre, musique, &c. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifierent sensiblement, en laissant échapper un jurement ; mais cela me paroisoit la marque la plus certaine qu'elles étoient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les jurements sont à présent totalement hors de mode parmi le beau monde. Leur parure cependant jettoit un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles sembloient regarder avec envie leurs perfections supérieures ; & ce qui paroisoit mal, étoit considéré comme le superflu de la belle éducation. Mais leur complaisance étoit encore au-dessus de leurs autres qualités. Une d'elles remarqua que si Miss *Olivia* avoit un peu plus vu le monde, cela la perfectionneroit beaucoup. Sur quoi l'autre ajouta que si Miss *Sophie* avoit passé seulement un hiver à la ville, elle seroit toute autre. Ma femme fut très fort de leur avis, ajoutant qu'elle ne désireroit rien tant que de donner à ses filles le bon ton, par le séjour d'un seul hiver à la ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela, que leur éducation étoit déjà au-dessus de leur fortune, & que plus de talents ne serviroient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, & à leur donner un goût pour le plaisir qu'elles n'avoient pas droit d'espérer de posséder. „ Et à quels plaisirs n'ont pas droit des, „ prétendre, s'écria M. *Tornhill*, celles „ qui sont en état d'en procurer de si

„ grands ? Pour moi, continua-t-il, ma fortune est assez considérable; l'amour, la liberté & le plaisir sont mes maximes. „ Mais je veux périr, si l'assurance de la moitié de mon bien pouvoit procurer du plaisir à ma charmante *Olivia*, s'il n'étoit pas à elle; & la seule faveur que je demanderois en retour, seroit qu'elle me permit d'ajouter ma personne au présent ". Je n'étois pas assez peu instruit du mondé, pour ne pas savoir que ce propos étoit le propos à la mode, pour déguiser l'insolence de la proposition la plus insultante; mais je fis un effort pour cacher mon ressentiement. „ Monsieur, repliquai-je vivement, la famille que vous voulez bien honorer actuellement de votre compagnie, a été élevée avec des sentiments d'honneur aussi délicats que les vôtres peuvent l'être. Toute tentative pour y donner atteinte, peut entraîner les plus dangereuses conséquences. L'honneur, Monsieur, est le seul bien qui nous reste à présent; & c'est un trésor que nous devons garder avec un soin particulier ". Je me repentis bientôt de la chaleur que j'avois mise dans ces dernières paroles, que je vis que le jeune Chevalier, me serrant la main, me jura qu'il louoit ma façon de penser, en désapprouvant mes soupçons. „ Quant à ce que vous venez de me donner à entendre, me dit-il, je vous proteste que rien n'étoit si éloigné de mon es-

„ prit, qu'une telle pensée. Non par tout „ ce qu'il y a de séduisant au monde, une „ vertu qui exige un siège en forme, ne „ fut jamais de mon goût; & tous mes „ amours ne se font que par des coups „ de main”.

Les deux Dames qui avoient paru ne pas entendre le resto, semblerent fort mécontentes de ce dernier trait de liberté, & commencèrent un dialogue fort sage & fort sérieux sur la vertu. Ma femme, le Chapelain & moi nous nous joignîmes bientôt à cette conversation; & le Chevalier lui-même fut à la fin obligé de témoigner du repentir de ses premiers désordres. Nous parlâmes de la tempérance & de la pureté d'une ame qui n'est point souillée par le vice. Je fus bien-aise que mes petits eussent veillé plus tard qu'à l'ordinaire, pour être édifiés par une conversation si morale. M. Tornhill alla même plus loin que moi, & me demanda si je n'avois pas d'objections à faire en lisant les prières du soir. J'embrassai avec joie sa proposition, & la soirée se passa de la manière la plus agréable, jusqu'à ce que la compagnie songea à se retirer. Les Dames sembloient très-fâchées de se séparer de mes filles, pour lesquelles elles avoient conçu une affection particulière, & elles se joignirent pour me demander le plaisir de les voir chez elles. Le Chevalier appuya la demande, & ma femme y joignit ses instances. Dans mon embarras,

barras, je donnai deux ou trois excuses que mes filles écarterent aussi-tôt; en sorte qu'à la fin je fus obligé de refuser nettement: ce qui me produisit, le jour suivant, des airs de mauvaise humeur, & des réponses courtes à effuyer.

CHAPITRE X.

La famille du Ministre s'efforce de se mettre de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres, quand ils veulent paraltre au-dessus de leur situation.

Je commençai, depuis ce temps, à m'apercevoir que toutes mes longues & pénibles instructions sur la modération, la simplicité & le contentement dans son état, étoient entièrement méprisées. Les politesses que nous avions reçues de nos supérieurs pour le rang & pour la fortune, réveillerent cet orgueil que je n'avais fait qu'assoupir, mais que je n'avois pas éteint. Nos fenêtres recommencèrent, comme auparavant, à être chargées d'eaux pour le visage & pour le col. On appréhenda le soleil, comme gâtant la peau, quand on étoit dehors; & le feu, comme gâtant le teint dans sa maison. Ma femme observa que de se lever trop matin, gâteroit les yeux de ses

1. Partie.

D

filles ; que de travailler après le dîner, leur rendroit le nez rouge ; & elle me convainquit que jamais les mains ne paroisoient si blanches, que quand elles ne faisoient rien. Au-lieu donc de finir les chemises de mon fils *Georges*, je les vis reprendre leurs anciens chiffonnages, & broder du *marly*. Les pauvres *Miss Flamborough*, qui leur faisoient auparavant une compagnie agréable, furent négligées, comme des connoissances trop inférieures ; & toute la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur les tableaux, le goût, le spectacle & la musique.

Tout cela auroit encore pu se supporter, si une Egyptienne, qui disoit la bonne aventure, ne fût venue achever de tourner nos têtes, par des idées de grandeur & d'élévation. La *Sybille basanée* ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent à moi, pour me demander un scheling chacune, afin d'avoir la croix d'argent nécessaire pour l'opération. A dire vrai, j'étois las d'être toujours prudent, & je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande, parce que j'ainois à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un scheling. Je dois cependant observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étoient jamais sans argent sur elles ; car ma femme leur laissoit toujours généreusement une guinée dans leur poche, mais avec défenses expresses de

jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque temps avec la diseuse de bonne aventure, je lus aisément dans leurs yeux, qu'on leur avoit promis quelque chose de grand... Eh bien, mes enfans, êtes-vous contentes?.... Dis-moi, *Livy*, la diseuse de bonne aventure t'a-t-elle, pour ton scheling, donné quelque chose qui vaille un sol?.... Je vous proteste, papa, me répondit-elle, avec un air fort sérieux, que je crois que cette femme a commerce avec quelqu'un que je n'oserois pas nommer; car elle m'a dit positivement, qu'avant un an, je serois mariée à un Chevalier.... Fort bien! & toi, *Sophie*, mon enfant, quel mari dois-tu avoir?.... Papa, répondit-elle, je dois avoir un Lord, aussi-tôt après que ma sœur aura été mariée au Chevalier.... Quoi! m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos deux schelings; l'une un Chevalier, l'autre un Lord. Folles que vous êtes, pour un scheling, je vous au-rois promis un Prince & un Nabab.

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très-sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservés par les étoiles pour quelque chose de grand, & à anticiper sur notre future élévation.

On a mille fois fait l'observation, & je la ferai encore une fois, que les heu-res que nous passons dans l'espérance du bonheur, sont plus agréables que celles qui sont couronnées par la jouissance.

D ij

Dans le premier état, nous assaïsonnons le mets à notre goût : dans le second, c'est la nature qui l'assaïonne pour nous. Il est impossible de décrire les agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions pour nous satisfaire. Nous considérions que notre fortune se rétablirait ; & comme toute la paroisse assuroit que le Chevalier étoit amoureux de ma fille, elle en étoit elle-même amoureuse, à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle, ma femme faisoit les rêves les plus heureux du monde, qu'elle ne manquoit pas de nous raconter tous les matins, avec le plus grand sérieux & la plus grande exactitude. Une nuit elle rêvoit de bierre & d'os croisés, signe de mariage prochain. Une autre fois, elle rêvoit que les poches de ses filles étoient pleines de liards, signe indubitable qu'un jour elles seroient remplies d'or. Mes filles avoient aussi leurs présages. Elles sentoient des baisers sur leurs levres ; elles voyoient des anneaux dans la chandelle, des bourses dans le feu, & des nœuds d'amour au fond des tasses à thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçumes une carte des Dames de la ville, par laquelle, en nous envoyant leurs compliments, elles nous marquoient qu'elles espéroient voir toute notre famille à l'Eglise le dimanche suivant. Je m'apperçus, en conséquence, que, pendant toute la

matinée du samedi, ma femme & mes filles avoient ensemble des conversations secrètes, & me regardoient de temps en temps avec des yeux qui m'annonçoient qu'il se tramoit quelque chose. Je soupçonnai fortement qu'il se machinoit quelque projet extraordinaire, pour paroître avec éclat le lendemain. Le soir, elles commencerent leurs opérations en forme, & ma femme entreprit l'attaque. Après le thé, comme je paroissois de bonne humeur, elle commença en ces termes : „ Je „ crois, mon cher ami, que nous aurons „ demain à l'Eglise beaucoup de belle „ compagnie.... Peut-être bien, repris- „ je ; mais cela ne doit pas vous inquié- „ ter. Je donnerai toujours un sermon, „ soit qu'elle y vienne, soit qu'elle n'y „ vienne pas.... Ah ! je m'y attendois „ bien, reprit-elle ; mais je crois, mon „ cher, que nous devrions paroître à l'E- „ glise aussi décentment qu'il sera possi- „ ble ; car qui fait ce qui peut arriver ?... „ Vos précautions, répondis-je, sont fort „ louables. Un extérieur décent à l'E- „ glise me charme : nous devons y join- „ dre la dévotion & l'humilité à la séré- „ nité & à la satisfaction... Oui, je fais „ bien cela, s'écria-t-elle ; mais ce que „ j'entends, c'est que nous devons y al- „ ler d'une maniere aussi convenable qu'il „ sera possible, & non pas tout - à - fait „ comme les manans qui nous environ- „ nent... Vous avez tout - à - fait raison,

D iij

„ ma chere , répliquai-je , j'allois vous
„ dire la même chose. La maniere con-
„ venable est d'y aller d'aussi bonne-heure
„ qu'il vous sera possible , pour avoir le
„ temps de faire la méditation avant que
„ le service commence. . . Bon , bon , dir
„ ma femme , en m'interrompant , on
„ fait bien tout cela. Ce n'est pas ce dont
„ je veux parler : ce que j'entends , c'est
„ que nous devrions aller à l'Eglise avec
„ décence. Vous savez qu'elle est à deux
„ milles de notre maison ; & je vous as-
„ sure que je n'aime point du tout à voir
„ vos filles obligées de pousser pour en-
„ trer dans leur banc , toutes essoufflées
„ & toutes rouges , par la longueur du
„ chemin , & avec l'air de paysannes qui
„ ont disputé une chemise à la course (1).
„ Voici donc , mon cher , ce que je veux
„ vous proposer. Nous avons nos deux
„ chevaux de charrue , le bidet , qui est
„ depuis neuf ans dans la maison , & son
„ camarade noiraut , qui n'ont presque
„ rien fait depuis un mois , & qui de-
„ viennent gras & paresseux. Pourquoi
„ ne feroient-ils pas quelque chose aussi
„ bien que nous ? Je puis vous assurer que

(1) Dans quelques villages d'Angleterre , il y a des prix pour la course , tant pour les garçons que pour les filles. Une chemise , ou autre nippé de femme , est le prix ordinaire pour les filles.

„ quand Moïse les aura un peu arran-
„ gés, ils n'auront point du tout mau-
„ vaise mine ”.

J'objectai à cette proposition, que marcher à pied, seroit cent fois plus honnête que d'aller à cheval sur d'aussi mauvaises montures, Blachery étant borgne, & le poulain sans crins; que l'un & l'autre n'avoient jamais été dressés à porter un cavalier; qu'ils avoient mille vices, & que nous n'avions qu'une selle de femme. Toutes ces objections furent inutiles. Je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je les vis dans une grande occupation pour ramasser tous les attirails nécessaires pour l'expédition. Mais comme je vis que cela prendroit trop de temps, je partis à pied devant, pour aller à l'Eglise, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire, à lire les prières (1), jusqu'à ce qu'elles arrivassent; mais ne les voyant point venir, je fus obligé de commencer le service, fort fâché en moi-même de leur absence. Mon chagrin augmenta, quand je vis le service fini, sans que ma famille y fût venue. Je pris pour m'en retourner, par le

(1) Dans les Eglises Anglicanes, il y a ordinairement deux chaires élevées l'une au-dessus de l'autre: dans la plus basse, on lit les prières du matin & du soir, & on prêche dans la plus élevée.

grand chemin, qui avoit cinq milles, pendant que le chemin de pied n'en avoit que deux; & quand je fus à moitié chemin de la maison, j'apperçus la procession qui s'avancoit lentement vers l'Eglise; mon fils, ma femme & les deux petits, perchés sur un des chevaux, & mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard; mais je lus bientôt dans leur figure, qu'il leur étoit arrivé mille malheurs dans la route. D'abord les chevaux avoient refusés de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. *Burchell* eût eu la complaisance de les faire avancer environ deux cents toises, à coup de son bâton. Ensuite les sangles de la selle de ma femme avoient rompu, & l'on avoit été obligé de s'arrêter, pour les raccommoder: enfin, un des chevaux avoit pris fantaisie de s'arrêter, sans quo prières, ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venoit que de lui passer, quand je rencontrais mon monde. J'avoue que quand je vis qu'il n'étoit pas arrivé de plus grand malheur, leur confusion m'amusa, parce qu'elle me donnoit beau jeu par la suite, pour triompher de ma femme, & apprendre à mes filles à être un peu plus humbles.

CHAPITRE XI.

La famille du Ministre continue de vouloir briller.

LA veille de Noël arrivant, le lendemain nous fûmes invités aux divertissements usités à la campagne en ce temps, chez le voisin *Flamborough*. Notre dernière mortification nous avoit un peu humiliés : sans cela, il étoit probable qu'on auroit rejetté une pareille invitation avec mépris. Cependant nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie & les poudlings de notre honnête voisin étoient bons, & son *aile* (1) fut trouvée excellente, même par ma femme, qui étoit une connoisseur en cette matière. Il est vrai qu'il n'en étoit pas tout-à-fait de même de sa manière de narrer. Ses histoires étoient fort longues, fort ennuyeuses, toujours relatives à lui-même ; & il nous avoit déjà fait rire avec, dix fois auparavant : cependant, nous fûmes assez polis pour en rire encore une onzième.

M. *Burchell*, qui étoit de la partie, étoit toujours pour mettre en train, par

(1) Espece de bière supérieure à la bière ordinaire.

que! que amusement innocent. Il mit donc mes garçons & mes filles à jouer au *colin-maillard*. Ma femme se mit du jeu, & j'eus du plaisir, en pensant qu'elle n'étoit pas encore trop vieille. Mon voisin & moi nous regardions le jeu, rions à chaque attrape, & vantions notre adresse quand nous étions jeunes. La *main-chaude* suivit, ensuite vint le jeu des *questions* ; enfin on s'assit par terre pour jouer à la *savate*. Comme tout le monde peut bien ne pas connoître cet amusement des premiers siècles, il est nécessaire d'observer que pour jouer ce jeu, la compagnie s'assied à terre en rond, excepté un qui reste debout au milieu, & dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se jette de main en main par-dessous les jarrets, à-peu-près comme une navette de Tisserand. Comme il est impossible à celui qui est debout, de voir en face tout le cercle, le beau du jeu est de lui donner des coups du talon du soulier, du côté qui est hors de défense. C'étoit ainsi que ma fille aînée étoit enfermée au milieu du rond, sautant de côté & d'autre après le soulier, toute rouge & toute bouffie, criant, *point de tricherie, point de tricherie*, avec une voix capable de rendre sourd un chanteur des rues, quand tout-à-coup, entrerent dans la chambre, devinez qui? Rien moins que nos deux grandes connoissances de la ville, *Lady Blarney & Mlle Caroline-Willeminine-Amelie*

Steggs. Je vous laisse à juger de la confusion. Les descriptions ne feroient qu'affoiblir l'idée, si j'entreprenois de peindre la mortification qu'on éprouva. Ah Ciel ! être surprise par des Dames d'un si bon ton, dans des attitudes si vulgaires ! aussi on ne pouvoit pas attendre autre chose d'un jeu aussi bas de la proposition de *M. Flamborough*. Nous semblâmes, pendant quelque temps, collés à la terre, comme si nous eussions été pétrifiés d'étonnement.

Le fait étoit que les deux Dames avoient été à notre maison pour nous voir, & que ne nous y ayant pas trouvés, elles étoient venues nous trouver pour s'informer de l'accident qui avoit empêché ma famille de paroître à l'Eglise le jour précédent. *Olivia* se chargea de la réponse pour tous : & abrégant l'histoire, elle dit qu'elles avoient été jettées de cheval. Les Dames furent fort fâchées au récit de l'aventure ; mais apprenant qu'il n'étoit point arrivé d'accident, elles en furent bien charmées. Ayant ensuite appris qu'on avoit pensé mourir de peur, elles en furent extrêmement affligées ; mais apprenant qu'on avoit passé une fort bonne nuit, elles furent de nouveau bien charmées. Elles furent d'une complaisance sans égale pour mes filles. Le dernier jour que nous les avions vues, leurs protestations étoient fortes, alors elles furent pressantes. Elles jurerent qu'elles désiroient de lier une

connoissance plus intime. Lady *Blarney* s'attacha particulièrement à *Olivia*; Miss *Caroline-Willelmine-Amelie Skeggs* (j'aime à donner aux personnes leurs noms entiers) prit un peu plus de goût pour *Sophie*. La conversation se soutenoit entre ces deux Dames, pendant que mes filles admiroient en silence leur belle éducation. Mais comme il peut se faire que mes Lecteurs, quelque bourgeois qu'ils soient, soient curieux d'une conversation du grand monde, & d'anecdotes de Lords, de Ladys, & de Chevaliers de la Jarretiere, je leur demande la permission de leur donner la fin de la présente conversation.

„ Tout ce que je fais de l'Histoire, dit soit Miss *Skeggs*, est que cela peut être, „ ou ne pas être; mais ce dont je puis „ vous assurer, Madame, c'est que toute „ l'assemblée fut dans le plus grand éton- „ nement. Mylord changea cent fois de „ couleur, Milady s'évanouit, mais Sir „ Tomkin tirant son épée, jura qu'il étoit „ à elle, jusqu'à la dernière goutte de „ son sang.

„ Fort bien, répliqua Lady *Blarney*; „ mais ce que je puis dire, c'est que la „ Duchesse ne m'a jamais dit un mot de „ cette affaire; je suis sûre qu'elle n'a rien „ de secret pour moi. Mais vous pouvez „ être certaine de ceci, car c'est un fait, „ que le lendemain Mylord Duc cria trois „ fois à son valet-de-chambre, *Fernigan*,

„ *Fernigan, Fernigan, apporte-moi mes jarretieres*”.

„ J'ai oublié d'avertir que pendant cette conversation, M. *Burchell* se comportoit très-impoliment. Il avoit le visage tourné du côté du feu, & à la fin de chaque phrase, il lâchoit une expression de mépris & de désapprobation, qui nous déplaisoit à tous, & qui empêchoit, en quelque sorte, la conversation de s'échauffer.

„ Outre cela, ma chere *Skeggs*, (continua notre Milady,) il n'y a pas un mot de cela dans les vers que le Docteur *Burdock* a faits à ce sujet”.

„ J'en suis surprise, (s'écria Miss *Skeggs*,) car il lui arrive rarement de passer quelque circonstance, d'autant qu'il écrit seulement pour son amusement. Mais Madame peut-elle me faire la faveur de me montrer ces vers”?

„ Ma chere, (reprit Milady) croyez-vous que je porte ces sortes de choses sur moi? quoique cependant ils soient fort jolis, sûrement, & je crois m'y connostre un peu; au moins je sais ce qui me plait. En vérité, j'ai toujours admiré les petites pieces de vers du Docteur *Burdock*; car excepté les siennes & celles de notre chere Comtesse d'*Harrow-square* (1), le reste est la plus pi-

(1) C'est une belle place publique de Londres.

„ toyable chose du monde. Pas un mot
„ du bon ton.

„ Madame devroit excepter, reprit Miss
„ Skeggs, ses productions dans le *Ma-*
„ *gasin des Dames* (1). J'espere que vous
„ conviendrez qu'il n'y a rien dedans
„ qui ne sente le beau-monde; mais je
„ suppose que nous n'aurons plus rien
„ de cette part.

„ Vous savez, repliqua Milady, que
„ ma lectrice, & ma Demoiselle de com-
„ pagnie m'a quittée pour se marier au
„ Capitaine *Ronach*; & comme ma pauvre
„ vue ne me permet pas d'écrire moi-
„ même, il y a quelques temps que je
„ cherche une personne capable pour la
„ remplacer. C'est ce qui n'est pas aisè à
„ trouver, & certainement trente livres
„ sterlings par an, ne sont pas trop pour
„ les appointements d'une Demoiselle qui
„ fait lire, écrire, & se présenter en com-
„ pagnie. Pour des filles élevées à la ville,
„ ne m'en parlez pas, elle ne sont pas sou-
„ tenables.

„ Hélas! je ne le fais que trop, & par
„ expérience, reprit Miss *Skeggs*; car de
„ trois Demoiselles de compagnie que j'ai
„ eues dans six mois, une refusoit de tra-
„ vailler au linge une heure par jour,
„ l'autre trouva que vingt-cinq louis

(1) C'est un Journal qui paroît tous les mois
à Londres, comme notre Journal des Dames.

„ étoient des appointements trop foibles,
„ & pour la troisième, je fus obligée de
„ la renvoyer, parce que je soupçonneois
„ quelques intrigues entr'elle & mon Cha-
„ pelain. La vertu, la vertu, ma chère
„ amie, ne peut être trop payée ! Mais
„ où la trouver ?

Ma femme avoit été long-temps fort at-
tentive à cette conversation ; mais la der-
nière partie la frappa particulièrement.
Trente livres sterlings & vingt-cinq guin-
ées (1) faisoient bien cinquante-six livres
sterlings cinq schelings, monnoie d'An-
gleterre, qu'on jettoit pour ainsi dire, à
la tête, & qu'il ne s'agissoit que de de-
mander pour obtenir. Elle me regarda un
moment pour voir ce que je pensois ; &
à dire vrai, je pensois que deux places
pareilles conviendroient parfaitement à nos
filles. De plus, si le Chevalier avoit effec-
tivement de l'affection pour ma fille aînée,
c'étoit le moyen de la mettre à portée de
faire sa fortune. Ma femme résolut donc
de ne pas perdre tant d'avantage, faute
de hardiesse, & elle entreprit la harangue
pour la famille. „ J'espere, dit-elle, que
„ Mesdames me pardonneront ma pré-
„ somption. Il est vrai que je n'ai pas
„ droit de prétendre à de telles faveurs ;
„ mais cependant il est naturel que je

(1) La livre sterling vaut vingt schelings.
La guinée en vaut vingt-un.

„ souhaite l'avancement de mes enfants.
„ Et j'ose dire que mes deux filles ont
„ en une belle & une bonne éducation :
„ au moins on ne peut pas en avoir une
„ meilleure dans la Province. Elles savent
„ lire, écrire, compter ; elles savent tra-
„ vailler à l'éguille, tricoter, broder, &
„ ont un peu de musique ; elles peuvent
„ faire des petits ajustements, broder du
„ marly. Mon ainée fait découper, & ma
„ cadette dit fort bien la bonne aventure
„ dans les cartes".

Quand elle eut fini ce discours éloquent, les deux Dames se regarderent quelques minutes en silence, avec un air d'importance & d'indécision. A la fin, Miss *Caroline-Willelmine-Amelie Skeggs* eut la complaisance d'observer que les deux jeunes Demoiselles, autant qu'elle pouvoit en juger d'après une connoissance aussi légère, leur paroisoient fort convenables pour ces places. „ Mais, Madame, dit-elle à mon épouse, une affaire comme celle-là exige un parfait examen du caractère, & une connoissance plus particulière les unes des autres. Non pas, Madame, que je soupçonne la vertu, la prudence & la sagesse de cette jeune Demoiselle ; mais il y a une certaine forme, Madame, une certaine forme dans ces affaires".

Ma femme approuva très-fort ses déiances, observant qu'elle étoit fort défiante elle-même ; mais elle s'en rapporta

à nos voisins pour le caractère de ses filles. Notre Milady dit que les informations d'autres personnes étoient inutiles, que la recommandation de son cousin le Chevalier Tornhil suffiroit; & notre demande resta suspendue jusqu'à ce qu'elle lui eût parlé.

C H A P I T R E XII.

La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles.

QUANT nous fûmes de retour à la maison, la nuit fut employée dans des projets de grandeur future. Ma femme déploya toute sa sagacité pour conjecturer laquelle de ces deux filles auroit la place la meilleure, & le plus d'occasions de voir la bonne compagnie. Le seul obstacle qui retardoit notre avancement, étoit la recommandation du Chevalier; mais il nous avoit déjà donné tant de marques de son amitié, qu'il n'y avoit pas à douter qu'il ne nous l'accordât. Même étant au lit, ma femme continua son sujet favori.,, Ma,, foi, mon cher ami, entre nous, je crois,, que nous avons fait une excellente jour,, née aujourd'hui.... Assez bonne, ré,, pondis-je, ne sachant trop que dire...

„ Comment assez bonne ? reprit-elle , je
„ crois qu'on ne la peut meilleure. Sup-
„ posons que nos filles réussissent à faire
„ connoissance à Londres avec des gens
„ de bon goût. Et je suis convaincue que
„ Londres est la ville de l'univers la plus
„ propre pour trouver des maris. D'ail-
„ leurs , mon cher , on voit tous les jours
„ des choses plus étranges ; & si des fem-
„ mes de qualité se prennent si fort d'a-
„ mitié pour mes filles , pourquoi des
„ hommes de qualité ne le feroient - ils
„ pas ? Entre nous , je vous assure qua-
„ j'aime beaucoup Milady *Blorney* ; elle
„ est si obligeante ! cependant j'aime bien
„ aussi Miss *Caroline-Willelmine-Amélie*
„ *Skeggs*. Et quand elles sont venues à
„ parler de places à la ville , vous avez
„ vu comment je les ai prises sur le temps.
„ Dites-moi , mon cher , ne pensez-vous
„ pas que j'ais fait là pour mes enfants ? ...
„ Ah ! repris-je , ne sachant pas trop que
„ penser là-dessus , Dieu veuille que dans
„ trois mois elles en soient mieux ". Cette
„ observation étoit de l'espèce de celles que
j'avois coutume de faire pour donner à
ma femme une grande opinion de ma sagacité. Car si nos filles réussissoient , c'é-
toit un souhait pieux de ma part , qui se
trouroit accompli : s'il arrivoit quelque
malheur , alors ce que j'avois dit , avoit
l'air d'une prophétie. Cependant toute
cette conversation n'étoit qu'un prépara-
tif à un autre plan de ma femme , que je

ne redoutois pas moins. Ce n'étoit autre chose, sinon que, comme nous devions à présent paroître un peu dans le monde, il étoit convenable que nous vendissions notre bidet, qui étoit devenu vieux, à une foire voisine, & que nous achetassions à sa place, un cheval qui pût porter deux cavaliers dans l'occasion, & qui fût de belle apparence, pour aller à l'église, ou faire une visite. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet ; mais il fut soutenu aussi fortement ; & comme je mollis, mon antagoniste gagna terrain, jusqu'à ce qu'elle m'eût amené à consentir de m'en défaire.

Le lendemain étoit jour de foire, & j'avois dessein d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada que j'étois enrhumé, & rien ne put l'engager à me laisser sortir de la maison. Non, mon cher, dit-elle, *Moïse* est un garçon adroit, & il s'entend bien à vendre & à acheter avantageusement. Vous savez que tous nos bons marchés ont été faits par lui : il tient bon, & il marchande jusqu'à ce qu'il ait amené à son point ceux à qui il a affaire.

Comme j'avois quelque bonne opinion de l'intelligence de mon fils, je ne résistai pas trop à le charger de la commission. Le matin, je vis ses sœurs très-occupées à le parer pour la foire, frisant ses cheveux, nettoyant ses boucles, & lui retroussant son chapeau avec des épingle. Quand sa toilette fut finie, nous eûmes la satisfac-

tion de le voir monté sur le bidet, avec une boîte de sapin devant lui, pour rapporter quelques merceries dedans. Il avoit un habit du drap qu'on appelle *tonnerre & éclaire*, à cause de sa force à résister aux orages, qui, quoique devenu un peu court, étoit encore trop bon pour être quitté. Sa veste étoit d'une ratine verte, & ses sœurs avoient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance de la porte, lui criant, tant qu'il fut à notre portée : *bonne chance, bonne chance.*

Il ne fut pas plutôt parti, que le sommelier de M. *Tornhill* yint nous féliciter sur notre bonne fortune, ayant entendu, nous dit-il, son maître parler de nous à des Dames, avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la maison du Chevalier, arriva avec une carte pour mes filles, par laquelle les deux Dames leur apprennoient que M. *Tornhill* ayant rendu de nous tous un compte fort satisfaisant, elles espéroient qu'après quelques informations de plus, elles auroient lieu d'être entièrement satisfaites. „ Ah ! s'écria ma femme, je vois à présent que ce n'est pas chose aisée d'entrer chez les Grands ; mais aussi, quand une fois on y est, alors, comme dit *Musé*, on n'a plus qu'à dormir ”. A cette exclamation originale, que ma femme donnoit pour de l'esprit, mes filles applaudirent par un rire

éclatant de plaisir. Enfin, elle fut si satisfaite de la nouvelle, qu'elle mit la main à la poche, & donna au commissionnaire sept sols & demi.

Ce jour étoit destiné pour nous, pour recevoir des visites. M. *Burchell*, qui venoit de la foire, entra aussi-tôt. Il apportoit à chacun de mes petits, un pain d'épice d'un sol, que ma femme se chargea de serrer, pour le leur donner de temps en temps, quand ils liroient bien. Il apportoit aussi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou de l'argent quand elles en auroient gagné. Ma femme aimoit ordinairement les bourses de peau de blette, comme portant honneur; mais ces boîtes étoient bonnes en attendant. Nous avions encore de la considération pour M. *Burchell*, quoique ses manières impolies, lors de la conversation des deux Dames, nous eussent déplu: nous ne pûmes même nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune, & de lui demander son avis: car, quoique nous ne suivissions guere les avis, nous étions assez portés à en demander. Quand il lut le billet, il branla la tête, & observa qu'une affaire de cette espece exigeoit la plus grande circonspection. Cet air de défiance déplut beaucoup à ma femme.,, Je n'ai jamais douté, Monsieur, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez toujours disposé à être contre moi & contre mes filles. Vous avez plus

„ de circonspection qu'il n'en faut : ce-
 „ pendant je crois que quand nous vou-
 „ lons demander des avis, nous devrions
 „ nous adresser à gens qui auroient su en
 „ suivre eux-mêmes de bons... Il n'est
 „ pas question ici, Madame, reprit M.
 „ *Burchell*, de ma propre conduite; quoi-
 „ que je n'aie pas fait usage de conseils
 „ moi-même, je dois, en conscience, don-
 „ ner les miens à ceux qui en veulent "...
 Comme j'appréhendois que cette réponse
 n'attirât une répartie plus dure que spiri-
 tuelle, je changeai de propos, en feignant
 de m'étonner pourquoi notre fils étoit
 si long-temps à revenir de la foire, étant
 presque nuit fermée. „ N'ayez pas d'in-
 „ quiétude, répliqua ma femme. Soyez
 „ sûr qu'il entend ses affaires : je vous
 „ garantis qu'il ne vendra jamais ses pou-
 „ les quand elle seront mouillées : je lui
 „ ai vu faire des marchés surprenants. Je
 „ vais, à propos de cela, vous en racon-
 „ ter un, qui vous fera mourir de rire...
 „ Mais, sur ma vie, le voilà qui revient
 „ sans cheval, avec la boîte derrière son
 „ dos".

Pendant ce discours, *Moïse* s'avançoit
 lentement à pied, suant sous le poids de
 la boîte qu'il avoit attachée avec une san-
 gle derrière son dos. „ Bon jour, bon
 „ jour, *Moïse*. Eh bien! mon enfant, que
 „ nous as-tu rapporté de la foire"?...
 Ma personne, reprit *Moïse*, avec un œil
 matois, & posant la boîte sur la table...

„ Oui, oui, nous savons cela, dit ma
„ femme. Mais où est le cheval? ... Je
„ l'ai vendu, reprit *Moïse*, trois livres
„ cinq schelings deux sols... Fort bien,
„ mon cher enfant : je savois bien que tu
„ leur en revendrois. Entre nous, trois
„ livres cinq schelings deux sols, ce n'est
„ pas une mauvaife journée. Allons,
„ donne-nous l'argent... Je n'ai point
„ rapporté d'argent, dit *Moïse*; je l'ai
„ placé dans un marché que voici, en
„ tirant de dessous son habit un paquet
„ dans lequel il y avoit une grosse de lu-
„ nettes à verres verts, enchaſſées d'ar-
„ gent, avec leurs étuis de chagrin...
„ Une grosse de lunettes à verres verts!
„ répéta ma femme, d'une voix asſoiblie.
„ Et tu as vendu le bidet, & tu ne nous
„ rapportes, pour fa valeur, qu'une grosse
„ de méchantes lunettes! ... Ma chere
„ mere, s'écria mon fils, pourquoi ne
„ voulez-vous pas écouter la raison? C'est
„ un marché d'or que j'ai fait : je les ai
„ eues pour rien, autrement je ne les au-
„ rois point achetées. Les feules châſſes
„ d'argent valent le double du prix que
„ j'en ai donné... Au diable tes châſſes
„ d'argent, s'écria ma femme hors d'elle-
„ même. Je jurerois qu'on n'en aura pas
„ la moitié de la valeur à les vendre com-
„ me vieux argent, cinq schelings l'en-
„ ce... Vous n'avez pas besoin de tant
„ vous inquiéter de la valeur des châſſes,
„ leur dis-je; car je m'apperçois que ce

„ n'est que du cuivre blanchi.... Comment, s'écria ma femme, ce n'est pas de l'argent, ce n'est pas de l'argent ? Non, lui dis-je ; ce n'est pas plus de l'argent que votre poêlon. Ainsi donc, nous voilà, dit-elle, sans bidet, avec une grosse de lunettes montées en cuivre, & des étuis de chagrin. Que la fièvre te serre, chien de trompeur ! Oh, le nigaud, qui s'en est laissé revendre ! n'auroit-il pas dû mieux connoître ses gens ? Vous avez tort en ceci, ma chère, m'écriai-je ; il auroit dû ne point les connoître du tout.... Peste soit du sot, reprit-elle, de rapporter de pareilles drogues. Je les jetterois au feu... Vous auriez encore plus tort, lui dis-je, ma chère ; car, quoique ce ne soit que du cuivre, nous devons les garder, puisqu'il vaut mieux avoir des lunettes montées en cuivre, que de ne rien avoir du tout ”.

Pendant cette conversation, Moïse commençoit à voir clair. Il s'apercevoit qu'il avoit été trompé par un escroc, qui, sur sa figure, en avoit fait aisément sa dupe. Je pris ce moment pour lui demander les circonstances de son histoire. Par ce que j'en appris, il me parut qu'il avoit vendu le cheval, & qu'il se promenoit dans la foire, en en cherchant un autre; qu'un homme, à figure respectable, l'emmena dans sa tente, sous prétexte d'en avoir un à vendre. „ Là, continua mon fils, nous

„ nous trouvâmes un autre homme bien
„ mis, qui demandoit à emprunter vingt
„ livres sterlings sur les lunettes, disant
„ qu'il avoit besoin d'argent, & qu'il
„ donneroit sa marchandise au tiers de
„ sa valeur. Le premier homme, qui fit
„ semblant d'être mon ami, me dit à l'o-
„ reille de les acheter, & m'avertit de ne
„ pas être assez fort pour manquer un si
„ beau coup. J'envoyai chercher M. Fiam-
„ brough : ils lui tinrent les mêmes pro-
„ pos qu'à moi ; enfin, nous nous lais-
„ fâmes persuader d'acheter les deux gros-
„ ses de lunettes entre nous deux ”.

CHAPITRE XIII.

On découvre que M. Burchell est un en-
nemi ; car il a la hardiesse de donner des
conseils désagréables.

Ma famille avoit résolu de briller ; mais quelque accident inattendu renversoit leur projet, aussi-tôt qu'il étoit formé. Je tâchois de tirer parti de chaque contre-temps, pour augmenter leur raison en proportion de ce que leur ambition permet. „ Vous voyez, mes enfants, m'é-
„ criai-je, combien on réussit mal à vou-
„ loir en imposer au public, en copiant
„ ses supérieurs. Les pauvres qui veu-
„ lent ne faire société qu'avec les ri-
1. Partie.

ches , sont haïs de ceux qu'ils abandonnent , & méprisés de ceux qu'ils veulent imiter. Toutes associations inégales sont toujours désavantageuses au côté le plus foible. Le riche a tout le plaisir , & le pauvre tous les désagréments qui en peuvent résulter. A propos de cela , allons , *Dick* , mon enfant , répète-moi la fable que tu lisais aujourd'hui , pour l'instruction de la compagnie.

Il y avoit un jour , cria l'enfant , un géant & un nain qui étoient amis , & qui vivoient ensemble. Après s'être promis de ne jamais se quitter l'un l'autre , ils allèrent ensemble chercher des aventures. Ils rencontrerent d'abord deux Sarrazins , contre lesquelles ils combattirent. Le Nain , qui étoit fort courageux , porta à un des deux adversaires , un coup de toute sa force : mais ce coup fit peu de mal au Sarrazin , qui , levant son sabre , en déchargea un coup si terrible sur le bras du Nain , qu'il le lui coupa net. Celui-ci se trouvoit fort embarrassé , quand le Géant vint à son secours , & en peu de temps laissa les deux Sarrazins morts sur la place. Le Nain , de rage , coupa la tête de son antagoniste mort. Ils continuèrent à voyager , & rencontrerent une autre aventure. C'étoient trois Satyres qui enlevaient une Demoiselle. Le Nain n'étoit plus si hardi qu'il l'avoit été

99

„ d'abord ; cependant il porta le premier
„ coup, auquel un satyre riposta, de
„ façon qu'il lui jeta un œil hors de la
„ tête. Le Géant fut bientôt sur eux ; &
„ s'ils ne se fussent pas enfuis, il les au-
„ roit certainement tués tous trois. Les
„ deux vainqueurs & la Demoiselle furent
„ fort joyeux de la victoire ; & la Belle
„ délivrée étant devenue amoureuse du
„ Géant, ils se marièrent. Ils continuèrent
„ à marcher, jusqu'à ce qu'ils rencontra-
„ rent une bande de voleurs. Pour cette
„ fois, le Géant se trouvoit en-avant,
„ mais le Nain n'étoit pas loin derrière.
„ Le combat fut long & opiniâtre ; tout
„ tomboit sous les coups du Géant, &
„ le Nain fut plus d'une fois sur le point
„ d'être tué. A la fin, la victoire se dé-
„ clara pour les deux aventureux ; mais
„ le Nain perdit une jambe dans le com-
„ bat. Il se trouvoit donc avec une jambe,
„ un bras & un œil de moins, tandis que
„ le Géant, qui n'avoit pas reçu une
„ seule blessure, lui crioit : Allons, mon
„ petit héros, voilà ce qui s'appelle bien
„ trayailier, encore une victoire, & nous
„ acquerrons une gloire immortelle....
„ Non, dit le Nain, devenu plus sage,
„ non, je vous le déclare, je ne me bats
„ plus ; car je vois que dans tous les com-
„ bats, vous gagnez tout l'honneur &
„ le profit, & que moi je porte tous les
„ coups ; au J'allais faire l'application de cette fable.

E ji

quand mon attention fut détournée du sujet, par une dispute violente qui s'éléva entre ma femme & M. *Burchell*, au sujet des places futures de mes filles à la ville. Ma femme insistoit fortement sur les avantages qui en résulteroient pour elles. M. *Burchell*, au contraire, la dissuadoit de toutes ses forces, de n'en rien faire; & moi je restois neutre. Les raisons de M. *Burchell* contre le projet, ne sembloient que la suite de celles qui avoient été si mal reçues le matin. La dispute s'échauffa, & ma pauvre femme, au-lieu de raisonner plus sensément, ne faisoit que crier plus haut, & fut à la fin obligée de quitter le combat, faute de pouvoir crier. La fin de sa harangue fut cependant fort désagréable pour nous tous. „ Je connois, dit-
„ elle, des gens qui ont leurs raisons se-
„ crettes pour les avis qu'ils donnent;
„ mais je les prie de vouloir bien ne pas
„ remettre à l'avenir les pieds dans ma
„ maison... Madame, dit M. *Burchell*,
„ d'un air fort tranquille, qui ne faisoit
„ qu'irriter davantage ma femme; quand
„ vous parlez de raisons secrètes, vous
„ avez raison. J'en ai de secrètes que je
„ me dispense de dire, parce que vous
„ n'êtes pas capable de répondre, même
„ à celles dont je ne fais pas un secret.
„ Mais je vois que mes visites ici devien-
„ nent importunes; c'est pourquoi je
„ prends mon congé, & je ne reviendrai
„ plus qu'une fois, peut-être pour vous

„ dire un dernier adieu , quand je quit-
„ terai le pays ”. En achevant ces mots ,
il prit son chapeau ; & les regards de *Sophie* , qui sembloient lui reprocher sa pré-
cipitation , ne purent l’empêcher de partir.

Quand il fut sorti , nous nous regardâ-
mes quelques minutes les uns & les au-
tres tout confus. Ma femme , qui sentoit
qu’elle étoit la cause , s’efforça de ca-
cher son chagrin , par un souris forcé , &
un air d’assurance que je désapprouvai.

„ Comment , ma femme , m’écriai-je ,
„ est-ce ainsi qu’on traite les étrangers ?
„ Est-ce ainsi qu’on reconnoît leurs bien-
„ faits ? Soyez sûre , ma chère , que voilà
„ les expressions les plus dures , & qui
„ m’ayent été les plus désagréables : il
„ n’en est jamais sorti de pareilles de vo-
„ tre bouche... Pourquoi m’a-t-il irritée ?
„ répondit-elle. Je connois très-bien les
„ motifs de ses conseils. Il voudroit em-
„ pêcher que mes filles n’allassent à Lon-
„ dres , afin d’avoir ici le plaisir de la
„ compagnie de ma cadette. Mais , quoi
„ qu’il en soit , elle trouvera de meilleure
„ compagnie que celle de tels mangeurs
„ de tous biens Mangeur de tous
„ biens ! m’écriai-je : osez-vous bien l’ap-
„ peler ainsi ? Est-il possible que nous
„ puissions nous tromper à ce point sur
„ le caractère de cet homme ? Il m’a paru
„ en toutes occasions l’homme le plus ac-
„ compli que j’aie jamais connu... Dis-
„ moi , *Sophie* , dis-moi , mon enfant , t’â-

„ t'il jamais donné quelques preuves d'un
„ attachement secret ?... Ses conversa-
„ tions avec moi, mon pere, reprit ma-
„ fille, ont toujours été sensées, mode-
„ sées & agréables ; mais il n'y a jamais
„ rien eu autre chose. Je me souviens ce-
„ pendant qu'une fois il me dit qu'il n'a-
„ voit jamais connu de femme qui eut
„ trouvé du mérite à un homme qui n'é-
„ tait pas riche... Voilà, ma chere, m'é-
„ crain-je, le propos ordinaire de ceux qui
„ font malheureux, ou paresseux ; mais
„ j'espere que vous avez appris à juger
„ sainement de telles gens, & que vous
„ fentez que ce seroit une folie d'atten-
„ dre son bonheur d'un homme qui a
„ été si mauvais économe du sien propre.
„ Votre mere & moi nous avons à pré-
„ sent des vues plus avantageuses pour
„ vous. L'hyver prochain, que vous pas-
„ serez probablement à Londres, vous
„ fournira des occasions pour faire un
„ meilleur choix".

Je ne deciderai point quelles furent les
réflexions de *Sophie* dans cette occasion ;
mais au fond du cœur je ne fus pas fâché
d'être débarrassé d'un hôte dont j'avois
tant à craindre. L'hospitalité violée me
pesa un peu sur la conscience ; mais j'eus
bientôt imposé silence à cette conseillere
importune, par deux ou trois raisons spé-
cieuses, qui servirent à me faire, &
à me réconcilier avec moi-même. Les re-
proches que fait la conscience à un hom-

me qui a déjà commis une mauvaise action, sont bientôt étouffés. La conscience est une poltronne, qui, quand elle n'a pas eu assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour en punir le coupable, en l'accusant.

CHAPITRE XIV.

Nouvelles mortifications, ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.

Le voyage de mes filles à la ville étoit à présent résolu; M. Tornhill nous ayant obligéamnt promis de veiller lui-même à leur conduite, & de nous en informer par lettres. Mais nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire que leurs habillements répondissent à la grandeur de leur attente; ce qui ne pouvoit se faire sans quelque dépense. Nous agitâmes donc en plein conseil quels étoient les moyens les plus propres pour faire de l'argent, ou, pour parler plus clairement, ce qu'il seroit plus à propos de vendre pour en avoir. Notre délibération ne fut pas longue. Nous décidâmes bientôt que le cheval qui nous restoit, étoit totalement inutile pour la charrue, sans son compagnon, & qu'on ne pouvoit le monter, parce qu'il lui manquoit un œil. Nous résolûmes donc de le

vendre à la foire voisine, & que je l'y menerois moi-même pour éviter toute nouvelle surprise. Quoique ce fut la premiere opération mercantile que j'eusse faite de ma vie, je ne doutois pas que je ne m'en tirasse avec honneur. L'opinion qu'un homme se forme de sa capacité, est mesurée sur celle de la compagnie qu'il fréquente; & comme j'étois renfermé dans ma famille, je n'avois pas conçu des sentiments désavantageux de ma sagesse. Cependant, ma femme, le lendemain matin, quand je parti pour la foire, me rappella quand je fus à quelques pas de la maison, pour me dire à l'oreille, de bien prendre garde à moi.

J'avois suivant l'usage, en arrivant à la foire, mis mon cheval sur toutes ses allures; mais il ne se présentoit pas d'acheteurs. A la fin, il s'en approcha un, qui, après avoir bien examiné le cheval de tous les côtés, le trouvant borgne, n'en voulu rien offrir. Un autre vint ensuite, qui lui ayant trouvé un éparvin, dit qu'il n'en voudroit pas, quand on le lui donneroit pour la peine seulement de le monter jusqués chez lui. Un troisième apperçut qu'il avoit des molettes, & n'en offrit rien. Un quatrième vit dans ses yeux qu'il avoit des javars. Un cinquième, plus impertinent que les autres, me demanda quel diable je venois faire à la foire avec une rosse boiteuse, fourbue, aveugle, qui n'étoit bonne qu'à envoyer à l'écorcheur.

Tout cela commença à me donner à moi-même le plus grand mépris pour le pauvre animal, & j'étois presque honteux à l'approche de chaque nouvel acheteur. Car, quoique je ne crusse pas entièrement tout ce que les autres m'avoient dit de ma bête, cependant je réfléchissois que le nombre des témoignages formoit une forte présomption de la vérité, suivant l'opinion de St. Grégoire sur les bonnes œuvres.

J'étois dans cette situation mortifante, quand un de mes confrères, une ancienne connoissance, qui avoit aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi; & me prenant la main, me proposa d'entrer dans un cabaret, & de boire un coup de ce que nous y trouverions. J'acceptai sur le champ la proposition; & étant entrés dans un cabaret à bière, on nous plaça dans une petite chambre sur le derrière, où il n'y avoit qu'un vieillard vénérable, qui lisoit avec attention dans un gros livre. Je n'ai jamais vu, de ma vie, de figure qui me prévint tant en sa faveur. Des cheveux gris ombrageoient son front, & inspiroient le respect, & sa vieillesse verte & vigoureuse sembloit annoncer le résultat de la bonne santé & de la bienveillance. Cependant, sa présence n'interrompit point notre conversation: mon ami & moi nous nous entretenions des différents revers de fortune que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute au sujet des seconds mariages, de ma dernière bro-

chure, de la réplique de l'Archidiacre, & des mesures violentes qu'on avoit prises contre moi ; mais notre attention fut détournée quelque temps de notre conversation, par la venue d'un jeune homme qui entra dans la chambre, & dit quelque chose tout bas à l'oreille du vieillard. Point d'excuses, mon enfant, lui dit le vieillard. Faire du bien à nos semblables, est un devoir que nous devons remplir ! Prenez ce-ci : je voudrois que vous eussiez besoin de davantage ; mais si cinq livres sterlings peuvent soulager votre infortune, je vous les donne de tout mon cœur. Le jeune homme, modeste, versa des larmes de reconnaissance ; & cependant la sienne n'égaloit pas la mienne. J'aurois volontiers faute au col du bon vieillard, pour l'embrasser, tant sa bonté m'avoit plu. Il se remit à lire, & nous continuâmes notre conversation, jusqu'à ce que mon compagnon, se rappelant qu'il avoit quelques affaires à la foire, sortit, en me promettant d'être de retour dans un moment, ajoutant qu'il avoit toujours désiré d'avoir, le plus long-temps possible, la compagnie du Docteur *Primrose*. Le vieillard, entendant mon nom, sembla me regarder avec attention ; & quand mon ami fut dehors, il me demanda, de la manière la plus respectueuse, si j'étois parent du grand *Primrose*, ce courageux défenseur de la monogamie, qui avoit été le boulevard de l'Eglise. Jamais mon cœur

ne sentit de joie si pure qu'en ce moment.
" Monsieur, m'écriai-je, les louanges
" d'un homme aussi vertueux que vous
" l'êtes, ajoutent à la satisfaction que vo-
" tre bienfaisance a déjà excitée dans mon
" cœur. Vous voyez en moi le Docteur
" *Primrose*, le défenseur de la monoga-
" mie, qu'il vous a plu d'appeler le
" *grand*. Vous voyez cet infortuné Ec-
" clésiastique, qui a si long-temps, & si
" j'ose dire, avec tant de succès, com-
" battu les seconds mariages... Monsieur,
" s'écria l'étranger, avec un air
" pénétré d'une admiration respectueuse;
" je crains d'avoir été trop familier; mais
" pardonnez, s'il vous plaît, ma curio-
" té, je vous en conjure... Monsieur,
" lui répliquai-je vivement, en saisissant
" sa main, bien-loin de m'avoir offensé
" par votre familiarité, je vous conjure
" d'accepter mon amitié, comme vous
" avez déjà toute mon estime... J'accepte
" l'offre avec reconnoissance, me dit-il,
" en me serrant la main: vous, le ferme
" pilier de l'orthodoxie!... ai-je le bon-
" heur de voir".... J'interrompis ici la
suite de son discours; car, quoiqu'en qua-
lité d'auteur loué sur ses ouvrages, je fusse
en état de digérer une bonne dose de flat-
terie, cependant ma modestie, dans ce
moment, ne me permit pas d'en avaler
davantage. Quoi qu'il en soit, jamais deux
amants de roman ne formerent une ami-
tié plus prompte. Nous parlâmes sur dif-

férentes matières : d'abord je jugeai qu'il étoit plus pieux que savant, & je commençai à croire qu'il méprisoit toutes les sciences humaines comme du fumier. Cependant, cela ne diminua en rien mon estime pour lui; car il y avoit déjà quelque temps que j'avois commencé moi-même à être de cette opinion. Je pris donc occasion d'observer que le monde, en général, devenoit d'une indifférence blâmable sur les matières de doctrine, & s'abandonnoit trop aux spéculations humaines.,, Ah!

„ oui, Monsieur, répliqua-t-il, comme „ s'il est réservé toute sa science pour ce „ moment, il n'est que trop vrai, le monde „ est sur son déclin; & cependant la cos- „ mogenie, ou création du monde, a em- „ barrassé les Philosophes de tous les si- „ cles. Quel mélange d'opinions bizarres „ n'a-t-on pas formées sur la création du „ monde? *Sanchoniaton*, *Manethon*, *He- „ rose*, & *Occellus Lucanus*, ont tous „ tenté en vain de l'expliquer. On trou- „ ve ces mots dans le dernier : *Anarchon „ ara kai ateletaion to pan*; ce qui signi- „ fie que tout n'a ni commencement ni fin. „ *Manethon*, qui vivoit vers le temps de „ *Nebuchadon-Affer* (*Affer*) étant un mot „ syriaque, qui étoit le surnom ordinaire „ des Rois de ce pays, comme *Teglath „ Phaël-Affer*, *Nabon-Affer*, *Manethon*, „ dis-je a formé une conjecture aussi ab- „ surde. Car, comme nous disons com- „ munément : *Ek to biblion kubernetes*;

„ ce qui veut dire que *l'on n'apprend pas le monde dans les livres* : de même, il „ a tenté d'expliquer... Mais, Monsieur, „ je vous demande pardon, je m'écarte „ de la question"... Certainement il s'en écartoit, & je ne pouvois pas voir ce que la création du monde avoit de commun avec notre sujet. Mais cela servit à me faire voir qu'il étoit homme de Lettres, & je l'en respectai davantage. C'est pourquoi j'étois résolu de l'éprouver; mais il étoit trop doux & trop complaisant pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisois une observation qui sembloit une attaque sur la controverse, il sou- rioit, secouoit la tête, & ne disoit mot; ce qui me faisoit croire qu'il pouvoit dire beaucoup, s'il le jugeoit à propos. Le sujet de la conversation descendit insensiblement de la création, aux affaires qui nous amenoient tous deux à la foire. La mienne, lui dis-je, étoit de vendre un cheval; & fort heureusement il se trouva que la sienne étoit d'en acheter un pour un de ses Fermiers. Aussi-tôt je lui fis voir mon cheval, & le marché fut tout d'un coup conclu. La seule chose qui restoit, étoit de m'en payer le prix. Pour ce faire, il tira de sa poche un billet de banque de trente livres sterlings qu'il me proposa de lui changer. N'étant pas en état de le faire, il ordonna à la maîtresse de lui en- voyer son laquais, qui vint aussi-tôt, vêtu d'une fort jolie livrée. *Abraham*, lui dit-

il, vas me chercher la monnoie de ceci, tu en auras ou chez le voisin *Jackson*, ou ailleurs. Pendant que le laquais fut dehors, il me fit une déclamation fort pathétique sur la rareté de la monnoie d'argent : j'encheris sur lui, en me plaignant de la rareté de celle d'or; & quand *Abraham* revint, nous venions de tomber d'accord que l'argent n'avoit jamais été si rare qu'alors. *Abraham*, de retour, nous dit qu'il avoit couru toute la foire, & qu'il n'avoit pas pu trouver à changer le billet, quidqu'il eût offert un demi-écu pour cela. Ce fut un grand contre-temps pour nous tous ; mais après un instant de réflexion, le vieillard me demanda si je connoissois, de mes côtés, un certain *Salomon Flamborough*. Sur ce que je lui répondis que c'étoit mon voisin, & qu'il ne demeuroit qu'à deux pas de chez moi : „ Cela étant „ ainsi, me dit-il, je crois que nous pou- „ vons faire affaire ensemble. Je vais vous „ donner un mandement sur lui, payable „ à vue; & vous savez que c'est l'homme „ le plus exact à cinq milles à la ronde. „ L'honnête *Salomon* & moi nous avons „ été liés ensemble long-temps. Je me „ souviens que je lui gagnois toujours „ aux *srois-sauts* (1); mais il avoit l'a-

(1) C'est une espece de jeu de force, où celui qui, en deux enjambées & un saut, parcourt le plus grand espace, gagne.

„ vantage sur moi au saut à cloche-pied ”. Un mandement sur mon voisin étoit de l'argent pour moi ; car je connoissois parfaitement sa solvabilité. Le billet fut donc signé & remis entre mes mains ; & M. Jenkinson, le vénérable vieillard, Adam son valet, & mon cheval le vieux Blackberry, s'en allèrent trottants, fort contents les uns des autres.

Laissé seul à mes réflexions, je commençai à songer que j'avois commis une imprudence, en prenant un mandement d'un inconnu, & je conclus prudemment de reprendre mon cheval, &, pour cet effet, de suivre mon acheteur ; mais il étoit trop tard : c'est pourquoi je repris le chemin de chez moi, bien résolu de recevoir chez mon voisin l'argent de mon mandement, le plutôt possible. Je le trouvai à sa porte, qui fumoit sa pipe ; & lui ayant dit que j'avois un petit billet sur lui, il le prit, & le lut à denx fois. „ Je crois que vous lisez bien le nom, m'écriai-je, Ephraïm Jenkinson.... Oui, „ oui, me répondit-il, le nom est assez „ bien écrit, & je connois l'homme aussi, „ le plus grand coquin qu'il y ait sous le „ ciel ; c'est le même fripon qui nous a „ vendu les lunettes. N'étoit-ce pas un „ homme à face vénérable, des cheveux „ gris, & point de poches à son justau- „ corps ? Ne vous lâchoit-il pas des tira- „ des de grec, & des discours sur la ro- „ mogonie, le monde, &c. ? . . . A ce

„ propos, je repliquai par un soupir. „ „ Ah! continua-t-il, il n'a qu'une bride „ de science qu'il débite toutes les fois „ qu'il se trouve en compagnie avec un „ homme de lettres; mais je connois le „ coquin, & je veux le faire prendre”.

Quelque mortifié que je fusse déjà, mon plus grand embarras étoit de savoir comment paroître devant ma femme & mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonnière, n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître, que je l'étois de rentrer à la maison. Je pris cependant la résolution de prévenir leur colère, en commençant par m'y mettre bien fort.

Mais, hélas! en rentrant, je trouvai que ma famille n'étoit pas disposée à quereller. Ma femme & mes filles étoient toutes en pleurs, M. *Tornhill* leur ayant fait savoir, ce jour-là, qu'il ne falloit plus compter sur le voyage & les places de Londres; que quelques personnes mal-intentionnées pour nous, ayant fait de mauvais rapports, sur notre compte, aux deux Dames, elles étoient parties le même jour pour Londres; qu'il n'avoit pu découvrir ni les auteurs de ces faux rapports, ni en quoi ils consistoient; mais que, quels que fussent & les rapports & les auteurs, il continuoit à nous assurer de son amitié & de sa protection. Je les trouvai, par conséquent, disposées à supporter avec une grande résignation, mon infortune, parce qu'elle se trouvoit éclip-

sée par une autre plus sensible pour elles. Mais ce qui nous inquiétoit le plus, étoit de deviner qui pouvoit avoir l'ame assez basse & assez noire, pour diffamer une famille aussi innocente que la nôtre, qui n'étoit ni assez élevée pour exciter l'envie, ni assez méchante pour exciter la haine.

CHAPITRE XV.

*La noirceur de M. Burchell se découvre.
C'est folie d'être trop sage.*

LA soirée, & une partie du jour suivant, furent employées à chercher vainement à découvrir quels étoient nos ennemis. Il y eut à peine une maison dans le voisinage qui échappât à nos soupçons; & chacun de nous avoit ses raisons qu'il connoissoit fort bien, pour fonder son opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits, qui revenoit de jouer dehors, nous rapporta un porte-feuille qu'il avoit trouvé sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur le champ, pour appartenir à M. *Burchell*, à qui nous l'avions vu; &, en l'examinant, nous trouvâmes qu'il contenoit quelques notes sur différents sujets. Mais ce qui attira le plus notre attention, fut un papier cacheté, avec cette suscription: *Co-*

pie de la lettre à envoyer aux deux Dames, au château de Tornhill. Il nous vint d'abord à l'esprit, que c'étoit lui qui étoit l'insâme calomniateur; & nous délibérâmes si nous déchacheterions le papier. Ce n'étoit pas mon avis; mais Sophie, en disant qu'elle étoit sûre que, de tous les hommes, M. Burchell étoit le plus incapable d'une telle bassesse, insista pour que le billet fut lu. Le reste de la famille se conda ses instances, &, à leur sollicitation réunie, je lus ce qui suit:

M E S D A M E S ,

„ Le porteur vous instruira suffisamment de quelle part vient cette lettre.
 „ C'est au moins quelqu'un qui aime l'innocence, & qui est disposé à empêcher
 „ qu'on ne la séduise. Je suis informé,
 „ de bonne part, que vous êtes dans l'intention d'emmener à Londres deux jeunes Demoiselles, que je connois un peu, en qualité de vos Demoiselles de compagnie. Comme je ne veux point voir la simplicité trompée, ni la vertu souillée, je vous avertis ici que cette démarche imprudente seroit suivie des conséquences les plus dangereuses. Ce n'a jamais été ma coutume de traiter avec sévérité les personnes déshonnêtes, & infâmes; &, dans cette occasion, je me tairois encore, si je ne voyois que la folie se propose un crime. Profitez

„ donc de l'avis d'un ami, & réfléchissez
„ sérieusement sur les conséquences qu'il
„ y auroit d'introduire le vice & l'infâ-
„ mie dans une retraite que la paix &
„ l'innocence ont habitée jusqu'ici ”.

Nos doutes furent alors levés. Il par-
roissoit bien dans cette lettre quelque
chose qui pouvoit s'appliquer aux deux
parties, & les censures qu'elle contenoit
pouvoient aussi bien se rapporter aux per-
sonnes auxquelles elle avoit été écrite,
qu'à nous. Mais la mauvaise interpréta-
tion se présentoit trop naturellement, &
nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme
eut à peine la patience de m'entendre
jusqu'au bout, car elle déclamoit contre
celui qui avoit écrit la lettre, avec un
ressentiment sans bornes. *Olivia* ne fut
pas plus modérée, & *Sophie* sembloit in-
terdite de sa noircœur. Pour moi, je con-
sidérois l'action comme une des preuves
les plus odieuses d'une ingratitudo sans
sujet, que j'eusse jamais vue. Je ne pou-
vois en découvrir d'autre raison, que
l'envie qu'il avoit de retenir ma fille ca-
dette dans la Province, pour avoir plus
d'occasions de se trouver avec elle. Nous
étions tous assis dans cet état, rêvant
aux moyens de nous venger, quand no-
tre petit garçon vint, en courant, nous
annoncer que M. *Burchell* arrivoit à l'autre
bout du champ. Il est plus facile de
concevoir que de dépeindre les différen-
tes sensations que nous causent la dou-

leur d'une insulte récente, & le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention ne fût que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Pour cet effet, nous convinmes de le recevoir avec un air ouvert & d'amitié à l'ordinaire, de jaser d'abord avec plus de douceur & d'affection que de coutume, pour l'amuser un peu; & ensuite, au milieu de ce calme flatteur, de fondre sur lui comme un ouragan, & de l'accabler par les reproches de sa basseſſe. Ce parti pris, ma femme se chargea elle-même de l'exécution, & elle avoit réellement des talents pour l'entreprise. Nous le vimes s'approcher, il entra, prit une chaise, & s'assit.... Il fait
 „ bien beau, M. *Burchell*.... Oh! fort
 „ beau, Docteur. Quoique cependant,
 „ par la douleur que me font mes cors,
 „ je juge que nous aurons de la pluie...
 „ La douleur de vos cornes (1)! s'écria
 „ ma femme, en éclatant de rire, & en-
 „ suite lui demandant pardon de la plai-
 „ santerie.... En vérité, Madame, reprit-
 „ il, je vous pardonne de tout mon cœur;
 „ car je vous proteste que je n'aurois pas
 „ pensé que ce fût une plaisanterie, avant

(1) Le rapport des deux mots Anglois qui donnent lieu à cette pointe misérable, est plus prochain que celui de *cors* à *cornes*: *corns*, *horns*.

„ que vous me l'eussiez dite... Cela se
„ peut bien, Monsieur, dit ma femme,
„ en nous faisant un clin-d'œil; & cepen-
„ dant je suis sûre que vous savez com-
„ bien il en faut de ce poids (1) pour
„ faire une once... Je crois, Madame,
„ en vérité, reprit M. Burchell, que vous
„ avez lu ce matin quelque livre de bons
„ mots, tant vous êtes disposée à en
„ faire: cependant, Madame, je vous
„ dirai que j'aimerois mieux une once de
„ bon sens... Je le crois bien, dit ma
„ femme, en nous regardant encore en-
„ riant, quoiqu'elle n'eût pas l'avantage.
„ Cependant, j'ai vu quelques gens qui
„ prétendent au bon sens, & qui en ont
„ fort peu..... Il n'y a pas de doute à
„ cela, repliqua son antagoniste: vous

(1) Cette pointe est encore plus pitoyable que la première. Une plaisanterie étant une chose immatérielle, ne peut avoir de poids. Madame Primrose voulant piquer son hôte par de mauvaises pointes, veut lui dire que, quoique par sa réponse il taxe sa première plaisanterie d'être trop légère, de n'être pas de poids, néanmoins il est assez fin pour savoir combien il en faudroit de ce poids (quelque léger qu'il soit,) pour faire une once. Cette pointe est tirée de si loin, qu'elle en est ridicule; mais l'Auteur s'efforce de rendre Madame Primrose effectivement ridicule, pour lui donner du dessous dans la conversation, & donner lieu à ce qui suit.

„ avez connu des Dames qui passent pour
„ des merveilles, quant à l'esprit, & qui
„ n'en ont point du tout "... Je m'ap-
perçus bientôt que ma femme n'auroit pas
l'avantage dans cette dispute; en sorte
que je pris le parti de traiter la matière
plus sérieusement. „ L'esprit & les con-
noissances, m'écriai-je, ne sont que des
bagatelles sans l'honnêteté; c'est elle
qui donne du prix à un homme. Le
paysan ignorant, mais sans défauts,
vaut mieux que le Philosophe qui en a
beaucoup. Car, qu'est-ce que le génie
ou le courage, sans un cœur? L'hon-
nête homme est l'ouvrage le plus no-
ble de la création... J'ai toujours re-
gardé cette opinion favorite de *Pope*,
repliqua M. *Burchell*, indigne d'un
homme de son génie, & comme bas-
sement indigne de sa propre supério-
rité. Comme la réputation d'un livre
ne dépend pas tant de ce qu'il est
exempt de défauts, que de ce qu'il
contient de grandes beautés, de même
celle des hommes devroit dépendre,
non pas de leur exemption de défauts,
mais de la grandeur des vertus qu'ils
possèdent. L'homme ayant peut man-
quer de prudence, le Ministre d'Etat
avoir de l'orgueil, & le guerrier de la
féroce; mais pour cela leur préfè-
rons-nous un bas artisan qui chemine
laborieusement au travers de la vie,
sans mériter ni censure, ni éloges? Il

„ faudroit, par la même raison, donner
„ la préférence aux froides & exactes
„ productions de l'Ecole Flamande sur
„ les productions incorrectes, mais su-
„ blimes & animées, du pinceau Italien.

„ Monsieur, repris-je, votre observa-
„ tion est juste dans le cas où il y a des
„ vertus brillantes jointes à de petits dé-
„ fauts; mais quand de grands vices se
„ trouvent dans le même sujet opposés à
„ des vertus extraordinaires, un tel hom-
„ me ne mérite que du mépris.

„ Peut-être, repliqua M. *Burchell*, y
„ a-t-il des monstres tels que vous les
„ dépeignez, qui réunissent de grands
„ vices à de grandes vertus. Cependant,
„ dans le cours de ma vie, je n'ai point
„ encore trouvé un seul exemple de leur
„ existence: au contraire, j'ai toujours
„ remarqué qu'où le génie étoit grand,
„ les affections étoient bonnes. Et en
„ vérité, la Providence nous a traités
„ bien favorablement en ce point, en
„ abaissant aussi l'entendement, quand
„ le cœur est corrompu, & en diminuant
„ le pouvoir d'être nuisible dans ceux
„ qui en ont la volonté. Cette règle sem-
„ ble s'étendre même aux autres animaux:
„ la petite vermine est traître, cruelle &
„ lâche, pendant que ceux qui ont la
„ force en partage, sont braves, géné-
„ reux & doux.

„ Ces observations sont fort belles,
„ repliquai-je. Cependant il me seroit

„ aisé , dans ce moment , de citer un
„ homme (en disant cela , j'attachai mes
„ regards fixement sur lui,) dont la tête
„ & le cœur forment le contraste le plus
„ détestable. Oui , Monsieur , continuai-
„ je , je suis bien-aisé de le démasquer ici ,
„ au milieu de sa sécurité imaginaire...
„ Connoissez-vous , Monsieur , ce porte-
„ feuille ? ... Oui , Monsieur , répondit-
„ il , avec une assurance inconcevable , il
„ est à moi , & je suis bien-aisé de le re-
„ trouver... Et connoissez-vous aussi
„ cette lettre ? m'écriai-je... Non , non ,
„ point d'échappatoires : regardez - moi
„ en face... Connoissez-vous , vous dis-
„ je , cette lettre ? ... Cette lettre ? Oui ,
„ c'est moi qui l'ai écrite... Et com-
„ ment avez-vous osé avoir la bassesse ,
„ la noirceur & l'ingratitude d'écrire une
„ pareille lettre ? ... Et comment avez-
„ vous eu la bassesse , vous , (en me re-
„ gardant avec une effronterie sans exem-
„ ple) de décacheter cette lettre ? Ne sa-
„ vez - vous pas que je puis vous faire
„ tous pendre pour cela ? Je n'ai qu'à al-
„ lér chez le premier Juge de paix , jurer
„ que vous êtes coupables d'avoir ouvert
„ la fermeture de mon porte-feuille , &
„ je vous ferois tous pendre devant cette
„ porte... ” Cette insolence , à laquelle
„ je ne m'attendois pas , me jeta dans un
„ transport si violent , que j'avois peine à
„ me contenir. „ Ingrat , coquin ! va-t-en ,
„ & ne souilles pas plus long-temps ma
„ maison

„ maison par ton odieuse présence. Va-
„ t-en, & que je ne te voie jamais ren-
„ trer chez moi. La seule punition que
„ je te souhaite, est celle d'une conscience
„ alarmée, qui sera ton continual bous-
„ reau". En disant ces mots, je lui jet-
tais son porte-feuille, qu'il ramassa avec un
sourire; & en le refermant avec le plus
grand sens froid, il nous laissa étonné de
la tranquillité & de son assurance. Ma fem-
me, particulièrement, enrageoit de ce
que nous n'avions pu le mortifier, ou le
faire paroître honteux de ses bassesses.

„ Ma chere, lui dis-je, voulant calmer
„ des passions qui étoient montées trop
„ haut pour nous, nous ne devons pas
„ étre surpris que les méchants soient
„ sans pudeur. Ils ne rougissent que quand
„ on les surprend à faire une bonne ac-
„ tion : pour les mauvaises, ils s'en glo-
„ rissent.

„ Le crime & la honte, à ce que rap-
„ porte une allégorie, furent d'abord com-
„ pagnons, & au commencement de leur
„ voyage, ils marcherent toujours en-
„ semble; mais leur union leur parut bien-
„ tôt désagréable & incommode à tous
„ deux. Le crime donnoit à la honte des
„ sujets fréquents de mécontentement,
„ & la honte trahissoit souvent les pro-
„ jets du crime. Après bien des contes-
„ tations, ils consentirent donc à se sé-
„ parer pour toujours. Le crime marcha
„ seul hardiment en avant, pour attein-

I. Partie.

F

„ dre le destin qui alloit devant , sous la
 „ forme d'un exécuteur. Mais la honte ,
 „ naturellement timide , retourna en-ar-
 „ riere , pour aller tenir compagnie à la
 „ vertu qu'ils avoient laissée derrière au
 „ commencement du voyage. C'est ainsi ,
 „ mes enfants , que quand les hommes
 „ sont un peu avancés dans le chemin du
 „ vice , ils cesse d'avoir honte de mal
 „ faire ; la honte n'accompagne que leurs
 „ vertus ”.

CHAPITRE XVI.

*La famille du Ministre use d'adresse , &
 on lui en oppose une plus grande.*

QUELS que fussent les idées & les sen-
 timents de *Sophie* , le reste de la famille se
 consola aisément de l'absence de M. *Bur-
 chell* , par la compagnie de notre Seigneur ,
 dont les visites devinrent plus fréquentes
 & plus longues. Quoiqu'il n'eût pas réussi
 à procurer à mes filles les amusements de
 Londres , comme il se le proposoit , il tâ-
 choit de les en dédommager , en leur pro-
 curant tous les petits amusements que no-
 tre retraite permettoit. Il venoit habituel-
 lement le matin ; & pendant que moi &
 mon fils nous étions dehors pour nos af-
 faires , il restoit à la maison avec le reste
 de la famille , & les amusoit par des des-

criptions de la ville, qu'il connoissoit parfaitement. Il répétoit toutes les remarques faites dans l'atmosphère des théâtres, & savoit par cœur tous les dits notables des beaux-esprits, avant qu'ils fusstent dans les recueils des bons mots. Les intervalles des conversations étoient employés à apprendre à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettoit més deux petits aux prises à coups de poings (1), pour les déniaiser, à ce qu'il appelloit. Mais l'espérance que nous avions de le voir notre gendre, nous aveugloit, en quelque sorte, sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettoit en usage mille petites ruses pour l'attraper, ou pour se servir d'une expression plus honnête pour elle, qu'elle employoit toutes sortes d'arts pour faire briller les perfections de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étoient bien secs & bien croquants, ils étoient faits par *Olivia*. Si le vin de groseilles étoit trouvé bon, c'étoit *Olivia* qui avoit cueilli les groseilles; c'étoit son habileté qui servoit aux fruits confits au vinaigre, leur couleur naturelle; & son talent pour com-

(1) On fait que c'est l'usage en Angleterre d'encourager, au-lieu de séparer deux hommes qui se battent à coups de poings. On met aussi les enfants aux prises ensemble à ce jeu, pour les rendre plus hardis; mais ceci ne doit s'entendre que du bas peuple.

poser un poudding, étoit sans égal. D'autres fois, la pauvre femme disoit au Chevalier, qu'elle croyoit qu'*Olivia* & lui étoient de la même taille, & les faisoit lever, pour voir lequel des deux étoit le plus grand. Ces petites finesse, qu'elle croyoit impénétrables, sautoient aux yeux de tout le monde : elles plaisoient fort à notre bienfaiteur, qui donnoit chaque jour de nouvelles preuves de sa passion ; & quoiqu'elles ne fussent jamais venues jusqu'à des propositions de mariage, cependant nous pensions qu'elles n'en étoient guere loin. Son retard à s'expliquer sur ce point, nous l'attribuions quelquefois à une défiance naturelle chez lui ; quelquefois à la crainte de déplaire à un oncle riche. Une circonstance qui arriva bientôt, ne laissa plus de doute qu'il avoit dessein de s'unir à notre famille : ma femme la regarda même comme une promise en forme.

Ma femme & mes filles allant rendre une visite au voisin *Flamborough*, trouverent que sa famille s'étoit fait peindre depuis peu par un Peintre qui courroit la campagne, & faisoit des portraits à quinze schelings la piece. Comme cette maison & la nôtre étoient depuis long-temps dans une espece de rivalité sur le chapitre du goût, nous prîmes l'allarme de nous voir prévenus par cette marche qu'ils nous avoient dérobée ; & malgré ce que je pus dire, (& je dis beaucoup) il fut résolu

que nous serions peints aussi. Ayant donc averti le Peintre, car que pouvois-je faire? nous délibérâmes ensuite de faire voir la supériorité de notre goût dans les attitudes de nos portraits. Car la famille de notre voisin étoit composée de sept personnes. & chacune étoit tirée avec une orange à la main; ce qui faisoit sept oranges, chose absolument sans goût, sans variété, sans composition. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus brillant, & après bien des débats, nous résolvîmes unanimement de nous faire peindre tous ensemble dans un seul tableau de famille, qui eût trait à l'histoire. Cela étoit meilleur marché, parce qu'il ne falloit qu'un cadre, & cela étoit infiniment plus joli; car c'étoit ainsi que toutes les familles des gens de goût étoient peintes à présent. Comme nous ne nous rappellions pas un sujet historique qui pût nous convenir à tous, nous nous contentâmes de nous faire tirer chacun comme une figure historique, mais indépendante l'une de l'autre. Ma femme voulut être représentée en Vénus, avec une piece d'estomac enrichie de diamants, ses deux petits en Cupidons à ses côtés, pendant que moi, avec ma robe de Ministre & ma ceinture (1),

(1) Les Ministres de l'Eglise Anglicane portent une robe semblable à celle des Professeurs de nos Colleges.

je devois lui présenter les livres de ma dispute sur les seconds mariages. *Olivia* voulut être peinte en amazone, assise sur un parterre de fleurs avec un habit de cheval, verd, galonné en or, & un fouet à la main. *Sophie* devoit être en bergere, avec autant de brebis autour d'elle que le Peintre pourroit en faire tenir; & *Moïse* devoit être avec un chapeau à plumes blanc. Notre goût plut si fort au Chevalier, qu'il insista pour être dans le tableau de la famille, dans le caractere d'*Alexandre-le-Grand*, aux pieds d'*Olivia*. Nous regardâmes tous cette demande, comme une marque de son désir d'entrer dans notre famille, & nous ne pûmes refuser sa proposition. Le Peintre se mit donc à l'ouvrage; & comme il travailloit assidument & promptement, en quatre jours le tableau fut achevé. La piece étoit grande, & il n'avoit pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fûmes tous très-contents de l'exécution; mais une circonstance malheureuse, qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous chagrina tous beaucoup. Il étoit si grand, que nous n'avions pas de chambre dans la maison, assez grande pour l'y placer. Il est inconcevable comment nous n'avions pas fait auparavant une réflexion si importante; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela nous étoit échappé. Au-lieu donc de servir à satisfaire notre vanité, comme c'étoit no-

tre dessein, ce malheureux tableau restoit contre la muraillé de la cuisine, où la toile avoit été d'abord attachée pour le peindre : il étoit trop grand pour entrer dans aucune de nos chambres, & pour passer par les portes. Il fournissoit matière à la plaisanterie de nos voisins : l'un le comparioit à la chaloupe de *Robinson Crusoe*, qu'il avoit bâtie trop grande pour pouvoir la remuer. Un autre disoit qu'il ressembloit à ces dévidoirs qu'on construit dans une bouteille; quelques-uns enfin s'étonnoient comment il avoit pu entrer là, & comment il pourroit en sortir.

Mais en même-temps que ce tableau dennoit matière de plaisanterie aux uns, il fournissoit aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du Chevalier, qui se trouvoit avec les nôtres, nous faisoit trop d'honneur, pour ne pas exciter l'envie. Des bruits malins commencèrent à courir sourdement sur notre compte; notre repos fut trouble par des gens qui vinrent avec amitié nous rapporter les discours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec le ressentiment qui convenoit; mais ce ressentiment ne fut qu'irriter la calomnie. Nous délibérâmes donc d'imposer silence à la calomnie de nos ennemis; & à la fin, nous prîmes une résolution qui me parut trop fine, pour que nous en eussions de la satisfaction. Voici quelle elle fut. Comme notre objet important étoit de connoître le motif

des assiduités de M. *Tornhill*, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille ainée. Si ce plan ne se trouvoit pas suffisant pour l'amener à une déclaration, alors il fut résolu de l'effrayer par la supposition qu'il avoit un rival; & l'on imaginoit que par ce dernier moyen, quelque rétif qu'il fût, on l'ameuneroit au but. Mais je ne voulus jamais donner mon consentement à ce dernier projet, jusqu'à ce qu'*Olivia* m'ët donné les assurances les plus positives qu'elle épouseroit le riyal qu'on supposeroit à M. *Tornhill*, dans le cas où celui-ci ne préviendroit pas ce mariage, en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arreta, & que je n'approuvai pas entièrement, quoique je ne m'y opposasse pas trop fortement.

La première fois que M. *Tornhill* vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter, pour donner à leur mere l'occasion de mettre son projet à exécution; mais elles n'allerent pas plus loin que la chambre voisine, d'où elles pouvoient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitemment la matière sur le tapis, en disant qu'une des Demoiselles *Flamborough* étoit sur le point de faire une bonne affaire avec M. *Spanker*. Le Chevalier étant de son avis, ma femme continua la conversation, en faisant la remarque que,, celles qui avoient du bien, étoient

„ toujours sûres de trouver des mariages avantageux ; mais, poursuivit-elle, pour celles qui n'en ont point, le Ciel a pitié d'elles. Que signifie la beauté ? que signifient toutes les vertus & toutes les meilleures qualités du monde dans ce siècle intéressé ? Ce n'est pas qui est-elle ? mais qu'a-t-elle ? dont on s'informe.

„ Madame, reprit-il, votre remarque est aussi juste qu'elle est neuve ; mais si j'étois Roi, cela ne seroit pas de même. Les filles aimables, sans fortune, auroient alors bon temps. Vos deux Demoiselles seroient les deux premières pourvues.

„ Ah ! Monsieur, dit ma femme, vous voulez rire ; mais moi, je voudrois être Reine ; je saurois bien où elles trouveroient des maris. Mais, à propos, M. Tornhill, vous m'y faites penser, ne connoistriez-vous pas quelqu'un qui pût convenir pour mari à mon ainée. Elle a actuellement dix-neuf ans ; elle a pris toute la croissance ; elle est bien élevée, &c, à mon petit avis, elle ne manque pas de mérite.

„ Madame, repliqua-t-il, si vous laissez cela à mon choix, je voudrois trouver quelqu'un qui eût assez de perfections pour rendre un ange heureux ; quelqu'un qui eût de la sagesse, de la fortune, de la richesse, du gout, de la

„ sincérité : je voudrois tout cela dans
„ un mari pour Mademoiselle votre fille...
„ Oui, mais, dit-elle, connoissez-vous
„ quelqu'un de cette sorte?... Non,
„ Madame, reprit-il, il est impossible de
„ connoître personne qui soit digne d'être
„ son mari. C'est un trésor trop grand,
„ pour être possédé par un seul homme;
„ c'est une divinité... Sur mon ame, je
„ vous dis ce que je pense : c'est un
„ ange... Ah ! M. Tornhill, vous flat-
„ tez ma fille; mais nous avons songé à
„ la marier à un de vos Fermiers dont la
„ mere est morte depuis peu, & qui a
„ besoin d'une ménagere. Vous savez qui
„ je veux dire, ... le Fermier *William*,
„ C'est un homme actif, qui est en état
„ de lui donner du pain, & qui nous a
„ déjà fait des propositions, (cela étoit
„ effectivement vrai;) mais je serois bien-
„ aise, Monsieur, d'avoir votre approba-
„ tion sur notre choix... Comment, Ma-
„ dame, mon approbation? mon appro-
„ bation pour un tel choix?... Sacrifier
„ tant de beauté, d'esprit, de talents, à
„ une créature qui n'en sentira pas son
„ bonheur! Je vous demande pardon, je
„ ne puis jamais approuver une injustice
„ si manifeste. Et j'ai mes raisons... En
„ vérité, s'écria ma femme, si vous avez
„ vos raisons, c'est autre chose; mais je
„ voudrois bien savoir vos raisons... Je
„ vous demande bien des excuses, Ma-
„ dame, reprit-il, mais je ne puis vous les

„ découvrir. Elles sont (dit-il, en mettant la main sur sa poitrine,) enterrées, clouées ici”.

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, définir quels étoient ses sentiments. *Olivia* les regardoit comme des preuves de la passion la plus délicate. Pour moi, je considérais les choses d'un autre œil : j'y voyois plus d'amour que de désir de mariage. Cependant, quel que fût leur objet, il fut résolu de suivre le plan de la recherche du Fermier *William*, qui, depuis que nous étions établis dans le pays, avoit fait sa cour à ma fille.

CHAPITRE XVII.

Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue & agréable.

COMME je n'envisageois que le bonheur réel de mes enfants, l'assiduité de M. *William* m'avoit plu, parce qu'il avoit une fortune honnête, & qu'il étoit prudent & sincère. Il ne fallut pas lui donner de grands encouragements pour faire revivre sa première passion ; de sorte que deux ou trois jours après, M. *Tornhill* & lui se rencontrerent le soir chez nous, & se regarderent pendant quelque temps avec des yeux de colère. Mais *William* ne de-

voit point d'arrérages à son Seigneur ; en sorte qu'il s'embarrasseoit fort peu de son indignation. *Olivia*, de son côté, jouoit la coquette en perfection , si l'on peut appeler , jouer un rôle , agir d'après son propre caractère , feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. M. *Tornhill* parut tout-à-fait affligé de cette préférence , & nous quitta d'un air pensif ; ce qui me surprit d'autant plus , qu'il étoit en son pouvoir de faire cesser fort aisément la cause de son chagrin , en faisant la déclaration d'une passion honnête ; mais quelque mal à son aise qu'il parût , *Olivia* l'étoit encore davantage. Après ces entrevues avec ses amants , qui furent fort fréquentes , elle cherchoit la solitude pour s'abandonner à sa tristesse. La trouvant un soir dans cet état , après avoir fait ses efforts pour soutenir pendant quelque temps une gaieté feinte :
„ Tu vois , lui dis-je , à présent , mon
„ enfant , que toute ta confiance dans la
„ sincérité de la passion de M. *Tornhill* ,
„ n'a été qu'un rêve : il souffre la riva-
„ lité d'un inférieur , quoiqu'il sache qu'il
„ est en son pouvoir de s'assurer ta pos-
„ session par une déclaration honnête...
„ Oui , papa , me dit-elle , mais je fais qu'il
„ a ses raisons pour différer. Je sais qu'il
„ en a. La sincérité de ses regards & de
„ ses expressions me convainc qu'il m'es-
„ time réellement. Dans peu de temps
„ j'espere qu'il découvrira la générosité

„ de ses sentiments , & vous verrez que
„ l'opinion que j'ai de lui , est plus juste
„ que la vôtre... *Olivia* , ma chère en-
„ fant , lui répondis - je , c'est toi qui as
„ formé & proposé tous les plans qui ont
„ été suivis jusqu'à présent , pour l'ame-
„ ner à une déclaration , & tu ne diras
„ pas que je t'aie gênée en rien ; mais tu
„ ne dois pas attendre que je veuille ja-
„ mais servir d'instrument , pour qu'un
„ honnête homme soit la dupe de ta pas-
„ sion mal fondée. Je te donnerai tout le
„ temps que tu me demanderas , pour ame-
„ ner à une explication ton admirateur pré-
„ tendu ; mais le terme expiré , s'il ne
„ vient point au but , j'exige absolument
„ que la constance de M. *William* soit
„ récompensée. Le caractere que j'ai sou-
„ tenu jusqu'à présent dans la vie , de-
„ mande que je tienne cette conduite : &
„ ma tendresse pour toi , comme pere ,
„ n'influera jamais sur mon intégrité ,
„ comme homme. Nommes donc le jour ,
„ tu le prendras si éloigné que tu vou-
„ dras ; & en même temps instruis M.
„ *Tornhill* du temps précis où j'entends
„ te donner à un autre. S'il t'aime réel-
„ lement , son bons sens lui fera voir ai-
„ sément qu'il n'a qu'un parti à prendre
„ pour ne te pas perdre pour toujours".
Elle agréa cette proposition , dont elle ne
put s'empêcher de reconnoître la justice.
Elle me renouvela sa promesse dans les
termes les plus positifs d'épouser M. *Wil-*

Liam, dans le cas où l'autre seroit insensible; & à la première entrevue, nous fixâmes, en présence de M. *Tornhill*, de ce jour en un mois, le temps de son mariage avec son rival.

Ces mesures vigoureuses semblerent redoubler l'inquiétude de M. *Tornhill*; mais ce qu'*Olivia* elle-même éprouvoit, m'affeestoit insensiblement. Dans ce combat entre sa passion & sa raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, & elle cherchoit toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine se passa sans que son amant fit aucun effort pour mettre obstacle à son mariage. La semaine suivante, il fut aussi assidu, mais il ne s'ouvrit pas davantage. La troisième, il discontinua entièrement ses visites; & ma fille, au-lieu d'en témoigner de l'impatience, sembloit d'une tranquillité pensive, que je prenois pour de la résignation. Pour moi, c'étoit avec la plus grande satisfaction que je pensois que ma fille alloit s'assurer un état aisé & tranquille; & j'applaudissois fréquemment à sa résolution. Quatre jours avant celui fixé pour le mariage, ma petite famille étoit le soir rassemblée autour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, & faisant des projets pour l'avenir. Nous étions ainsi innocemment occupés, riant de toutes les folies qui nous passoient par la tête. „ Eh bien, „ *Mosse*, m'écriai-je, „ nous allons bien- „ tôt, mon garçon, ayoir un mariage

„ dans la famille : qu'est-ce que tu en
„ penses ? quel est ton avis là-dessus ? ...
„ Mon avis, papa, est que tout va fort
„ bien, & je pensois tout-à-l'heure que
„ quand ma sœur *Olivia* sera mariée au
„ Fermier *William*, il nous prêtera alors
„ gratis son pressoir & ses chaudières à
„ brasser (1)... Oh ! sûrement, *Moïse*,
„ il le fera ; & par-dessus le marché, il
„ chantera, pour nous égayer, la chani-
„ son de la mort & de la Dame. Il a
„ appris cette chanson à mon frère *Dick*,
„ dit *Moïse*, & je crois qu'il la chante
„ fort bien... Oui-dal ! repris-je. Qu'il la
„ chante ? Où est *Dick* ? Allons, qu'il
„ chante avec hardiesse ? ... Mon frère
„ *Dick*, répondit le petit *Bill*, vient de
„ sortir tout-à-l'heure avec ma sœur *Oli-
„ via* : mais M^r *William* m'a appris deux
„ chansons ; & si vous voulez, papa, je
„ vous les chanterai. Laquelle aimez-vous
„ mieux, ou du cygne mourant, ou de
„ l'élegie sur la mort d'un chien enrage ? ..
„ L'élegie, mon fils, l'élegie plutôt, lui
„ dis-je, je ne l'ai pas encore entendue.
„ Et vous, ma femme, vous savez que
„ le chagrin ait en g^e donnez-nous une
„ bouteille du meilleur vin de groseilles,
„ pour nous soutenir contre la tristesse.
„ Les élegies m'ont tant fait pleurer der-
„ nièrement, que sans un petit coup pour

(1) En Angleterre, dans les campagnes, pres-
que toutes les familles font leur bière eux-mêmes.

„ m'égayer, je craindrois que celle-ci ne
 „ m'affectât trop. Et toi, *Sophie*, mon
 „ amour, prends ta guitare, & racle un
 „ petit accompagnement à cet enfant?“

ÉLÉGIE sur la mort d'un chien enragé.

Or, écoutez, petits & grands, prêtez l'oreille à ma chanson; & si vous la trouvez courte, elle ne vous tiendra pas long-temps.

Il y avoit un homme à *Islington*, de qui on pouvoit dire que c'étoit un homme qui menoit une fort bonne vie, toutes les fois qu'il se mettoit en prières.

Il avoit une ame tendre & charitable; il faisoit du bien à ses ennemis comme à ses amis; il revêtoit tous les jours celui qui étoit nud, quand il mettoit sur lui ses habits.

Dans cette ville, il y avoit un chien, comme il y en a beaucoup dans ce lieu de toute espece, des matins, des levriers, des épagneuls, & tant d'autres.

Le chien & l'homme furent à abord amis, mais s'étoient brûlés, le chien, pour en venir à son point, devint enrage, & mordit l'homme.

Les voisins effrayés accoururent de toutes les rues des environs, & juroient que le chien avoit perdu l'esprit d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre Chrétien paroif-
 soit à tout le monde dangereuse & mor-

telles; & en même-temps qu'ils juroient que le chien étoit enragé, ils disoient que l'homme en mourroit.

Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna le démentri. L'homme guérit de la morsure, & ce fut le chien qui mourut.

„ C'est un bon garçon que Bill, sur
„ mon honneur; & son élégie peut être
„ appellée justement tragique. Allons,
„ mes enfants, à la santé de Bill. Puisse-
„ t-il devenir un jour Evêque!

„ Je le souhaite de tout mon cœur.
„ s'écria ma femme; & s'il prêche aussi
„ bien qu'il chante, je ne doute pas qu'il
„ n'y parvienne. Toute notre famille, du
„ côté de ma mère, chantoit très-bien:
„ on disoit communément dans le pays,
„ que les *Blenkensops* ne pouvoient ja-
„ mais regarder droit devant eux, ni les
„ *Huggenses* souffler une chandelle; qu'au-
„ cun des *Grograms* ne pouvoient met-
„ tre une chanlon sur l'air, ni aucun des
„ *Majorams* raconter une histoire; mais
„ que pour notre famille... Quoi qu'il
„ en soit, repris-je, la ballade la plus
„ commune me plaît plus, en général,
„ que toutes nos belles *Odes modernes*
„ & toutes ces *Ariettes*, qui, dans un
„ seul couplet, nous pétrifient; & cepen-
„ dant nous louons ces productions, en
„ même-temps que nous les méprisons...
„ Passe le verre à ton frere, *Moïse...* La
„ grande faute des faiseurs d'élégies, c'est

„ qu'ils se désespèrent pour des malheurs
 „ qui ne donnent pas la moindre affliction aux gens sensés. Une Dame perd
 „ son petit chien, & un sot va mettre en
 „ vers la triste aventure.

„ Cela peut être l'usage, dit Moïse,
 „ dans les compositions sublimes; mais
 „ pour les chansons de Renelagh (1),
 „ qui nous parviennent ici, elles sont
 „ parfaitement simples, & toutes jetées
 „ au même moule. Colin rencontre Dolly,
 „ & lui fait présent de quelques fleurs
 „ qu'il acheté à la foire, pour mettre
 „ dans ses cheveux (2). Elle lui donne
 „ en échange un bouquet. Tous deux
 „ vont à l'Eglise, où ils donnent avis
 „ aux nymphes & aux bergers de se marier le plutôt qu'ils pourront (3).

(1) C'est le nom d'un sallon magnifique près de Londres, où l'on va dans la belle saison prendre le thé, & où l'on est amusé par des chants & des symphonies, moyennant un écu par personne.

(2) Les femmes d'Angleterre ne sont pas les moins coquetteries, comme les hommes ne sont pas les plus Philosophes de l'univers. Elles portent sur-tout beaucoup de verre coloré en boucles d'oreilles, colliers, boucles à souliers, &c. Ces morceaux de verre & la gaze sont le principal de leur ajustement.

(3) Ceci est, comme on voit, une satyre sur les chansons Angloises; & l'Auteur a certainement raison. Rien au monde n'est si froid ni si ridiculement ampoulé, que la plus grande partie

„ Et c'est un fort bon avis, m'écriai-
„ je. On m'a dit aussi que ce Renelagh
„ étoit l'endroit du monde où un tel
„ conseil pouvoit être donné le plus à
„ propos; car en même-temps qu'on y
„ engage à se marier, on y fournit aussi
„ des femmes: & c'est sûrement un ex-
„ cellent marché, mon enfant, que celui
„ où on nous instruit de la marchandise
„ dont nous avons besoin, & où on nous
„ la fournit.

„ Oui, mon pere, reprit *Moïse*, & je
„ ne connois que deux marchés en Eu-
„ rope pour les femmes; Renelagh en An-
„ gleterre, & Fontarabie en Espagne. Le
„ marché d'Espagne ne tient qu'une fois
„ l'année; mais le nôtre tient tous les
„ soirs.

„ Tu as raison, mon fils, reprit sa
„ mere, la vieille Angleterre (1) est le
„ pays du monde le plus commode aux

de ces chansons: au reste, ce manque de na-
turel & de finesse dans ces petits ouvrages,
n'est-il pas plutôt une vertu qu'un défaut dans
un peuple de Philosophes?

(1) Cette épithète, *vieille*, est une expression
d'affection & d'attachement pour leur pays, que
les Anglois employent quelquefois quand ils
parlent de la préférence de leur pays sur les
autres. Elle peut tirer son origine de la distinc-
tion qu'ils font quelquefois dans le cas de faire
de leur pays avec celui de la nouvelle-Angleterre
en Amérique.

„ hommes pour trouver des femmes...
„ Et aux femmes pour gouverner leurs
„ maris, dis-je, en l'interrompant. Car
„ c'est un commun proverbe, que si l'on
„ bâtissait un pont sur la mer, toutes
„ les femmes du continent viendroient
„ chez nous pour prendre modèle sur les
„ nôtres.

„ Mais, ma femme, donnez-nous une
„ autre bouteille; & *Moïse* va nous don-
„ ner une belle chanson. Quelles grâces
„ n'avons-nous pas à rendre au ciel pour
„ la tranquillité, la santé & les nécessi-
„ tés de la vie, qu'il veut bien nous ac-
„ corder! Je m'estime à présent plus heu-
„ reux que le plus grand Monarque de
„ l'univers: il n'a pas un si bon feu, ni
„ des visages si gais près de lui. Oui, ma
„ chère femme, nous commençons à vieil-
„ lir; mais le soir de notre vie a toutes
„ les apparences d'être heureux. Nos an-
„ cêtres ont vécu sans reproche; & nous
„ laisserons après nous des enfants hon-
„ nêtes & vertueux. Ils seront notre sup-
„ port pendant notre vie; & après notre
„ mort, ils transmettront notre honneur
„ sans tache à leur postérité... Allons,
„ mon fils, nous attendons ta chanson:
„ il faut que nous fassions *chorus*... Mais
„ où est ma chère *Olivia*? Sa voix est si
„ douce & si agréable dans un concert!
„ A peine avois-je prononcé ces mots,
„ que *Dick* entra en courant... Oh! papa,
„ papa, elle est en allée; ma sœur *Olivia*

„ est en allée pour toujours... En allée,
„ mon enfant?... Oui, elle est en allée
„ avec deux Messieurs dans une chaise
„ de poste : l'un d'eux l'embrassoit &
„ la caressoit, en l'assurant qu'il mour-
„ roit pour elle; & elle croit bien fort,
„ en disant qu'elle vouloit retourner : mais
„ après l'avoir pressée de nouveau, elle
„ est entrée dans la chaise, & a dit : Oh!
„ que va devenir mon pauvre papa, quand
„ il faura que je suis perdue?... Il ne
„ nous reste donc plus à présent, mes en-
„ fants, m'écriai-je, que d'être miséra-
„ bles; car nous n'aurons plus un seul mo-
„ ment de joie dans notre vie. Que la
„ vengeance éternelle du ciel puisse ac-
„ cabler cet infâme qui me ravit mon en-
„ fant! Sûrement Dieu m'exaucera, & le
„ punira, pour m'arracher ainsi un enfant
„ si sage, si vertueux que je conduisois
„ au ciel. Hélas! mon enfant, tu vas être
„ misérable, & déshonorée... Oh! mon
„ cœur est déchiré... Mon pere, s'écria
„ mon fils, est-ce là votre courage?...
„ Mon courage? mon enfant. Oui, tu
„ vas voir que j'en ai. Qu'on m'apporte
„ mes pistolets? Je veux poursuivre le
„ traître; je le poursuivrai jusqu'au bout
„ du monde. Il verra que, quoique vieux,
„ je suis encore son homme. Le coquin,
„ le scélérat!"... En disant ceci j'avois
„ pris mes pistolets, quand ma pauvre fem-
„ me, dont les passions étoient aussi fortes
„ que les miennes, me prenant entre ses

bras : „ Mon cher, mon cher, s'écria-t-elle, la bible est actuellement la seule arme qui convienne à ton âge. Ouvre ce livre saint, & apprends à y supporter ton malheur en patience; car il a indigneusement trompé ”. Sa douleur l'empêcha d'achever. „ Certes, mon père, me dit mon fils, après une petite pause, je crois que votre colère est trop violente, & qu'elle est hors de propos. Vous devriez être le consolateur de ma mère; & vous augmentez son affliction. Ce n'est pas bien fait à vous, à un homme de votre caractère, de maudire personne, même votre plus grand ennemi. Vous ne deviez pas maudire ce scélérat, quelque scélérat qu'il soit... Je ne l'ai pas maudit, mon enfant : l'ai-je maudit?... Oui, mon père, vous l'avez maudit, vous l'avez maudit deux fois.... Le Ciel veuille donc lui pardonner, & à moi aussi, si je l'ai maudit. Je vois bien à présent, mon fils, qu'il falloit que ce fût une charité plus qu'humaine, que celle qui nous enseigna à bénir nos ennemis. Le Ciel soit bénî pour le bien qu'il m'a donné, & pour celui qu'il m'a ôté. Mais ce n'est pas, non ce n'est pas un malheur ordinaire que celui qui peut arracher des larmes de ces yeux qui n'ont pas pleuré depuis tant d'années. Ma chère enfant!... m'enlever ma chère enfant!... Que la malédiction puisse

„ tomber !... Que le Ciel me pardonne
„ ce que j'allois dire ! Tu te souviens , ma
„ chere amie , combien elle étoit sage ,
„ qu'elle étoit toute charmante. Jusqu'à
„ ce malheureux moment , tout son soin
„ étoit de nous plaire. Que n'est-elle morte
„ auparavant ? Mais elle est en allée ! l'hon-
„ neur de notre famille est souillé ! Non ,
„ ce n'est plus dans ce monde que j'ai
„ de bonheur à espérer. Mais , mon en-
„ fant , tu les a vu partir : peut-être il l'a
„ enlevée de force. S'il l'a enlevée de for-
„ ce , elle peut être innocente... Non ,
„ mon pere , s'écria l'enfant , il l'embras-
„ soit seulement , il l'appelloit son ange :
„ elle pleuroit beaucoup , & elle s'appuyoit
„ sur son bras ; & la chaise a couru très-
„ fort. C'est une ingrate créature , s'écria
„ ma femme , à qui ses pleurs permet-
„ toient à peine d'articuler , de nous tra-
„ iter ainsi. Nous ne l'avons jamais gênée
„ dans son inclination. La malheureuse
„ a ainsi quitté ses parents , sans qu'ils
„ lui en ayant donné le moindre sujet ,
„ pour conduire vos cheveux blancs au
„ tombeau , où je ne tarderai pas à vous
„ suivre ”.

Ce fut ainsi que cette nuit , la premiere pour nous d'un malheur réel , se passa en complaintes amères , & en accès d'enthousiasme mal soutenus. Je résolus cependant de trouver le ravisseur par-tout où il pût être , & de lui reprocher sa bassesse. Le lendemain , notre malheureuse fille man-

quoit au déjeuner, où elle avoir coutume d'inspirer la joie & la gaieté à toute la famille. Ma femme continua, comme elle avoit déjà fait, à soulager son cœur par des reproches. „ Jamais, s'écria-t-elle, „ cet opprobre de notre famille ne souillera cette innocente habitation par sa présence. Je ne veux jamais l'appeler davantage ma fille. Non, que la coquine vive avec son coquin de séducteur : elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus.

„ Femme, repris-je, ne parlez pas si durement. Je déteste sa faute autant que vous ; mais cette maison & ce cœur seront toujours ouverts à une pauvre pêcheresse repentante. Plutôt elle reviendra de son égarement, plus elle sera la bien-venue. Le plus juste peut faire une première faute ; l'artifice peut persuader ; la nouveauté surprendre par ses charmes. Une première faute est l'enfant de la simplicité ; mais toutes les autres sont la production du crime. Oui, vous dis-je, la malheureuse créature sera toujours la bien-venue dans ce cœur & dans cette maison, fut-elle souillée par mille vices. Je veux encore entendre l'harmonie de sa voix ; je veux encore la presser tendrement dans mon sein, si je trouve en elle de la repentance. Mon fils, apporte-moi ma Bible & mon bâton : je veux aller à sa poursuite, quelque part qu'elle soit ;

„ soit ; & si je ne puis prévenir sa honte ,
„ je puis au moins arrêter la continua-
„ tion du désordre.

C H A P I T R E X V I I I .

Poursuite d'un pere pour ramener à la vertu son enfant.

Q UOIQU'E l'enfant ne pût pas dépeindre la personne qui avoit donné la main à sa sœur pour monter dans la chaise de poste , cependant mes soupçons tombèrent entièrement sur notre jeune Seigneur , dont le caractere n'étoit que trop connu pour ces sortes d'intrigues. Je tournai donc mes pas vers le château de Tornhill , résolu de lui faire les reproches qu'il méritoit , & de ramener ma fille , si je le pouvois. Mais avant que d'ayoir gagné le château , je rencontrais un de mes paroissiens , qui me dit qu'il avoit vu une jeune Demoiselle qui ressembloit beaucoup à ma fille , dans une chaise de poste avec un Monsieur que , par la description , je ne pus juger autre que M. Burchell , & qu'ils courroient très-fort. Cette information ne me satisfit point du tout. J'allai donc chez le Chevalier ; & quoiqu'il fût fort matin , j'insistai pour lui parler sur le champ. Je le vis bientôt paroître avec l'air le plus ouvert & le plus aisé. Il me parut

1. Partie.

G

extrêmement surpris de l'évasion de ma fille, protestant sur son honneur, qu'il n'y avoit point la moindre part. Je blâmai alors mes premiers soupçons; & je n'eus plus d'autre personne sur qui les fixer, que M. *Burchell*, avec lequel je me ressouvins alors qu'elle avoit eu depuis peu plusieurs conversations particulières. Mais je n'eus plus lieu de douter de sa bassesse, quand une autre personne m'apprit que lui & ma fille étoient actuellement allés aux eaux, environ à trente milles (1) de-là, où il y avoit une grande compagnie. Sur cet avis, je résolus de les poursuivre à cet endroit. Je marchai bon pas, & je m'informai à plusieurs personnes le long du chemin, si on les avoit vus, sans en rien apprendre. Mais en entrant dans la ville, je rencontraï une personne à cheval, que je me rappellai avoir vu chez le *Chevalier*, qui m'assura que si j'atlois jusqu'à l'endroit des courses, qui n'étoit qu'à trente milles plus loin, je les y trouverois infailliblement; qu'il les avoit vus danser aux eaux cette nuit; & que toute l'assemblée avoit été charmée des graces de ma fille. Je pris donc le lendemain de bon matin le chemin du lieu des courses, & j'y arrivai vers les quatre heures de l'après-midi. La compagnie y étoit

(1) Trois milles d'Angleterre font une lieue de France.

fort brillante, & tout le monde étoit très-occupé à continuer le divertissement. Quelle différence d'eux à moi, qui venoïs pour retrouver un enfant qui s'étoit écarté du chemin de la vertu ! Je crus appercevoir M. *Burchell* à quelque distance de moi ; mais, comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai, il se mêla dans la foule, & il me fut impossible de le revoir. Je réfléchis alors qu'il feroit inutile de poursuivre ma recherche plus loin ; & je résolus de m'en retourner à la maison retrouver une famille innocente à qui ma présence étoit nécessaire. Mais l'agitation de mon esprit & la fatigue du voyage me causerent une fièvre, dont je sentis les symptômes avant de quitter les courses. C'étoit un nouvel accident fort embarrassant, me trouvant alors à soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai donc dans un petit cabaret qui étoit hors du chemin, dont l'apparence annonçoit qu'il étoit la retraite ordinaire de l'indigence & de la frugalité ; & là, je pris un lit pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. Je languis dans cet endroit environ trois semaines. A la fin, mon tempérament prit le dessus ; mais je n'avois pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que me causoit cette dernière circonstance, auroit pu occasionner une rechute, si je n'avois été assisté par un voyageur qui entra par hasard dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme étoit jus-

tement l'honnête Libraire près St. Paul, qui a écrit tant de petits livres pour les enfants. Il s'appelloit lui-même leur ami; mais il étoit en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas plutôt entré, qu'il pensa à s'en aller; car il avoit toujours quelques affaires de la dernière importance; & il étoit alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire d'un certain M. *Thomas Trip*. Je reconnus aussitôt le bon-homme à sa face bourgeonnée; car il avoit publié mes écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quelqu'argent que je promis lui rendre à mon retour chez moi. Je quittai donc l'hôtellerie; & comme j'étois encore faible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé & ma tranquillité ordinaire étoient presqu'entièrement rétablies; & je condamnois alors mon orgueil qui m'avoit fait révolter contre la Providence qui me châtioit. L'homme connaît bien peu les malheurs qui sont au-dessus de ses forces, jusqu'à ce qu'il vienne à les éprouver: de même, l'ambitieux, qui voit tout brillant d'en-bas, trouve, à mesure qu'il monte, que chaque pas qu'il fait, lui découverre quelque désagrément caché qu'il n'avoit pas prévu; de même, par l'effet de la disposition naturelle de notre esprit toujours occupé à chercher des amusements dans quelque situation qu'il se trouve, le malheureux, à mesure qu'il descend dans

l'abyme du malheur qui , vu la hauteur où regne le plaisir , lui paroist ténébreux & horrible , trouve quelque chose qui le flatte & qui le surprend. A mesure que nous descendons , les objets s'éclaircissent , des perspectives inattendues nous amusent , & les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténèbres qui les environnent.

Il y avoit deux heures que je marchois , quand j'apperçus de loin une voiture qui me parut être un charriot couvert. Je résolus de l'atteindre , mais quand j'en fus pres , je reconnus que c'étoit un charriot qui voituroit les décorations , les habits & les bagages d'une troupe de comédiens de campagne au village voisin , où ils devoient représenter. Il n'y avoit que le charretier qui conduisoit , & un des comédiens dans le charriot , parce que les autres ne devoient arriver que le lendemain. Bonne compagnie en chemin , dit le proverbe , le rend plus court. J'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien ; & comme j'avois eu moi-même autrefois quelques talents pour le théâtre , je fis une petite dissertation sur ce sujet , avec ma liberté ordinaire. Mais , comme j'étois fort peu instruit de l'état actuel du théâtre , je demandai quels étoient les Auteurs dramatiques à présent en vogue , quels étoient les *Drydens* & les *Otways* (1)

(1) Deux Auteurs dramatiques estimés.

du jour? „ Je crois , Monsieur , répondit le Comédien , que peu de nos Auteurs d'aujourd'hui se croiroient honnés d'être comparés aux Auteurs que vous nommés. La maniere d'écrire de Dryden & de Rowe est à présent tout-à-fait hors de mode. Notre goût a remonté d'un siecle. Fletcher , Ben Jonson , & Shakespear (1) sont les seuls Auteurs dont on représente les pieces... Comment , m'écriai-je , est-il bien possible que notre siècle puisse s'amuser avec le vieux langage , les mauvaises plaisanteries & les caractères outrés qui abondent dans ces pieces?... Monsieur , répondit mon compagnon de voyage , le public ne s'embarrasse ni du langage , ni de la plaisanterie , ni des caractères. Ce n'est pas là son objet : il va au spectacle pour s'amuser ; & il se trouve fort heureux , quand il peut avoir une pantomime à l'abri du nom de Shakespear ou de Ben Jonson (2) ... En sorte donc , repris-je ,

(1) Ces Auteurs vivoient dans le seizième siècle , & les précédents dans le dix-septième.

(2) Les grandes pieces sont suivies , en général , sur le théâtre de Londres , d'une pantomime ; & comme le bas peuple va beaucoup plus au spectacle en Angleterre qu'en France , il faut des amusements qui soient à la portée de cette espèce de spectateurs : c'est pourquoi

„ je suppose que nos Ecrivains modernes s'attachent plutôt à imiter la ma-

le sujet de ces sortes de pantomimes est presque toujours quelque *Féerie*, pleine d'action & de tours dans le goût des pieces italiennes. On ne manque jamais, pour les rendre plus amusantes, d'y introduire un François qui vient pour épouser une fille de Pantalon, & qui est berné & supplanté par Arlequin qu'elle lui préfère. Le François est représenté maigre, hâve, frisé à l'oiseau royal, avec de grandes manchettes qui lui tombent sur le bout des doigts, mais sans corps de chemise; un petit galon étroit sur un habit fort sec, des jarretières de galon, avec un gland qui lui pend à la moitié des jambes. Quand il tire son mouchoir, on voit toujours tomber de sa poche quelques croûtes de pain, & quelque membre de volaille à demi-rongé, qu'il a sauvé du dernier repas où il s'est trouvé. Le valet répond au maître: il est toujours représenté déguenillé & affamé, recevant à la porte de la maison où son maître entre, quelques vieux restes de cuisine, qu'il dévore avec avidité, ou bien on lui fait disputer quelques os avec les chiens. Il est ordinairement patient; car il se laisse souffrir, cracher au visage, donner des coups de pied au cul tout le long de la pièce, sans témoigner de ressentiment. Ces sortes de pieces se donnent six fois la semaine, parce qu'il n'y a pas de spectacle le Dimanche; & elles amusent beaucoup.

Le goût des Directeurs essaie quelquefois de substituer d'autres amusements à ceux-là. Par exemple, depuis peu, M. Garrick a donné sur

„ niere de *Shakespear*, que la nature...
 „ Pour vous dire la vérité, reprit mon
 „ compagnon, je crois qu'ils n'imitent
 „ ni l'un ni l'autre; & le public n'exige
 „ pas cela d'eux. Ce n'est pas la maniere
 „ de traiter le sujet; mais la quantité
 „ d'actions, d'attitudes & de gestes qu'on
 „ peut y introduire, qui attire les ap-
 „ plaudissements. Je connois une piece
 „ qui ne contenoit pas une seule plai-
 „ sante, qui est devenue la favorite du
 „ public, parce qu'il y avoit beaucoup
 „ de haussements d'épaules; & une au-
 „ tre, dont la chute fut prévenue par un
 „ accès de colique que le Poëte y avoit
 „ placé. Non, Monsieur, les pieces de
 „ *Congreve* & de *Farguhar* ont trop d'es-
 „ prit pour le goût présent. Notre dia-
 „ logue actuel est bien plus naturel".

Pendant la conversation, l'équipage de
 la troupe ambulante arriva au village qui,
 à ce qu'il parut, avoit été instruit de no-
 tre arrivée, & qui étoit sorti pour nous
 considérer; car mon compagnon observa
 que les comédiens de campagne avoient
 toujours beaucoup plus de spectateurs de-
 hors que dedans. Je ne fis pas réflexion
 à l'indécence qu'il y avoit de me trouver

son théâtre le *Devin du Village*, traduit mot pour
 mot du Français; mais cela ne prend pas. On
 trouve l'intrigue trop simple, & la musique trop
 plate.

en pareille compagnie, jusqu'à ce que j'eusse apperçu la canaille s'attrouper au-
tour de nous. Je me réfugiai donc au plus
vite dans le premier cabaret qui se pré-
senta, où je fus introduit dans la salle
commune. J'y fus aussi-tôt accosté par un
homme fort bien mis, qui me demanda
si j'étois le chapelain de la troupe, ou
si c'étoit mon habit de caractere pour la
piece, que je portois. Lui ayant dit le
fait, & que je n'appartenois pas à la trou-
pe, il eut la complaisance de m'inviter,
moi & le comédien, à prendre notre part
d'une jatte de punch avec lui; & pendant
que nous le vuidâmes, il parla politique
avec tant de véhémence & d'intérêt, que
je ne le pris pour rien moins que pour
un membre du Parlement; mais ma con-
jecture fut confirmée, quand, après avoir
demandé ce qu'il y avoit pour souper
dans le cabaret, & n'ayant pas été con-
tent de ce qui y étoit, il insista pour que
le comédien & moi nous vinssions souper
chez lui; ce que j'acceptai après quel-
ques instances.

CHAPITRE XIX.

Description d'une personne mécontente du Gouvernement, qui craint la perte des droits de la Nation.

La maison où nous allions, n'étant qu'à une petite distance du village, celui qui nous invitait nous dit que comme le carrosse n'étoit pas prêt, il nous y conduisroit à pied; & nous arrivâmes bientôt à une des plus belles maisons de campagne que j'eusse jamais vue. L'appartement où l'on nous introduisit étoit très-élégamment orné, & à la moderne. Notre hôte sortit pour donner ses ordres pour le souper; & le Comédien me fit entendre par un clin d'œil, que nous étions en bonheur ce jour-là. Lorsqu'on eut servi un souper magnifique, deux Dames dans un déshabillé aisément entrerent, & la conversation commença avec beaucoup de gaieté. La politique étoit le sujet sur lequel notre hôte s'étendoit principalement; car il assuroit que la liberté étoit tout-à-la-fois sa gloire & sa terreur. Quand le couvert fut levé, il me demanda si j'avois lu le dernier *Moniteur* (1); sur quoi lui ayant

(1) C'est le nom d'un Papier politique périodique.

répondu que non : mais vous avez vu au moins l'*Auditeur* (1) ? je suppose.... Non, Monsieur, ni l'un ni l'autre, répondis-je.... „ Cela est étrange, très-étrange ! reprit mon hôte. Pour moi, „ je lis tous les papiers politiques qui paroissent : le *Daily*, le *Public*, le *Ledger*, la *Chronicle*, le *London Evening*, le *Whitehal Evening*, les dix-sept *Magasins*, & les deux *Revues* (2); & quoique tous les Ecrivains de ces différents ouvrages se détestent lés uns les autres, je les aime tous. La liberté, Monsieur, la liberté est la gloire d'un Anglois ; & par mes *mines de Cornouaille*, j'en respecte les protecteurs... En ce cas, m'écriai-je, j'espere que vous respectez le Roi.... Oui, reprit mon hôte, quand il fait ce que nous désirons; mais s'il se comporte comme il a fait dernièrement, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je

(1) Nom d'un autre Papier de la même espece.

(2) Tous ces noms sont des noms de Papiers publics qui paroissent à Londres chaque jour, & des Journaux qui paroissent tous les mois. Parmi un fatras d'impertinentes, de fausses nouvelles, d'histoires rebattues & données pour nouvelles, dont ils sont farcis, il se trouve quelquefois d'excellentes discussions politiques, littéraires, morales, ou des plaiſanteries ingénieuses qui les soutiennent.

„ ne dis rien , je me contente de penser.
„ Il y a beaucoup de choses qui auroient
„ été mieux , si je les avois dirigées. Je
„ crois qu'il n'y a pas eu assez d'avis :
„ il devroit prendre conseil de chaque
„ personne qui voudroit lui en donner ;
„ & alors tout en iroit mieux.

„ Je voudrois , repris-je , que ces donneurs d'avis qu'on ne demande pas ,
„ fussent mis au pilori. C'est le devoir
„ des honnêtes gens , d'affirmer le côté
„ le plus foible de notre constitution ,
„ ce pouvoir sacré de la Royauté qui a
„ été en déclinant depuis quelques années , & qui perd l'influence qu'il devroit avoir dans l'Etat. Mais une foule
„ d'ignorants crient toujours à la liberté ;
„ & s'ils ont quelque poids , ils le mettent bassement dans le côté de la balance qui penche déjà.

„ Comment , s'écria une des Dames ,
„ ai-je vécu pour voir quelqu'un d'assez abject , d'assez méprisable , pour être
„ ennemi de la liberté , & défenseur des tyrans ? La liberté ! ce don précieux
„ du Ciel , ce privilége glorieux des Bretons .

„ Est-il bien possible , s'écria , de son côté , notre hôte , qu'on trouve aujourd'hui des Avocats défenseurs de l'esclavage ? des hommes capables d'abandonner honteusement les priviléges des Bretons ? Peut-il y avoir , Monsieur ,
„ quelqu'un d'assez lâche pour cela ?

„ Non, Monsieur, répliquai-je, je suis
„ pour la liberté, cet attribut de Dieu ;
„ pour la glorieuse liberté, ce sujet des
„ déclamations modernes. Je voudrois que
„ tous les hommes fussent Rois. Je voul-
„ drois être Roi moi-même. Nous avons
„ tous une même prétention au trône ;
„ nous sommes tous originairement égaux.
„ Telle est mon opinion, & telle fut au-
„ trefois celle d'une espece d'honnêtes
„ gens qu'on appelloit *Levelters* (1). Ils
„ essayèrent de s'ériger en une société,
„ où tous seroient également libres. Mais,
„ hélas ! cela ne pouvoit jamais réussir,
„ car parmi eux, il y avoit des indivi-
„ dus, les uns plus forts, les autres plus
„ fins ; & ceux-là devinrent maîtres du
„ reste. Car il est aussi sûr, comme il l'est
„ que votre postillon ne monte vos che-
„ vaux que parce qu'il est un animal plus
„ fin qu'eux, qu'un autre animal, plus
„ fin ou plus fort que lui, lui montera
„ sur les épaules à son tour. Puisqu'il est
„ donc nécessaire que l'homme soit sou-
„ mis à quelqu'un, & que les uns soient
„ nés pour commander, & les autres
„ pour obeir, la question est de savoir,

(1) Ce mot ne pourroit se rendre en notre langue que par celui de *Nivelleurs*, en y attachant l'idée de gens qui mettent de niveau.

Il y a eu en Angleterre une faction qui a porté ce nom.

„ puisqu'il doit y avoir des maîtres, s'il
„ vaut mieux les avoir dans la même
„ maison avec nous, ou dans le même
„ village, ou plus loin encore, dans la
„ capitale? Pour moi, Monsieur, com-
„ me je hais naturellement la présence
„ d'un maître, plus il est loin de nous,
„ plus je suis content. La majeure partie
„ du monde est aussi de mon avis. On a
„ unanimement élu un Roi, dont l'élec-
„ tion, d'un côté, diminue le nombre
„ de petits tyrans qu'il y auroit eu, &
„ éloigne la tyrannie, le plus loin possi-
„ ble, du plus grand nombre du peuple.
„ Ceux qui étoient des tyrans avant l'é-
„ lection d'un Roi, sont naturellement
„ ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus
„ d'eux, & dont le poids est supérieur au
„ leur sur les ordres inférieurs de l'Etat.
„ C'est pourquoi il est de l'intérêt parti-
„ culier des Grands de diminuer autant
„ qu'ils peuvent, l'autorité royale, parce
„ que naturellement tout ce qu'ils lui en-
„ levent, leur retourne; & tout ce qu'ils
„ ont à faire dans l'Etat, c'est de miner
„ en-dessous, autant qu'ils peuvent, le
„ maître général, pour reprendre leur au-
„ torité primitive. Or, un Etat peut être
„ tel dans sa constitution, ses loix telle-
„ ment ordonnées & ses sujets, riches &
„ puissants, tellement intentionnés, que
„ tout conspire à détruire la monarchie.
„ Si les circonstances de l'Etat sont tel-
„ les, par exemple, qu'elles favorisent

„ l'accumulation des richesses, & rendent
„ ceux qui sont déjà opulents, encore
„ plus riches, leur force & leur ambi-
„ tion s'accroîtront en même-temps. Or,
„ une accumulation de richesses arrive
„ nécessairement dans un Etat qui tire
„ plus de richesses du commerce exté-
„ rieur que de son industrie intérieure;
„ car il n'y a que les riches qui puissent
„ faire avec avantage le commerce exté-
„ rieur; & ces gens ont en même-temps
„ tout le produit de l'industrie intérieure;
„ en sorte que le riche dans un tel Etat,
„ a deux sources pour amasser des riches-
„ ses, pendant que le pauvre n'en a
„ qu'une. C'est par ce moyen qu'on a
„ toujours vu les richesses s'accumuler
„ dans les Etats commerçants; & ces Etats
„ sont tous devenus par la suite aristocra-
„ tiques. Outre cela, les loix mêmes d'un
„ pays peuvent contribuer à cette accu-
„ mulation excessive de richesses dans les
„ mains des particuliers. Comme, par
„ exemple, quand les liens naturels qui
„ unissent les riches & les pauvres, sont
„ rompus, & qu'il est réglé que les riches
„ ne se marieront qu'entre eux; ou quand
„ les gens sages seront prévenus de ser-
„ vir leur pays comme Conseillers, uni-
„ quement à cause de leur manque d'opé-
„ lence, & que par ce moyen on rend
„ les richesses l'objet de l'ambition d'un
„ homme prudent, je dis que par ces
„ moyens & autres semblables, les riches-

„ ses s'accumuleront. Le possesseur de ces
„ richesses accumulées, quand il s'est pro-
„ curé les nécessités & les plaisirs de la
„ vie, ne peut employer le superflu de sa
„ fortune qu'à chercher à acquérir du pou-
„ voir; ce qui veut dire en d'autres ter-
„ mes, à se faire des sujets, en achetant
„ la liberté des indigents ou des ames ve-
„ nales; d'hommes enfin qui veulent bien,
„ pour du pain, souffrir la tyrannie près
„ d'eux. C'est ainsi que chaque homme
„ opulent ramasse en général, autour de
„ lui un cercle du plus pauvre peuple;
„ & l'Etat abondant en richesses accumu-
„ lées, peut être comparé au système de
„ Descartes, où chaque globe est entouré
„ de son tourbillon propre. Cependant
„ ceux qui veulent bien se soumettre à se
„ mouvoir ainsi dans le tourbillon d'un
„ Grand, ne peuvent être que des gens
„ disposés à l'esclavage, la canaille, dont
„ l'ame est formée pour la servitude, &
„ qui ne connaît de la liberté que le nom.
„ Mais il y aura encore un plus grand
„ nombre d'hommes hors de la sphère de
„ l'influence des opulents: j'entends cet
„ ordre de citoyens qui ont trop de for-
„ tune pour se soumettre au pouvoir de
„ leur voisin; & qui cependant n'en ont
„ pas assez pour s'ériger eux-mêmes en
„ tyrans. C'est dans cet état mitoyen que
„ se trouvent communément les arts, la
„ prudence & les vertus de la société:
„ c'est cet ordre seul qui est le conserva-

„ teur de la liberté, & qu'on peut appeler le peuple. Or, il peut arriver que cet ordre mitoyen perde toute son influence dans l'Etat, & que sa voix soit étouffée par celle de la canaille; car si la fortune, nécessaire aujourd'hui pour procurer seule le droit de donner sa voix dans les affaires d'Etat, est dix fois moindre que celle qui a été jugée nécessaire au temps que la constitution s'est formée, il est évident qu'alors un plus grand nombre de la canaille entrera dans le système politique; & que se mouvant toujours dans la sphère des Grands, ils iront où la grandeur les dirigea. Dans un tel Etat, tout ce que l'ordre mitoyen a donc à faire, est de conserver & de défendre avec le plus grand soin les droits & les prérogatives d'un seul maître; car le Prince divise le pouvoir des riches, & empêche les Grands de tomber avec un poids supérieur sur l'ordre qui est au-dessous d'eux. L'ordre mitoyen peut être comparé à une ville dont les opulents forment le siège, & que le Prince se hâte de secourir. Tant que les assiégeants sont dans la crainte de l'ennemi extérieur, il est naturel qu'ils offrent à la ville les conditions les plus avantageuses; qu'ils flattent les assiégés de paroles, & qu'ils leur promettent des priviléges. Mais si une fois ils défont le Prince, les murailles de la ville, ne seront plus qu'une foible défense

pour les habitants. On voit ce qu'ils doivent attendre, en considérant la Hollande, Genes & Vénise, où les loix gouvernent les pauvres, & où les riches gouvernent les loix. Je tiens donc, & je donnerois ma vie pour la monarchie, pour ce pouvoir sacré de la monarchie; car s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le Souverain, l'oint du Seigneur; & toute atteinte portée à son pouvoir dans la guerre comme dans la paix, est une atteinte réelle portée aux libertés des sujets. Les mots de liberté, de patriotisme, de Bretons, ont déjà trop opéré: il est à souhaiter que les vrais enfants de la liberté empêchent qu'ils n'opèrent davantage. J'ai connu dans mon temps beaucoup de ces vaillants champions de la liberté; & cependant, je ne m'en rappelle pas un seul qui, dans son cœur & dans sa famille, ne fût un tyran".

Je m'aperçus que ma chaleur sur la matière avoit allongé ma harangue au-delà des bornes de la politesse. Mais l'impatience de mon hôte qui avoit fait souvent des efforts pour m'interrompre, ne put se contenir plus long-temps. „Ainsi donc, dit-il, c'est un Jésuite sous les habits d'un Ministre que je trouve avoir à ma table; mais de par toutes les *mines de charbon de Cornouaille*, il décampera d'ici, comme je m'appelle *Wilkinson*". Je sentis alors que j'avois été trop loin,

je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avois parlé. „ Pardon ! s'écria-
„ t-il en fureur, dix mille excuses n'ob-
„ tiendroient pas vorre pardon pour de
„ tels principes. Abandonner la liberté,
„ la propriété, est, comme dit le Gaze-
„ tier, tendre le dos avec bassesse pour
„ recevoir le bât.... Monsieur, j'exige
„ que vous sortiez tout-à-l'heure de cette
„ maison, si vous voulez qu'il ne vous
„ arrive pas pire. Je l'exige”.... J'allois
recommencer mes remontrances, quand
nous entendîmes un laquais frapper à la
porte. Les deux Dames de la compagnie
s'écrierent aussi-tôt, avec un air d'inquié-
tude : Ah ! mord... c'est notre maître &
notre maîtresse qui rentrent. Je connus
alors que l'homme qui nous traitoit, n'é-
toit que le sommelier de la maison, qui,
dans l'absence de son maître, avoit eu en-
vie de se donner les airs de faire le maître
pour quelque temps. Et, à dire vrai, il
parloit aussi bien politique que la plupart
des Gentilshommes de campagne. Mais
rien ne peut exprimer quelle fut ma con-
fusion, quand je vis le maître & son épouse
entrer; & leur surprise ne fut pas moin-
dre que la nôtre, de trouver chez eux
telle compagnie, & si bonne chere. „ Mes-
„ sieurs, dit le véritable maître de la mai-
„ son, à moi & à mon compagnon, votre
„ très-humble serviteur; mais je vous
„ proteste que la faveur que vous me fai-
„ tes est si grande, que je ne fais com-

„ ment vous en remercier ”. Quelqu’innat-
tendue que notre compagnie lui parût, la
fièvre ne l’éroit pas moins pour nous; &
je restois muet, en réfléchissant sur mon
inconséquence, quand je vis entrer après
eux dans la chambre, Miss *Arabella Wil-
mot*, qui avoit été autrefois destinée à mon
fils *Georges*, mais dont le mariage avoit
été rompu par l’incident que j’ai rapporté
précédemment. Dès qu’elle me vit, elle
vint se jeter dans mes bras, avec les lignes
de la joie la plus vive. „ Mon cher Mon-
sieur, s’écria-t-elle, quel heureux ha-
sard nous procure le plaisir de votre
visite? Je suis sûre que mon oncle &
ma tante seront charmés de savoir qu’ils
ont pour hôte l’honnête Docteur *Prim-
rose* ”. En entendant mon nom, le Mon-
sieur & la Dame s’avancèrent, & me dirent
que j’étois le bien-venu, de la maniere la
plus polie & la plus affable. Ils ne purent
s’empêcher de sourire en apprenant l’his-
toire de ma visite; mais ils vouloient met-
tre dehors, sur le champ, le malheureux
fommetier: cependant ils lui pardonnerent
à ma priere.

M. *Arnold* & son épouse, qui étoient
les maîtres de la maison où j’étois, insis-
terent pour que je restasse chez eux quel-
ques jours; & comme leur niece, ma
charmant pupille, dont mes instructions
avoient, en quelque façon, formé l’ef-
prit, se joignit à eux, j’acceptai cette
nuit. On me donna une chambre à cou-

cher magnifique; & le lendemain matin, de bonne heure, Miss *Wilmot* me fit prier d'aller me promener avec elle dans le jardin, qui étoit décoré dans le goût moderne. Après qu'elle m'eut fait voir, pendant quelque temps, les beautés de l'endroit, elle me demanda, d'un air désintéressé, s'il y avoit long-temps que je n'avois reçu des nouvelles de mon fils *Georges*. „ Hélas, Madame, m'écriai-je, „ voilà trois ans qu'il est absent, sans „ m'avoir écrit, ni à aucun de ses amis. „ J'ignore où il est, peut-être ne le re- „ verrai-je plus, non plus que le bon- „ heur. Non, ma chère Demoiselle, nous „ ne reverrons plus ces heures agréables „ que nous passions au coin de notre feu „ à *Wakefield*. Ma petite famille com- „ mence à se disperser, & non-seulement „ la pauvreté, mais le déshonneur tom- „ bent sur nous ”. Le bon cœur de Miss *Wilmot* ne lui permit pas d'entendre ce récit, sans verser des larmes; & comme je vis sa sensibilité, je n'entrai pas dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi de trouver que le temps n'avoit point changé ses affections, & qu'elle avoit refusé plusieurs partis qui lui avoient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me promena dans tous les endroits où l'on avoit fait des augmentations & des embellissements, me montrant les différentes allées, les bosquets,

& prenant occasion, sur chaque objet, de me faire quelque question relative à mon fils. Nous employâmes ainsi la matinée, jusqu'au temps où l'on vint nous avertir pour le dîner. Nous y trouvâmes le Directeur de la troupe ambulante, qui étoit venu pour placer des billets pour la *Belle Pénitente*, qui devoit être représentée le soir, & dans laquelle un jeune homme, qui n'avoit encore jamais paru sur aucun théâtre, devoit faire le rôle d'*Horatio*. Il sembloit fort chaud dans ses louanges du nouvel acteur, & assuroit qu'il n'en avoit jamais connu qui promit tant. „ Bien jouer, observoit-il, n'étoit pas l'affaire d'un jour; mais cet homme, continua-t-il, paroît avoir été formé par la nature, pour être sur le théâtre. Sa voix, sa figure, ses gestes sont admirables. Nous l'avons rencontré par hasard dans notre voyage ici ”. Ce récit excita notre curiosité; & à la sollicitation des Dames, je consentis à les accompagner à la comédie (1), qui n'étoit rien autre chose qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles j'étois, étoient incontestablement les principaux du lieu, nous fûmes reçus avec beau-

(1) Le Clergé à Londres fréquente sans scrupule la comédie, quoique les pieces de leurs théâtres ne soyent pas, à beaucoup près, si chastes, ni si décentes que les nôtres.

coup de respect, & placés au premier rang, en face du théâtre, où nous attendîmes quelque temps, impatients de voir *Horatio* paroître. Enfin, ce nouvel acteur s'avança, & je vis que c'éroit mon malheureux fils. Il alloit commencer, quand, jettant les yeux sur les spectateurs, il nous apperçut, & resta sans voix & sans mouvement. Les acteurs, derrière la scène, qui croyoient que c'étoit la timidité naturelle à un débutant, qui l'arrêtoit, tâchoient de l'encourager; mais au-lieu de commencer, il fondit en larmes, & se retira. Je ne sais pas quelles furent les sensations que j'éprouvai alors; car elles se succéderent trop rapidement, pour que je puisse les décrire. Mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par Miss *Wilmot*, qui, pâle & tremblante, me dit de la reconduire chez son oncle. De retour à la maison, M. *Arnold* qui ne concevoit encore rien à notre conduite extraordinaire, ayant été instruit que le débutant étoit mon fils, lui envoya son carrosse, & une invitation pour venir chez lui; & comme il persévéra dans son refus de paroître sur le théâtre, les Comédiens en mirent un autre à sa place; & nous l'eûmes bientôt avec nous. M. *Arnold* le reçut avec beaucoup de politesse, & moi avec mes transports ordinaires; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Miss *Wilmot* le reçut avec un air d'indifférence affectée; & je voyois qu'elle

s'étudloit à jouer ce rôle. Le trouble de son esprit ne paroissoit pas encore apaisé : elle lâchoit mille propos qui ressemblaient à de la joie, & elle éclatoit ensuite de rire de son étourderie. De temps-en-temps elle donnoit un coup d'œil dans la glace, comme si elle eût été bien-aise de s'assurer du pouvoir irrésistible de sa beauté ; & souvent faisoit des questions, sans en écouter la réponse.

Fin de la première Partie.